

Jean-Pierre
Luminet



https://t.me/livres_2020

ULUGH BEG L'ASTRONOME DE SAMARCANDE

Roman



JCLattès
الخنزير

عبد

ULUGH BEG L'ASTRONOME DE SAMARCANDE
LES BÂTISSEURS DU CIEL

Jean-Pierre Luminet

ULUGH BEG L'ASTRONOME DE SAMARCANDE

LES BÂTISSEURS DU CIEL

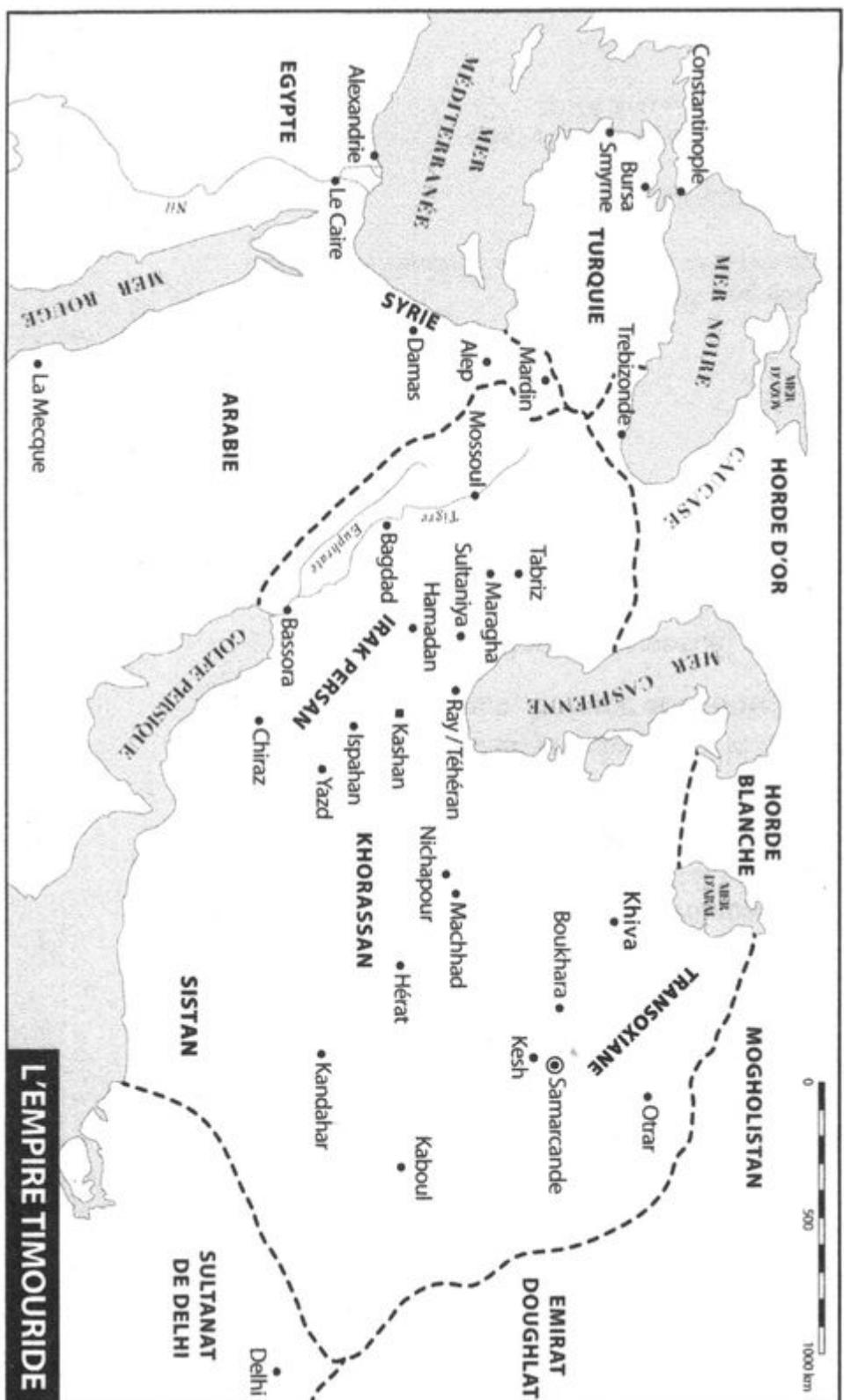
JC Lattès

« Les religions se dissipent comme la brume du matin
Les empires se démantèlent comme la dune sous le vent Mais les
travaux des savants demeurent pour l'éternité. »

Ulugh Beg, prince de Samarcande
(1394-1449).

« La recherche de la Science est le devoir de tout
Musulman, homme et femme. »

Inscription sur le portail de la madrasa d'Ulugh Beg à
Boukhara



I.

QADI-ZADEH

I.

Il aurait fallu posséder des dons surnaturels pour prédire le destin de Qadi-Zadeh Roumi*(1). Il était né à Bursa en l'an 765 de l'Hégire(2), cité prospère sur les rives de la mer de Marmara, alors capitale de l'empire ottoman. Son père y était un magistrat en vue. Un jour, celui-ci lui demanda de l'accompagner hors les murs, où il devait régler une querelle de bornage. Fasciné par l'étrange manège des arpenteurs, Qadi-Zadeh demanda si l'on pouvait mesurer le ciel de la même manière.

— On peut tout mesurer, mon fils, lui répondit le juge. Le temps, l'espace... Seules, l'infinie grandeur de Dieu et la profondeur de la sottise humaine échappent à nos calculs.

Constatant l'enthousiasme du garçon, et voulant lui épargner plus tard les turpitudes qu'il rencontrait chaque jour dans sa fonction, le magistrat l'incita à étudier les mathématiques, la géométrie et l'astronomie à la madrasa de la ville. Mais Bursa n'avait jamais été véritablement un foyer dans les domaines du savoir, à l'exception de la théologie et du droit. Aussi, quand il eut seize ans, Qadi-Zadeh n'eut plus rien à apprendre de maîtres médiocres et de bibliothèques lacunaires. Bien doté par son père en argent et en domesticité, il s'en fut sur les routes, en quête de livres et de professeurs.

Il eut d'abord l'idée naïve de revenir aux sources, à Samos, où Pythagore naquit et enseigna, puis à Alexandrie, sur les traces d'Euclide* et de Ptolémée*. Il partit avec une caravane de pèlerins pour La Mecque, mais la quitta bien vite. Le pacha gouvernant la région de Pergame, à qui il présenta passeports et lettres de recommandations de son père, lui rit au nez quand

le jeune voyageur lui expliqua son projet. Cet homme cultivé mais un peu pédant lui expliqua que Samos était aux mains de négociants francs, qui s'appelaient Génois ; la seule opération qu'ils maîtrisaient était l'addition de pièces d'or et d'argent. Il était inutile également de chercher des traces de Thalès à Milet ou d'Anaxagore à Clazomènes : sur les rives de la mer Égée, Ottomans et Byzantins échangeaient plus de coups de canon que d'idées ; dans l'antique Ionie, le voyageur trouverait bien moins d'académies que de casernes et d'arsenaux.

Le pacha riait tout autant de ses bons mots que de la mine éberluée de son jeune visiteur.

— Samos n'est plus qu'un souk, Milet n'est plus qu'un fort. Et ne songe pas te rendre à Alexandrie. Les corps et les œuvres d'Euclide, de Ptolémée et de tant d'autres ne sont plus que cendres, limon du Nil nourrissant peut-être le papyrus, plante devenue aussi inutile qu'un buisson d'herbes folles. Qui a mis le premier tison à la Bibliothèque de Démétrios ? César pour séduire Cléopâtre ? L'empereur chrétien Théodose pour faire disparaître dans les flammes le savoir des païens ? C'est ce qu'affirment les vrais croyants, du moins les sunnites. Ne serait-ce pas plutôt l'émir Amrou sur ordre du calife Omar, pour les mêmes raisons que le tyran byzantin ? C'est ce que proclament les chiites, tout aussi vrais croyants que les autres. Mais les hommes n'y sont peut-être pour rien. Raz de marée, tremblement de terre, que sais-je encore ? Alexandrie n'est plus qu'une Atlantide échouée. Ah, jeune homme, toi qui arpentes les étoiles dans l'harmonie du ciel, retourne dans ce monde chaotique d'ici-bas, et jouis des plaisirs qu'il nous offre durant notre trop éphémère passage. Il fait bon vivre, à Pergame, séjournes-y quelques temps. J'ai là quelques ouvrages, reliquats de l'antique bibliothèque, qui pourraient t'intéresser.

Qadi-Zadeh ne fut pas long à comprendre que le pacha de Pergame se livrait à un trafic juteux de manuscrits. De zélés délateurs l'informaient que telle personne détenait des textes dangereux pour l'autorité ou la religion. Le pacha les confisquait et les revendait à des voyageurs de passage. Ses meilleurs clients étaient les caravanes contournant la

Méditerranée par le sud pour aller rejoindre Grenade, ultime joyau de l'Islam en terre espagnole.

Qadi-Zadeh songea à suivre l'une d'elles, mais il n'était pas sûr de trouver, au bout de ce long et périlleux voyage, un maître assez savant pour le faire progresser. Malgré la répugnance que le fils du juge intègre de Bursa portait au pacha corrompu, il accepta l'emploi temporaire que celui-ci lui proposait : trier et évaluer la grande quantité de livres extorqués aux citoyens de Pergame.

Les sous-sols de la forteresse conservaient parfaitement papier, vélin et papyrus. Mais les livres s'entassaient dans le plus grand désordre. Il y avait là, en vrac, quantités d'ouvrages de poésie, de philosophie, de théologie, mais très peu de mathématiques ou d'astronomie, les sbires du pacha jugeant que ces pages pleines de chiffres et de figures géométriques n'avaient aucune valeur marchande. Espérant malgré tout dénicher la perle rare, Qadi-Zadeh entreprit de classer par genres ce bric-à-brac, dont le plus souvent l'unique intérêt était la beauté des reliures et des enluminures.

Le jeune homme prit goût à cette tâche de bibliothécaire. Peut-être se serait-il attardé à Pergame s'il n'avait découvert un jour, emballées dans des ballots de toile grossière et perchées en haut d'une étagère, des liasses de feuilles manuscrites recto verso, nouées par de grosses ficelles. C'étaient des colonnes de chiffres, les uns en rouge, les autres en noir, avec souvent en marge des commentaires d'une écriture serrée, tantôt latine, tantôt arabe, tantôt hébraïque. Ces pages avaient fait partie d'un ou plusieurs volumes que l'on avait décousus. Par bonheur, le scribe avait numéroté les feuillets. Qadi-Zadeh put donc les classer sans trop de difficultés quand il eut compris qu'il s'agissait de trois traductions du même texte. Après un long tri fastidieux et demandant une grande attention, il éleva trois piles d'à peu près égale hauteur et, à la lueur vacillante de sa lanterne, entreprit la lecture de la préface en version arabe.

Il s'agissait de tables astronomiques datant de plus d'un siècle. Le dédicataire était le roi franc de Castille Alphonse X*, qu'on appelait le Sage ou le Savant. Il préférait se nommer

lui-même « le roi des trois religions ». Il avait en effet réuni dans sa ville de Tolède des savants musulmans, juifs et chrétiens qu'il chargea de calculer les positions du Soleil, de La lune et des planètes depuis le début de son règne, en se fondant sur l'œuvre de Ptolémée et les travaux d'Al-Zarqâlî*, un astronome du temps passé, inventeur d'un astrolabe remarquablement précis pour son époque.

Cette histoire laissa Qadi-Zadeh incrédule : on lui avait tant dit que les Francs du Couchant n'étaient que des barbares, ayant mis à feu et à sang les splendeurs d'al-Andalous ! Mais la fable était belle, et ravit l'âme du jeune homme qui rêvait d'un monde où la quête de la connaissance réunirait les hommes, au-delà des croyances et des superstitions. En attendant, il lui fallait soustraire ce trésor à la cupidité du pacha.

Il remit ces centaines de feuilles dans leurs ballots, les rangea sur leur étagère, choisit une trentaine de livres aux couvertures et illustrations les plus clinquantes, et les présenta au gouverneur de Pergame. Celui-ci examina les ouvrages comme on juge de la qualité d'un tapis au bazar, félicita le bibliothécaire improvisé pour sa sélection, mais lui en réclama dix de plus. « Quelqu'un », affirma-t-il, lui en avait demandé exactement quarante, sans qu'il comprît la raison de ce chiffre. Qadi-Zadeh redescendit donc dans sa cave. Il eut alors une idée qu'il qualifia en lui-même de diabolique. Avec les dix volumes supplémentaires, il remonta également les deux ballots contenant les *Tables alphonsines*. Comme il l'espérait, le pacha s'exclama :

— Que veux-tu que je fasse de cela, mon pauvre garçon ? C'est tout juste bon à allumer la cheminée. En plein été, en plus...

— Eh bien, donnez-les-moi en récompense de mon travail.

Il avait répondu trop vite, car l'autre devint soupçonneux et regarda les liasses plus attentivement. Puis il se redressa et dit :

— Je recevrai notre acheteur demain. Je t'invite à participer à nos débats. Ça m'intéresserait de savoir combien tu pourras

lui vendre ta marchandise.

*

L'acheteur en question était un marchand roumi que rien n'aurait distingué d'un musulman, dans ses habits du moins. Du nom de Conti, il avait jeté l'ancre de son bateau dans la rade discrète de Dikili, à quelques heures de marche, et voulait repartir la nuit même afin d'appareiller le lendemain à l'aube. Cela faisait les affaires du pacha, qui n'aurait pas trop à marchander, mais pas celles de Qadi-Zadeh, qui avait projeté de quitter Pergame en sa compagnie, chargé de son précieux manuscrit. Le roumi, qui disait être natif de la ville de Venise, feuilleta les quarante volumes et lança avec désinvolture :

— Votre prix sera le mien, Excellence.

— Mille deux cents aspres, qu'en dites-vous ?

— Quatre cents de moins, mais en bons sequins de Venise, cela ne vous conviendrait-il pas mieux ?

Le pacha faillit laisser éclater sa joie. Il se retint, marchanda encore un peu pour le principe, et demanda :

— Êtes-vous intéressé par les paperasses de mon protégé ?

— Je pourrais l'être, répondit Conti, mais mon client certainement pas. En revanche, je suis sûr que vous-même, monsieur Qadi-Zadeh, saurez trouver de savantes personnes qui vous en donneront le juste prix. Je pourrais vous les présenter. Accompagnez-moi, si Son Excellence le permet...

— Maintenant ?

— Après le souper. Mais venez seul, je ne peux prendre qu'un seul passager.

Le jour n'était pas encore levé quand ils atteignirent le petit port de Dikili. Des barques de pêcheurs étaient échouées sur la grève, et la silhouette du chébec mouillé au large paraissait aussi modeste qu'elles. Qadi-Zadeh monta à bord, le cœur battant. Quand les voiles furent hissées, toute crainte disparut de l'esprit du jeune homme. Au contraire, il fut pris d'une sorte d'hébétude semblable à l'ivresse, qui ne s'apaisa que

lorsque le soleil fut haut dans le ciel et le rivage au loin, dansant dans une légère brume de chaleur. Il s'aperçut alors qu'il ignorait encore leur destination. Il quitta donc l'étroite place que Conti lui avait désignée pour qu'il ne gêne pas la manœuvre et se rendit, avec la prudence d'un chat, jusqu'à l'arrière du navire où le marchand était en discussion avec son timonier, à la barre. Il dut attendre un peu avant que s'achève ce dialogue dans une langue inconnue, qui lui parut très violemment. Enfin, le marchand vénitien, métamorphosé en capitaine, répondit volontiers à toutes ses questions, mais dans un langage plus rude que chez le pacha. Il ne négociait plus, il commandait.

Leur destination serait Candie, capitale de la grande île de Crète, port d'attache du navire. Comme Qadi-Zadeh s'étonnait qu'on pût faire une aussi dangereuse traversée aller-retour pour quelques manuscrits, Conti prit un air embarrassé. Enfin, il raconta qu'un patricien crétois, possesseur d'importants vignobles, était en concurrence avec un de ses homologues pour exhiber la plus belle bibliothèque de l'île, du moins celle qui contiendrait le plus grand nombre d'ouvrages. Il lui en avait commandé quarante. Pourquoi ce chiffre exactement ? Le capitaine l'ignorait, mais l'affaire était fort intéressante. Il ne s'étendit pas plus sur le sujet.

Qadi-Zadeh constata par la suite que le lest du chébec était composé de statues antiques et de tronçons de colonnes ouvragées. C'était une pratique courante chez les marchands vénitiens de débarquer dans de petites îles grecques oubliées et d'y faire des razzias ; tantôt c'étaient des vestiges helléniques, tantôt des insulaires supposés musulmans, qui seraient vendus à ces mêmes patriciens, ou encore aux moines-soldats de l'ordre des Hospitaliers occupant l'île de Rhodes et la moitié de Smyrne.

Ainsi embarqué au milieu de pirates chrétiens, le studieux Qadi-Zadeh ressentait une étrange exaltation mêlée de crainte. Et il aimait cela. Mais ce sentiment se dissipa au fil des heures, pour laisser place à un ennui somnolent. Un bon vent arrière faisait filer le bateau, et la navigation devenait monotone. En fin de matinée, ils avaient déjà doublé Chios et mis le cap plein sud. Quatre heures plus tard, ils pénétrèrent dans un

dédale d'îlots et d'écueils. Il y eut enfin un peu d'animation. Conti aboya quelques ordres brefs que le timonier lui dictait discrètement tout en remuant doucement la barre. Les matelots baissaient ou levaient alors une voile, et c'était tout. Cet archipel leur était aussi familier qu'un voyageur de retour dans le quartier de son enfance. Le profil d'une montagne leur était comme une enseigne de boutique, un courant tourbillonnant, le pavé glissant d'une venelle. Ils sortirent de cet archipel au crépuscule, tandis que l'horizon, tant au sud qu'à l'ouest et l'est, se dégageait de toute terre émergée. La voûte céleste s'inonda soudain de myriades d'étoiles, alors qu'au couchant subsistait encore une cicatrice sanglante.

— Eh bien, monsieur le savant, lui demanda Conti, comment appelez-vous cette constellation vers laquelle nous nous dirigeons ?

Qadi-Zadeh comprit alors la vraie valeur des deux ballots de manuscrits astronomiques qu'il transportait. Et quand le soleil levant baigna de rose le hérissement des montagnes crétoises, il avait pris sa décision : il embarquerait sur le premier navire en partance vers ce royaume de Castille où, par-delà les divergences religieuses, des hommes œuvraient ensemble à la connaissance du monde infini.

Conti l'hébergea dans sa maison cossue, curieux de savoir comment ce jeune Turc peu dégourdi se débrouillerait avec son millier de feuilles manuscrites. Sitôt de retour chez lui, l'aventureux marchand-pirate s'était métamorphosé en *pater familias* débonnaire, obéissant au doigt et à l'œil à sa plantureuse épouse et semblant prendre un plaisir sans faille aux criailles de sa demi-douzaine de rejetons. Il repartirait pour Chypre dans un mois, une fois ses cales emplies de la cargaison livrée par le vigneron bibliophile.

Quand il proposa à Qadi-Zadeh de l'accompagner dans son voyage, celui-ci lui exposa son projet : se rendre à Tolède pour restituer au roi franc et à sa savante académie les tables astronomiques dressées par leurs aïeux. Le Vénitien éclata de rire, puis versa une rasade de kotsifali à la belle couleur rubis dans le verre de son invité.

— Ah, mon ami ! Les routes que prennent tes étoiles et que tu suis, le nez en l'air, sont bien plus sûres et paisibles que les chemins tortueux qu'ont empruntés les hommes dans l'histoire ; ton roi Alphonse, dont tu me rebats les oreilles, doit être mort depuis plus de cent ans. En tous cas, les dents ne lui font plus mal. On l'appelait le Savant, dis-tu ? Figure-toi qu'un de ses successeurs, qui régnait encore il y a quelques années de cela sur la Castille, était nommé Pierre le Cruel. J'ignore si c'est lui ou un autre de ces roitelets qui avait pour principale distraction d'écorcher vif tes coreligionnaires. Autant dire qu'un sectateur de Mahomet de ton espèce serait là-bas fort mal accueilli. Tu n'es pas convaincu ? Je vais te présenter un hurluberlu dans ton genre, qui est parvenu à fuir ces contrées inhospitalières et s'est mis en tête de se rendre dans ton pays pour visiter le grand Khan ! Vous êtes faits pour vous entendre !

Samuel Cresques, né dans l'île de Majorque, était l'un des rejetons du fameux cartographe Abraham Cresques*, au service du roi d'Aragon, mais qui fournissait cartes, portulans, planisphères et autres atlas à tous les princes de la Chrétienté alliés de son seigneur. Dans cette guerre qui ravageait l'Europe depuis bientôt cent ans, on ne concluait des trêves que quand la peste tuait ceux que l'épée avait épargnés. Alors la populace, excitée par les prêtres et tenant les Juifs pour responsables de leurs malheurs, envahissait leurs quartiers réservés et les massacrait. Les Cresques durent fuir leur belle île. À Barcelone, la situation était encore pire, et Samuel, le benjamin, ne voulut pas suivre sa famille jusqu'à Saragosse pour chercher refuge auprès de leur protecteur royal. Dguisé en pèlerin chrétien, il embarqua sur une nef en partance vers la Terre Sainte. Craignant d'être démasqué par des moines qui le harcelaient de questions depuis l'escale de Naples, Samuel préféra débarquer à Candie. Rendu prudent par toutes ses mésaventures, il choisit de se rendre dans le quartier juif, en vérité un village hors du port, niché au fond d'une vallée. Là, ses coreligionnaires lui donnèrent le nom d'un capitaine de navire trafiquant livres et manuscrits, qui pourrait l'emmener sans encombre jusqu'à Tripoli.

— Et ensuite, où comptez-vous aller ? demanda Qadi-Zadeh, passionné par ce récit, et même un peu envieux de toutes les aventures qu'avait vécues ce garçon aussi jeune que lui.

— Chez le grand Mongol, pardi ! intervint Conti en riant.

— Pas tout à fait, capitaine, répondit le Majorquin, mais à l'observatoire céleste que le khan Houlagou*, son petit-fils, a fait construire dans son palais d'été, à Maragha, pour l'usage d'un des plus grands astronomes de tous les temps, Nasir ad-Din al-Tusi*.

— Quoi ? On connaît Al-Tusi et l'observatoire de Maragha, chez les Francs ? s'exclama Qadi-Zadeh, stupéfait.

— Chez les Francs, je ne sais pas, répliqua Cresques sur un ton ironique qui déplut à son interlocuteur, mais je puis vous garantir qu'en al-Andalus, on n'en ignore rien.

— Hélas, je crains de vous décevoir. L'observatoire de Maragha est à l'abandon depuis... Disons quarante à cinquante ans. Quant aux grands savants qui y travaillaient, je prie pour qu'ils jouissent du bonheur éternel dans les paradis d'Allah. Hélas pour moi aussi, car croyez bien que je me trouverais mieux à étudier là-bas qu'en votre agréable compagnie.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites ? À Palma, nous étions en correspondance avec des astronomes qui avaient travaillé à Maragha. En particulier le fameux Al-Shatir*. Enfin, quand je dis nous... Mon père bien sûr, car Al-Shatir est mort à Damas alors que je n'avais que six ans. Mais mon père m'a recommandé de me rendre auprès de son disciple, Al-Fanari*.

Al-Fanari ! Qadi-Zadeh rougit de colère contre lui-même, le jeune cartographe lui rappelant sans le vouloir sa sottise et son arrogance à vouloir remonter aux sources de la science du côté de Pythagore, idée saugrenue qui l'avait fait échouer ici. Cette même arrogance lui avait fait négliger ce remarquable enseignant. Car Al-Fanari était connu pour ses ouvrages d'initiation à l'algèbre et à la géométrie. Jadis, à l'école, le professeur demandait aux élèves de réviser ou d'apprendre par

cœur tel ou tel passage de « leur » Fanari. Alors, bien sûr, quand l'adolescent n'eut plus rien à apprendre, ni de ce manuel scolaire ni de ses maîtres, il méprisa son Fanari, tel un bretteur accompli le sabre de bois de son enfance. Il savait bien pourtant qu'Al-Fanari était le disciple préféré d'Ibrahim Ibn al-Shatir, qui avait été le dernier directeur de l'observatoire de Maragha avant de s'enfuir devant une incursion de la Horde d'or. Lui et son disciple se réfugièrent à Damas, où il devint architecte-restaurateur de la grande mosquée. Ce fut là qu'il réalisa le principal de son œuvre, construisit le cadran solaire du minaret et inventa une prodigieuse horloge astrolabe. Al-Fanari, quant à lui, enseigna dans la plus renommée des madrasas de Damas.

— Il se pourrait bien qu'il y professe encore, conclut Qadi-Zadeh. Il ne doit avoir qu'une cinquantaine d'années.

Si un maladroit lui avait demandé pourquoi il n'y avait pas pensé plus tôt, il l'aurait tué sur place.

— Damas, Tolède... je vous y emmènerais bien, plaisanta Conti, mais je crains, jeunes gens, que mon bateau ne puisse y aborder. N'est-ce pas, monsieur le géographe ?

Quand ils débarquèrent au port de Tripoli, Qadi-Zadeh et Cresques étaient devenus les meilleurs amis du monde. Durant la traversée, ils avaient essayé d'inculquer un peu de leur science au vieux pirate, mais celui-ci leur rétorqua qu'il n'avait pas besoin de toutes ces lignes sur le papier et de ces instruments compliqués pour mener son chébec. Il accepta toutefois les portulans et le petit astrolabe en cuivre que ses passagers lui offrirent en paiement de leur traversée. Conti en tirerait un bon prix, à Venise ou ailleurs, auprès d'un de ses collègues naviguant au-delà des colonnes d'Hercule jusqu'à Londres ou Bruges, sur la route du Grand souffle. Il en savait l'usage, mais préférait se fier à sa seule expérience, à sa connaissance parfaite des courants, des vents, et du profil des côtes de cette Méditerranée qu'il écumait en tous sens depuis des décennies.

*

À Damas, les deux jeunes voyageurs apprirent qu'Al-Fanari avait quitté le pays depuis cinq ans. Le recteur de la madrasa leur expliqua que l'ancien professeur de mathématiques et d'astronomie de son établissement avait refusé de dresser l'horoscope du gouverneur et de sa famille, arguant que les pratiques divinatoires étaient proscrites par le Coran. Al-Fanari avait affirmé avec aplomb que rien ne démontrait qu'on pût lire l'avenir dans le ciel, et qu'il n'y avait là que pratiques de charlatans cherchant à duper les naïfs ou à manipuler les peuples. Cette dernière remarque fut celle de trop, et le gouverneur de Damas exigea que l'insolent fût renvoyé de la madrasa. Craignant pour sa vie, Al-Fanari avait quitté Damas pour Bassora. Les deux jeunes gens se regardèrent. Bassora ! Là-bas se rencontraient le Tigre et l'Euphrate, là-bas accostaient des navires en provenance de l'Inde, chargés d'épices et de pierres précieuses !

— Alors, viens-tu avec moi, Samuel ? demanda Qadi-Zadeh, à l'auberge, devant un poulet bouilli d'une infinie fadeur.

— Bien obligé ! Sans mes cartes et moi, tu risquerais de te retrouver sur les rives de la Volga !

— C'est où, la Volga ? Au fond, les voyages, c'est comme les pistaches salées. Tu en prends une et après tu ne peux plus t'arrêter avant que l'assiette soit vide.

— Voilà de la grande philosophie, mon ami ! Averroès et Maïmonide n'ont qu'à bien se tenir.

Ils se joignirent à une caravane en partance vers Bagdad. Auparavant, en garçons raisonnables, ils avaient envoyé des lettres, l'un à Saragosse, l'autre à Bursa, pour donner leur destination à leurs parents et, incidemment, leur demander d'expédier quelque argent à la madrasa de Bassora, sans être trop sûrs qu'il y en eût une, dans ce bout du monde. Ils furent amèrement déçus quand, après une traversée d'interminables déserts, ils arrivèrent à Bagdad. On leur avait tant chanté la beauté de cette cité, qui fut la plus peuplée du monde, ils avaient tant lu d'ouvrages de grands savants nés ou ayant enseigné ici... Trop occupés à arpenter la terre et le ciel, ils étaient incapables de mesurer le temps des hommes, temps

trop rapide, temps saccadé, illogique, ne répondant à aucune loi physique ou mathématique. Bagdad n'était ni morte ni en ruines, seulement languide et négligée, tel un convalescent refusant de se reprendre en main. Il y avait près de cent vingt ans de cela, les Mongols de Houlagou, le même qui avait ordonné la construction de l'observatoire de Maragha pour y attirer les grands astronomes de son temps, s'étaient emparés de la ville, avaient massacré ses habitants et jeté dans les eaux du Tigre le savoir millénaire que contenait la Maison de la Sagesse.

— Au moins, dit Cresques, j'aurai appris une chose : Bagdad n'est pas Babylone, qui est située à trente lieues au sud.

— Quelle affaire ! Trente lieues ! ironisa Qadi-Zadeh. Cette découverte te vaudra une gloire plus grande que celle de Ptolémée !

Les deux jeunes savants descendaient le Tigre à bord d'un convoi de longues barges en osier. Pour tuer le temps, ils corrigeaient les relevés, les cartes, les plans de coupe et les dessins de Cresques, élaborés depuis leur départ de Candie.

— Je pense surtout à la tête de mon père quand il apprendra cela : il va s'arracher les derniers cheveux qui lui restent.

Samuel était le premier des cartographes de Majorque à quitter l'atelier familial pour arpenter le monde. Jusqu'alors, la dynastie des Cresques recueillait dans leur île routiers, journaux de bord et tout autre document que voulaient bien leur communiquer autorités portuaires, chancelleries, état-major de telle ou telle armée, tous ces puissants, chrétiens ou musulmans, étant garantis de la neutralité des géographes juifs. Leur commanditaire principal était le possesseur de l'archipel des Baléares, le roi d'Aragon, qui leur demandait parfois des atlas et des mappemondes surchargés d'enluminures, légendes et apostilles, cadeaux de prestige qu'il offrait à tel ou tel monarque, cousin ou allié de circonstance. Les Cresques devaient alors se livrer à des spéculations pour toutes les régions situées au-delà de l'Oural et de l'Indus, ce qui était fort désagréable à ces esprits méthodiques et rigoureux. Ils se fondaient sur les récits de

voyageurs, sans jamais être certains de l'authenticité de leurs pérégrinations.

— J'adorais cela quand j'étais plus jeune, raconta Samuel, mais ce genre de travaux mettait mon père et mon frère aîné dans des rages folles. Aussi, me confiaient-ils la lecture de ceux qu'ils considéraient comme un ramassis de menteurs ; et moi, je voyageais dans les livres. J'ai remarqué toutefois que les auteurs musulmans étaient plus fiables dans leur narration. Il leur arrive de donner latitude et longitude de certaines cités.

— Pour nous autres, les vrais croyants, le mensonge est l'un des pires péchés, répliqua Qadi-Zadeh.

— Mouais ! À en juger par le goût immodéré de votre engeance pour le commerce et le lucre, Ibn Battuta et les autres cherchaient les places où faire les meilleures affaires. Les marchands sont les plus fieffés des menteurs.

— Préjugés ! Pourquoi crois-tu qu'il fallut si peu de temps pour que les fidèles du Prophète surpassent, et de loin, les géniaux fondateurs Aristote, Euclide ou Archimède, que nous avons corrigés et améliorés ? Pas pour vendre des dattes et des tapis !

La conversation prenait une tournure querelleuse, et ils étaient loin encore d'avoir l'âge où l'on abandonne à l'autre la vanité du dernier mot. Pour un peu, ils en seraient venus aux mains. Heureusement, le soir tombait et le convoi aborda devant un minuscule port fluvial, une pincée de baraques en pisé. Ils se réconcilièrent devant un repas roboratif, arrosé d'un vin de palme. Ils eurent alors une conversation convenant mieux à leur âge : leur idéal féminin, oubliant que derrière eux, à une heure de marche dans le désert, se dressaient les ruines de Babylone.

2.

Bassora n'était pas un port ouvert sur la mer de Perse, comme le mentionnaient hasardeusement les cartes de Cresques. Construite sur un réseau de rivières et de canaux où se mêlaient les eaux du Tigre et de l'Euphrate, elle évoquait Venise au Majorquin qui en avait vu des images. C'était une grosse cité marchande, une sorte de souk flottant, fleurant plus le marécage croupi que les épices et l'air du large. Ils n'eurent pas de mal à trouver l'école où enseignait Al-Fanari : il n'y en avait qu'une.

L'astronome était un petit homme perclus que Qadi-Zadeh trouva très vieux. Il ne correspondait en rien à l'image que l'on pouvait se faire du courageux savant ayant tenu tête à l'émir de Damas. Mais il accueillit chaleureusement les deux voyageurs. Sa vie n'était pas des plus roses, et son métier d'enseignant ne lui donnait guère de satisfactions. Ses élèves étaient des enfants de négociants qui n'avaient besoin que de connaître les quatre opérations et de les calculer le plus rapidement possible, ainsi que les équivalences à l'étranger des différents poids, mesures et monnaies. Cela n'affectait en rien cet homme modeste et pieux, qui affirmait qu'il en était ainsi par la seule volonté de Dieu. Qadi-Zadeh se demanda s'il ne s'était pas une nouvelle fois trompé de route. De plus, Al-Fanari ne porta qu'un intérêt poli aux *Tables alphonsines*, leur opposant celles que son maître avait dressées, avec son aide, à l'observatoire de Maragha, puis à Damas. Vexé, le jeune homme mit ce peu d'enthousiasme sur le compte du fanatisme religieux.

Al-Fanari accepta de les prendre pour élèves. Pour tout salaire, il leur demanda de travailler dans son atelier de mécanique, son arthrite ne lui permettant plus de fabriquer les instruments de mesure qu'il revendait aux armateurs de Bassora. De plus, il ne trouvait pas d'ouvriers capables de graver avec précision, dans le cuivre ou le bois, les graduations de l'astrolabe que son défunt maître avait inventé. Du reste, les marins n'utilisaient guère ces instruments, préférant acheter des éphémérides leur indiquant comment sortir au mieux du golfe Persique et de naviguer jusqu'en Inde, au rythme des moussons.

La première leçon fut très décevante. Les deux élèves étaient nettement au-dessus du niveau auquel le maître enseignait d'ordinaire. Il fallut que Qadi-Zadeh se livrât à une brillante démonstration de la trigonométrie plane et sphérique selon Nasir ad-Din al-Tusi, pour qu'Al-Fanari prît conscience qu'il n'avait pas affaire à un rejeton de marchand de tapis ou de négociant en poivre ; il leur ouvrit alors les portes de sa bibliothèque et leur proposa des cours, mais qui se réduiraient à l'exégèse des textes qu'ils n'auraient pas compris. Il leur demanda également de copier systématiquement chaque livre qu'ils étudieraient, pour mieux les pénétrer. Sa bibliothèque était essentiellement consacrée aux sciences physiques et aux mathématiques. Les ouvrages étaient classés non par matières mais par auteurs, de sorte que d'énormes volumes côtoyaient de très minces fascicules. Comme Qadi-Zadeh s'étonnait de l'absence des Grecs anciens, les fondateurs, païens certes, mais sans lesquels rien n'eût été possible, Al-Fanari répliqua de sa voix douce :

— À quoi bon ? Suppose par exemple qu'Aboulcassis, le prodigieux médecin qui vécut à Cordoue, ait amélioré tel remède inventé par Galien, suivrais-tu, pour te soigner, Galien ou Aboulcassis ? Eh bien, c'est pareil. Pourquoi veux-tu t'encombrer de *L'Almageste*, alors qu'Al-Farghani* en a fait une traduction critique autrement plus complète que l'original ?

Pourtant, Al-Fanari demanda à Qadi-Zadeh et à son ami d'étudier les auteurs dans l'ordre chronologique, à partir du premier grand savant musulman Al-Khwarizmi*, né moins

d'un siècle et demi après l'Hégire, inventeur de l'algèbre et grand maître de la première Maison de la Sagesse à Bagdad.

— Mais pourquoi ne pas commencer par des auteurs plus récents qui ont dû améliorer ses travaux, comme lui-même avait amélioré ceux de Ptolémée... Et Aboulcassis, les potions de Gallien ? demanda perfidement Qadi-Zadeh.

Il crut que le frêle petit homme allait se briser comme verre. Al-Fanari s'obstina pourtant à expliquer que sa méthode chronologique était la seule possible pour atteindre la Vérité. Le début de son plaidoyer était plutôt convaincant. Lorsque, voilà plus de cinq cents ans, à Bagdad, le calife Al-Mamun avait fondé la Maison de la Sagesse, il avait fait venir à lui, de tous les horizons de la terre d'Islam, les hommes les plus savants et les plus ingénieux ayant jamais existé. Dieu lui-même, affirma Al-Fanari, les avait entraînés jusque-là pour qu'ils y découvrent l'harmonie de la Création. Durant cet âge d'or, les maîtres transmettaient à leurs disciples ce qu'ils avaient découvert, et ces derniers, à leur tour, amélioraient et approfondissaient l'œuvre de leurs aînés. C'était pour que ses nouveaux élèves fassent à leur tour cette longue marche vers la vérité que le professeur de Bassora leur demandait de commencer par le commencement : la première Maison de la Sagesse. Cela parut raisonnable aux deux jeunes gens, mais le discours d'Al-Fanari prit ensuite un tour étrange. On eût dit qu'il prêchait. Au bout de sept générations, s'enflamma-t-il, les astronomes s'étaient crus l'égal de Dieu et avaient voulu lire dans le ciel l'avenir du monde ainsi que le destin des hommes. Alors surgirent les hordes mongoles qui dévastèrent tout, comme si le Tout-Puissant avait abattu les murailles de bronze contenant les peuples de Gog et Magog. Depuis, l'histoire humaine n'était plus qu'une longue nuit précédant la fin des temps, qui ne saurait tarder.

— J'ai bien peur que nous ayons fait un voyage inutile, soupira Qadi-Zadeh lorsque Cresques et lui se retrouvèrent seuls dans le caravansérail où ils avaient pris leurs quartiers. Ce bonhomme est un esprit étroit. Il doit appartenir à l'une de ces sectes d'illuminés qui prolifèrent depuis quelques temps. Mais peut-être a-t-il raison sur un point : nous sommes nés trop tard, mon ami. Tout a été dit, tout a été découvert. Le

monde s'est figé autant que la cervelle de ce vieux soufi. À quoi bon, alors, persévérer dans la quête de la connaissance ? Je n'ai plus qu'à reconnaître mon échec et rentrer chez moi.

Cresques ne partageait pas ce découragement : dans son monde sublunaire cerné par Océan, il y avait encore tant de terres à arpenter, cette Inde, ce Cathay où Ibn Battuta s'était contenté de recenser ses coreligionnaires et Marco Polo de soupeser les épices. Et puis, les antipodes de Ptolémée, de quelle nature étaient-ils ?

— Essayons de voir le bon côté des choses. Le vieux dévot a mis à ta disposition la somme des connaissances amassées en terre d'Islam depuis, euh... Depuis longtemps, quoi ! Tu étais parti de chez toi pour trouver un maître. Eh bien, tu vas le trouver dans ces rayonnages. Quant à Al-Fanari, il t'a donné l'autre objet de ta quête : une méthode. La lecture chronologique n'est peut-être pas la meilleure, mais elle a au moins le mérite d'exister. Essaie-la, au lieu de courir dans tous les sens comme un chien fou à la recherche du bâton qu'on a jeté au loin.

Ils étaient installés sur une terrasse. Le raki qu'ils s'étaient procuré dans le quartier chrétien de Bassora ne contribuait pas à dissiper la mélancolie de Qadi-Zadeh ; au contraire, le goût de la liqueur lui évoquait trop son pays natal, ses parents, ses amis d'enfance... Il se mit à répéter, avec l'obstination des ivrognes, que demain, oui demain, il repartirait chez lui. Cresques, qui avait plus de résistance à l'alcool, car plus de pratique, tentait de le raisonner :

— Cesse de gémir sur ton sort, et remercie plutôt le ciel de t'avoir fait naître dans des contrées où l'on sait faire la distinction entre la science et la religion, la foi et la raison, le monde physique et le monde divin. Dans la Chrétienté d'où je viens, cette distinction-là peut mettre votre vie en grand danger.

Samuel raconta que le roi d'Aragon, qui protégeait les cartographes de Majorque, leur commanda un jour la mappemonde la plus grande et la plus détaillée possible, décrivant l'ensemble du monde connu, afin de couvrir un des murs de la salle du conseil. Rien de mieux pour parler de

politique étrangère à des militaires analphabètes qui confondaient Venise et Bruges, Constantinople et Jérusalem. Les Cresques dessinèrent un long rectangle de dix coudées de long sur quatre de large allant, d'ouest en est et de gauche à droite, des confins bien connus de l'Écosse et de l'Irlande jusqu'aux rivages plus hypothétiques de Cathay et, du nord au sud et de haut en bas, du royaume de Suède à l'empire du Mali.

Le Grand Inquisiteur, soupçonnant quelque diablerie des cartographes juifs, exigea d'inspecter la mappemonde avant qu'elle ne fût exposée, et menaça de la jeter aux flammes de l'autodafé : Jérusalem n'était pas exactement au centre géométrique du rectangle. Il fallut presque tout refaire, en trichant, en rétrécissant la Chine d'un côté, en gonflant la mer Ténébreuse de l'autre, en privant l'empereur du Mali Mansa Moussa de bon nombre de conquêtes africaines, et en dotant au contraire le prince de Moscovie de nouveaux apanages. Cela ne satisfit toujours pas le Grand Inquisiteur. Il exigeait également que l'ouest fût situé en bas du tableau et non à gauche, puisque l'enfer était situé derrière l'horizon où le soleil se couche, au Ponant, et le paradis en haut, au Levant. Le roi lui-même tenta de lui expliquer qu'il faudrait se mettre à quatre pattes pour désigner Lisbonne, ce qui serait désobligeant pour son cousin du Portugal, et monter sur un escabeau pour reprendre la Terre sainte aux Sarrazins. Rien n'y fit. Pierre IV le Cérémonieux finit par chasser le fanatique de son royaume. Celui-ci trouva refuge auprès d'un des quelques papes de l'époque, qui siégeait en Avignon.

— Il est vrai que l'Islam est très tolérant avec les sciences physiques, remarqua Qadi-Zadeh. Si nos cartographes mettent le Sud en haut, c'est simplement pour éviter que La Mecque se trouve trop près du sol. Une simple question de respect, qui ne dérange personne. Il me vient une idée... Si nous mettions à profit l'inepte méthode d'Al-Fanari pour rédiger une histoire des Sciences depuis, je ne sais pas, moi... Pythagore, par exemple ? Nous raconterions la longue marche de quelques hommes vers la vérité, les obstacles qu'ils rencontrèrent, le martyre que certains endurèrent...

Les deux amis ne mirent pas cette grandiose idée à exécution. Le lendemain, ne restait de cette conversation nocturne qu'un mal de tête persistant.

*

Ils demeurèrent près de deux ans à Bassora. Puisqu'il fallait commencer par le début, ils entreprirent l'étude et la copie de l'œuvre d'Al-Khwarizmi, fondateur des mathématiques et de l'astronomie arabes. Arabe n'était d'ailleurs pas le mot exact, puisqu'il avait rédigé en persan la quasi-totalité de ses travaux. Mais toute science est un langage, et le persan utilisé les premiers temps à Bagdad avait été délaissé pour l'usage de l'arabe. Non pas tant pour des raisons religieuses, mais parce que la langue du Prophète possédait la souplesse de celle des marchands, inventive et créative, s'appropriant avec aisance le mot étranger désignant une chose nouvelle. En plus, son écriture était très belle, ce qui ne gâte rien quand on écrit de jolies choses.

Qadi-Zadeh partit donc à l'assaut de la montagne Al-Khwarizmi, vite fasciné par le génie que l'auteur de *L'Abrégé du calcul* avait publié sous le règne d'Al-Mamun. Ce livre contenait six chapitres, consacrés chacun à un type particulier d'équations exprimées avec des mots, et non avec des signes mathématiques. Quant à ses *Tables astronomiques*, établies selon le calendrier persan et sur le méridien d'Arim, montagne imaginaire de Perse, elles étaient fondées sur un compromis entre le système indien du Sindhind et celui de Ptolémée.

En liant de façon indissociable mathématiques et astronomie, Al-Khwarizmi et l'aréopage savant réuni par le calife dans la Maison de la Sagesse avaient permis de grands progrès mécaniques dans la fabrication des instruments pour mesurer le ciel et le temps avec plus de précision. Instruments qui permirent à leur tour de dégager ces sciences de la religion : déterminer la direction de La Mecque, la période lunaire du ramadan et l'heure des cinq prières quotidiennes était devenu, sinon un jeu d'enfant, du moins à la portée d'un muezzin de village ou d'une caravane perdue au milieu du désert.

La Maison de la Sagesse d'Al-Khwarizmi dura autant de temps que la dynastie des califes abbassides, soit un demi-millénaire – largement plus que les sept générations concédées par Al-Fanari. Et elle prospéra, vigoureuse, donnant toujours de nouveaux découvreurs qui ne se contentaient pas de répéter servilement les anciens, mais les amélioraient, les corrigeaient, leur portant même la contradiction. Bientôt, grâce à l'accumulation d'observations, au perfectionnement des instruments, à l'invention de méthodes simplifiées pour résoudre des opérations complexes, on commença à émettre des doutes sur le système élaboré jadis par Ptolémée, qui semblait inébranlable.

Le premier à trouver des failles dans *L'Almageste* fut Al-Farghani, successeur d'Al-Khwarizmi. Il avait joint sa traduction en arabe à son propre traité, où la somme des connaissances énumérées dénonçait par elle-même les lacunes du savant d'Alexandrie. Puis, les lecteurs d'Al-Farghani les plus aventureux furent tentés d'aller voir le ciel des antipodes évoqués par l'Alexandrin et le Bagdadien. Ainsi, Abdul Rahman al-Sufi* fut recruté par l'émir du Fars pour étudier l'île de Zanzibar, dont il venait de faire un comptoir marchand. Al-Sufi fut donc le premier astronome à franchir la ligne équinoxiale. Il revint en Perse avec dans sa besace une belle quantité d'étoiles australes et un manuel de navigation à faire pâlir d'envie Simbad le marin. À l'imitation d'Al-Sufi, d'autres savants se mirent à voyager, caravaniers de Samarcande à Tombouctou, pèlerins sur la route de La Mecque, marins jusqu'à Calicut... Al-Sufi mourut à l'âge de quatre-vingts ans dans sa ville natale d'Ispahan.

La relève ne tarda pas. Abu Rayhan Al-Biruni* descendit des steppes du Nord pour suivre l'armée du puissant sultan du Khorasan, parti combattre le rajah de Lahore. Al-Buruni étudia le sanscrit, mais apprit également le latin, le grec, le syriaque et l'hébreu. Il mit à profit sa longue existence pour faire la synthèse de tous ces savoirs venus des quatre coins d'un monde qui n'avait plus de coin, pour élaguer aussi cet arbre de la connaissance devenu trop touffu et ployant sous trop de branches mortes. Al-Biruni ne rédigea pas moins de cent vingt traités, dont la moitié consacrée à l'astronomie. Sa renommée

devint immense. Alors, au bout d'un long cheminement de la pensée et au moyen de calculs mille et mille et une fois vérifiés, il osa : Ptolémée s'était trompé. La Terre n'était pas immobile au centre de l'univers, mais elle tournait sur elle-même, sur son axe, ce qui induisait qu'elle tournait également autour du Soleil qui, lui, était immobile au centre de l'univers. Cette idée avait déjà été émise, plus de mille deux cents ans auparavant, par le Grec Aristarque de Samos*, ce qui lui avait valu bien des ennuis, à commencer par la réprobation du plus illustre de ses collègues, Archimète, puis le bannissement d'Alexandrie, et peut-être pire. Rien de tout cela n'arriva à Al-Biruni. Il ne fut jamais contesté, ni par ses pairs, ni par les docteurs de la foi, ni par les autorités. Le savant avait d'ailleurs pris grand soin de démontrer, dans ses traités de philosophie, que mettre le Soleil au centre de l'univers rapprochait plus encore l'homme de la vérité divine et n'allait nulle part à l'encontre de la parole du Prophète.

Al-Biruni avait vécu très loin à l'est de Bagdad, dans une cité que le géographe Samuel Cresques était pourtant incapable de localiser, près de trois cent cinquante ans après sa mort. Était-ce après cette théorie du Soleil central que les astronomes auraient dû arrêter leurs travaux, comme le prétendait Al-Fanari ? Il avait fallu cependant attendre deux siècles avant que Dieu n'ouvrît les murailles de bronze et n'envoie Gengis Khan* et ses Mongols punir la trop grande curiosité des hommes. Après cela, oui, la quête et la transmission du savoir avaient plongé dans une longue nuit. Et Qadi-Zadeh n'était pas loin de penser qu'elle se poursuivait encore.

*

Après de longs mois de travail intensif, Qadi-Zadeh et Cresques ont achevé de copier les œuvres scientifiques d'Al-Biruni. Mais, en ce moment capital où les deux amis, parvenus au bout de leur travail sur Al-Biruni, ont besoin de débattre de cette extraordinaire conception du monde, celui qui était censé leur servir de guide s'est isolé dans une pieuse retraite dans le collège soufi de Bassora dont il est le cheikh, à prier et méditer. Qadi-Zadeh est à bout de patience.

— Il est temps de partir, Samuel, peste-t-il en arpantant de long en large, mains derrière le dos, le patio de la madrasa. Nous perdons notre temps, ici. C'est énorme, comprends-tu, ce grand chambardement de l'univers. Que va nous en dire Al-Fanari ? Comme d'habitude ! Des propos aussi lénifiants que chevrotants sur la beauté et l'harmonie du cosmos, mais rien qui apaise mes doutes. Je suis un scientifique, moi, pas un métaphysicien. C'est par le calcul fondé sur l'observation que je dois arriver à la certitude.

Cresques n'a pas été autant bouleversé que son ami par ce Soleil central et cette Terre tournant autour de lui. Il n'est pas, par goût et par formation, amateur d'aussi hautes spéculations. Aussi, imagine-t-il en plaisantant le malheureux Al-Biruni revenant de parmi les morts en Aragon, pour finir brûlé sur le bûcher constitué par sa prolifique littérature. Cela n'amuse pas Qadi-Zadeh, qui ne comprend pas qu'on puisse condamner une théorie scientifique au nom d'une religion.

— Faudrait-il détruire boussoles et astrolabes, poudre à canon et bombardes, sous prétexte que le Prophète n'en avait pas l'usage ? Si je pars, Samuel, m'accompagnes-tu ?

— Maintenant, tout de suite ? ironise le cartographe. Ce serait quand même la moindre des politesses de prévenir notre hôte. Et puis, nous n'avons pas fini de copier sa bibliothèque.

— Il faut que je t'avoue un crime impardonnable, mon ami. Pendant que tu étudiais, dans les auberges du port, la géographie des belles esclaves venues d'Inde ou d'Afrique, vallées ombrées, sources fraîches et collines harmonieuses, moi, j'ai triché. Je suis allé de-ci de-là dans les rayonnages, cherchant dans les auteurs ayant suivi Al-Biruni une solide démonstration, une observation méticuleuse qui détruirait ou conforterait la théorie du Soleil central. Rien. Seulement des éloges... Al-Biruni est accepté par tous, comme l'avait été Ptolémée avant lui.

Cresques se plaisait à Bassora. Il y savourait la liberté d'aller et venir à son gré, sans exhiber à son épaule l'infamante rouelle, sans être obligé de rentrer précipitamment

au soir dans le quartier réservé, liberté de fréquenter à loisir des hommes et des femmes venus de tous les horizons, sans craindre qu'un familier de l'inquisition vous pose la main sur l'épaule. En même temps, il ne désirait rien tant que compléter le monde dessiné par ses aïeux en poursuivant sa route vers le Levant, jusqu'aux rivages de Cipangu.

Quand Al-Fanari revint de sa retraite, Samuel avait convaincu Qadi-Zadeh qu'au lieu de rebrousser chemin par la Mésopotamie, ils parcourraient l'antique Perse jusqu'à l'observatoire de Maragha. Là, ils décideraient de quel côté ils prendraient la route de la Soie.

— Mes enfants, mes enfants, s'exclame Al-Fanari, il vous reste encore quatre siècles à étudier ! Al-Khujandi*, par exemple, qui a démontré le théorème du sinus pour un triangle sphérique.

— Ce qui est démontré n'est plus démontrable, répond insolemment Qadi-Zadeh. Je connais ça depuis longtemps. J'aurai le temps de l'apprendre à Samuel durant notre voyage.

— Un voyage qui nous mènera à Ray ou à son nouveau quartier appelé Téhéran, enchérit Cresques. Nous y admirerons peut-être les restes du gigantesque sextant que fabriqua le même Al-Khujandi. Grâce à lui, il me sera plus aisé de calculer les latitudes et l'obliquité de l'écliptique.

Il ne ment pas. Il se contente d'exagérer. Les instruments de mesure avaient fait énormément de progrès en trois siècles. L'inventeur de ce prodigieux sextant y était pour beaucoup. Le vrai problème de Cresques n'est plus dans le calcul des latitudes, mais dans celui des longitudes. Une Terre tournant sur son axe et autour du Soleil pourrait-elle l'y aider ?

— Avant de partir, supplie Al-Fanari, peut-être devrais-tu, Qadi-Zadeh, explorer quand même les auteurs qui ont suivi Al-Biruni...

— Omar Khayyam* ? Ô, mon maître, avez-vous oublié qu'à mon arrivée, vous avez estimé mes connaissances en me faisant résoudre ses équations du troisième degré ? Mes professeurs de Bursa, tout médiocres qu'ils étaient, me l'avaient enseigné à l'âge de douze ans. Pour m'apprendre le

persan, ils me faisaient aussi traduire ses poèmes par dizaines, je trouvais cela très beau, mais...

Qadi-Zadeh s'interrompt soudain. Il lève les yeux au ciel, puis comme pris d'une extase mystique, il se jette aux pieds du petit homme rabougrí.

— Pardon, mon maître ! Je suis un âne ! Il y a tant de poèmes d'Omar Khayyam chantant le système d'un Soleil central et d'une Terre mobile... Je viens d'en comprendre enfin la beauté, là, devant vous, comme une illumination :

*Cette céleste Roue à nos yeux suspendue
Est lanterne magique étonnant notre vue.
Du milieu, le Soleil éclaire la lanterne,
Et nous tournons autour, images éperdues.*

— Eh bien, je suis heureux, mon garçon, que tu constates avoir encore des choses à apprendre à mes côtés. En copiant les œuvres poétiques de Khayyam et les écrits philosophiques d'Al-Biruni, par exemple, je suis sûr que tu connaîtras d'autres élans de l'âme qui videront ton cœur des préoccupations terrestres...

Samuel Cresques s'agace de cette conversation dont il est exclu. Il ne connaît le nom de Khayyam que par le calendrier solaire persan, dit « jalali », dont le fameux poète a été l'inventeur, et qui sert désormais de base pour tous les travaux astronomiques en écriture arabe et en terre d'Islam. Même si, question d'habitude, le Majorquin pratique le calendrier julien des chrétiens, il n'en admire pas moins ces musulmans qui savent si bien faire la démarcation entre le sacré et le profane. Mais là, devant ses yeux, Qadi-Zadeh est en train de franchir cette ligne, enjolé par la voix chantante du cheikh soufi, avec qui il psalmodie maintenant des poèmes de Khayyam. Outre qu'il trouve cette scène ridicule, Samuel en voit le danger : il est en train de perdre son ami, et la science un de ses plus grands espoirs. Il faut rompre le charme, le plus prosaïquement possible :

— C'est l'heure du souper, lâche-t-il. Je ne sais pas pourquoi, mais la poésie persane, moi, ça m'ouvre l'appétit.

Trois jours plus tard, Cresques et Qadi-Zadeh font leurs adieux à Al-Fanari. Ce dernier prodigue ses ultimes conseils à l'astronome et ignore totalement le géographe, comme si celui-ci n'existe pas. Ils ne se sont plus adressé un mot depuis que le jeune juif a dégrisé Qadi-Zadeh de son ivresse poétique, en l'entraînant dans l'un des plus joyeux endroits de Bassora, qui n'en manque pas. Alors, au lieu de rester planté là en affichant un sourire niais, il préfère inspecter l'arrimage de leurs bagages, après un salut respectueux et distant à son professeur.

La caravane s'ébranle. Qadi-Zadeh pousse sa monture à côté de son ami. Il brandit un long cylindre en bois d'olivier, essence inconnue dans ces contrées.

— Tel est le cadeau offert par Al-Fanari en récompense de mes « excellents résultats », selon lui. Je collectionnais déjà les couronnes de lauriers quand j'étais enfant.

— Une canne ! Le vieux soufi en aurait plus besoin que toi !

— Pas n'importe quelle canne ! Il s'agirait du bâton avec lequel Euclide dessinait sa géométrie sur les plages d'Alexandrie.

— Peste ! Et moi, je n'ai pas eu droit à un prix de consolation ? La baignoire d'Archimède, par exemple.

Ils éclatent de rire, ce qui fait blatérer leurs bêtes, habituées à des chameliers plus taciturnes. Puis Qadi-Zadeh explique à Cresques que, légende ou réalité, le bâton d'Euclide est surtout un symbole de la transmission du savoir, Al-Fanari l'ayant reçu de son propre maître. Un cheikh soufi ne doit-il pas se dépouiller de tous ses biens au profit d'un plus méritant que lui ?

— Un dépouillement qui n'allait pas jusqu'à payer ses copistes, remarqua Cresques. Mais, dis-moi... Le maître en question, cet Al-Shatir, à part le cadran solaire de Damas, son

horloge astrolabe, sans oublier sa correspondance avec mon père, qu'avait-il d'aussi remarquable pour détenir ce bâton ?

— Difficile de t'expliquer ça sur le dos d'un chameau dodelinant. Patiente donc jusqu'à Ispahan, où j'aurai tout ce qu'il faut pour te donner ta première leçon.

— Je saurai patienter, ô légitime héritier d'Euclide.

*

Ispahan ressemblait à une fourmilière que l'on vient d'éventrer. Des gens couraient en tous sens, on se bousculait aux portes, on consolidait du mieux que l'on pouvait des fortifications délabrées. Quand Qadi-Zadeh demanda la raison de ce remue-ménage, la réponse fut la même, affolée : « Tamerlan* arrive ! Nous sommes perdus ! » Ce nom leur était inconnu, sinon par le récit craintif d'un caravanier, un soir au bivouac. Ils n'y avaient prêté aucune attention. Il y avait tant de bandits écumant les grands chemins ! Ils trouvèrent sans peine deux cellules dans la madrasa désertée par ses étudiants. Après une bonne nuit, ils se rendirent à la bibliothèque pour flairer un peu de savoir parmi les rayonnages.

Une trentaine d'étudiants et de professeurs s'y trouvaient en plein conciliabule : Tamerlan faisait le siège de la ville, et l'on blâmait le gouverneur de vouloir résister. Samuel voulut aller voir sur place. On l'en dissuada, affirmant que la madrasa était l'endroit le plus sûr de la ville.

Après trois heures d'attente, soudain, les portes s'ouvrirent avec fracas. Un parti de guerriers y pénétra. Qadi-Zadeh, Cresques et les autres furent alignés brutalement le long d'un mur, au fond de la salle. Un homme jeune, vêtu et enturbanné de noir, s'installa derrière un pupitre. Il se présenta sous le nom de Lissan*, médecin et astrologue du Grand Émir Timur, qui désirait connaître cette docte assemblée. Il demanda à l'un des guerriers de faire venir à lui, un à un, les universitaires. Puis, après un bref entretien que les autres ne pouvaient entendre, son interlocuteur était envoyé tantôt à la gauche du médecin, tantôt à sa droite.

Vint le tour de Qadi-Zadeh. Lissan lui demanda son nom, son pays d'origine, sa profession, ce qui l'avait amené jusqu'à Ispahan et le sujet de ses recherches. Mis en confiance par l'affabilité et le jeune âge de son interlocuteur, Qadi-Zadeh raconta son périple et son séjour à Bassora. Le médecin de Tamerlan lui désigna le côté droit. L'interrogatoire de Cresques lui parut plus long, avant que son ami fût envoyé du côté gauche, ainsi qu'une vingtaine d'autres qui furent poussés dehors quand le tri fut terminé. Qadi-Zadeh et les neuf restants attendirent de longues heures dans la bibliothèque, sous bonne garde. Il leur était interdit de parler. Enfin, Lissan revint et leur ordonna de les suivre, tandis que des guerriers vidaient la bibliothèque dans des caisses et des ballots.

Ispahan était la proie des flammes. On les fit sortir de la ville en grande hâte, mais par des ruelles détournées pour épargner aux prisonniers le spectacle des massacres, et l'empilement en pyramides de soixante-dix mille têtes coupées, parmi lesquelles la belle et noble figure de Samuel Cresques.

3.

On avait installé les survivants de la bibliothèque et d'autres prisonniers capturés en ville dans des carrioles bâchées, plutôt spacieuses et confortables, où ils tenaient aisément à cinq ou six. Comme compagnons de voyage, Qadi-Zadeh eut droit à un vieil astronome, un architecte, un céramiste, un philosophe alcoolique et un orfèvre. Tamerlan procédait ainsi dans chaque ville prise. Outre les trésors de la cité, il raflait les savants, les enseignants et les artisans de mérite, qu'il déportait jusqu'à sa capitale Samarcande afin qu'ils contribuent à en faire la plus prestigieuse cité du monde. Cette fois, le butin humain avait été maigre, car pour punir Ispahan de sa résistance, il avait fait massacer la moitié de ses habitants.

Le long convoi chargé du pillage quitta au matin la cité ravagée. Durant ce lent voyage qui dura presque un mois, les déportés furent bien obligés de reconnaître que leurs geôliers les traitaient avec égards. On avait même mis à leur disposition un bordel ambulant. Mais pas un d'entre eux, même le plus fruste des tailleurs de pierre, ne s'y rendit.

Effondré de chagrin après la mort de son ami, tenaillé par une peur sournoise qui ne le quittait plus même durant son sommeil, Qadi-Zadeh remâchait dans sa tête les propos d'Al-Fanari sur la fin des temps, Gog et Magog s'abattant sur les hommes qui, dans leur arrogance, avaient voulu atteindre à l'omniscience du Tout-Puissant, sur cette sombre nuit d'ignorance dans laquelle Il les avait plongés depuis Gengis

Khan, et dans laquelle ils s'enfonçaient désormais plus encore avec Tamerlan.

Sitôt arrivés à Samarcande, ils furent tous réunis sur une immense esplanade encadrée par trois bâtiments en chantier, le Reghistan. Lissan officiait à nouveau. Il annonça à Qadi-Zadeh sa nomination au poste de bibliothécaire-adjoint de la madrasa. Il serait doté d'une pension largement suffisante pour vivre, et serait logé dans une agréable maison en compagnie du vieil astronome qui avait partagé la même carriole durant le voyage. Ce brave homme n'était certainement pas la réincarnation de Ptolémée, et Qadi-Zadeh, dans le profond respect qu'il avait pour les anciens, se sentait très géné de sa propre supériorité scientifique. Nul n'avait d'ailleurs songé à donner au pauvre vieux un quelconque emploi ; il traînait comme une âme en peine dans leur logis commun, toujours mal remis du long voyage. Qadi-Zadeh ressentait un mélange de pitié et d'agacement pour cette présence lourde et silencieuse dans sa maison. Les mois passèrent.

— Ne te soucie pas de moi, mon fils, lui dit un jour le vieux. Le petit pécule qu'on m'a donné à mon arrivée me permet d'attendre la mort. Préoccupe-toi plutôt de ton âme.

À un Qadi-Zadeh interloqué, le professeur d'Ispahan supplia de se rendre au collège soufi de Samarcande et d'offrir à son grand maître, le cheikh Khodja, un don conséquent. Il sauverait ainsi non seulement sa vie éternelle, mais aussi celle d'ici-bas. Puis le vieillard se mit à pleurnicher. Après l'avoir couché et lui avoir servi une tisane opiacée, Qadi-Zadeh se retrouva seul dans la salle du poêle. Malgré la bonne chaleur qui y régnait, il grelottait comme s'il était dehors dans la tempête de neige. Il avait peur.

*

Cette angoisse diffuse n'avait pas disparu le lendemain matin, quand il se retrouva dans la bibliothèque de la madrasa, devant un empilement de livres poussiéreux. Une immense lassitude s'empara de lui. Il eut envie de pleurer. Partir ? L'hiver faisait de Samarcande la plus sûre des prisons. Son homologue, l'aide bibliothécaire chargé de la littérature et de la philosophie, un joyeux compagnon qui lui avait déjà fait

visiter tous les lieux de plaisir de la ville, lui annonça qu'une grande quantité de livres venait d'arriver de Bassora. Qadi-Zadeh prit le premier volume au-dessus de la pile. C'étaient des poèmes d'Omar Khayyam. Une page sur dix était poinçonnée d'un cachet : « Ce livre appartient à Al-Fanari. » Tous les livres du vieux soufi, dont bon nombre avaient été copiés par Samuel et lui, étaient parvenus jusqu'ici. Était-ce un signe ? Lui qui ne croyait qu'à ce qui était démontré, par les chiffres, par la logique, par les cinq sens, il fut pris d'une sorte de fièvre superstitieuse. Il demanda à son collègue de commencer le travail sans lui – il s'agissait de faire disparaître toute trace de l'ancien propriétaire en le remplaçant par le sceau de Tamerlan – et sortit dans le froid.

Il traversa la vaste esplanade de l'autre côté de laquelle se dressait le collège soufi, bâtiment austère uniformément ocre, contrastant avec le reste de l'ensemble architectural en fer à cheval du Reghistan, au fond duquel se dressait le palais royal, dont les bleus, les ors, les cinabres et les émeraudes étaient comme les parures du manteau de neige drapant les édifices et capuchonnant les dômes.

Un long soufi très maigre, que son haut chapeau cylindrique rendait plus efflanqué encore, ouvrit la lourde porte du collège et demanda à Qadi-Zadeh de patienter dans le vestibule venteux. Le cheikh Khodja dansait, mais il viendrait le voir sitôt la cérémonie du *sama* terminée. Il patienta donc, grelottant malgré sa pelisse, en maudissant l'égoïsme de ces gens qui n'avaient pas pensé que leurs visiteurs ne pratiquaient pas comme eux l'ascétisme. De derrière les cloisons s'échappait une musique lancinante. Bientôt, sa bouche close bourdonnait la mélopée répétitive des luths et des flûtes. Sa cervelle engourdie était traversée de fulgurations mathématiques, solutions évidentes à des problèmes ardus, mais qui se dissipaien sitôt énoncées. La musique cessa enfin, et le charme avec elle. Il attendit encore un long moment avant qu'un homme de haute stature, à la belle barbe rousse, se dirigeât vers lui et l'embrassât comme s'il était son meilleur ami. Puis le cheikh Khodja l'entraîna dans une cellule blanche, dépourvue du moindre meuble, mais au milieu de laquelle un brasero ronflait. Il y faisait une chaleur d'enfer. Le maître

soufi s'assit en tailleur à même le sol ; Qadi-Zadeh l'imita avec beaucoup moins de souplesse. L'homme avait une quarantaine d'années, mais le sourire et l'œil vert pâle étaient ceux d'un enfant.

— Pourquoi avez-vous tant tardé à venir ? demanda-t-il sur le ton d'un doux reproche.

— Je ne savais pas que vous m'aviez invité.

— Vous me semblez dans l'ignorance de bien des choses.

Le cheikh soufi lui donna toutes les explications possibles aux interrogations qui taraudaient le jeune astronome. Sa congrégation, celle des Mevledi, s'était organisée en un dense réseau de correspondance qu'alimentaient leurs derviches itinérants. À Bassora, Al-Fanari avait appris ainsi la déportation de Qadi-Zadeh en compagnie du vieux professeur d'Ispahan, qui était de la même obédience. Aussitôt, il avait envoyé au cheikh Khojda un éloge dithyrambique de celui qu'il affirmait être le continuateur de l'œuvre de son propre maître, l'auteur du cadran de la mosquée de Damas. Al-Fanari proclamait surtout que Qadi-Zadeh portait grand mépris envers ceux qui dévoyaient les arts euclidien et ptoléméen dans des pratiques païennes de sorcellerie et de divination. Pour conclure, il adjurait le cheikh de veiller sur ce « frère » qui annonçait, à l'en croire, le renouveau de la science, de la musique et de la poésie. Qadi-Zadeh serait le continuateur de l'œuvre d'Omar Khayyam, et même de celle du fondateur de la secte, Djahal al-din Roumi*, philosophe, poète et musicien. Qadi-Zadeh bredouilla des remerciements, protestant qu'il ne pourrait jamais se hisser au niveau de ces grands hommes, et qu'il était d'ailleurs incapable de composer le moindre quatrain.

— Peu importe, jeune homme, répliqua le cheikh Khodja. Il te faut maintenant prouver que ton maître avait raison : écris, travaille, découvre... Et surtout, ne cherche pas la compagnie des puissants de ce monde. Ne perds pas ton temps à ferrailleur avec les sots, les intrigants et les méchants. Al-Fanari affirme que, comme nous, tu dénies aux hommes de pouvoir lire les desseins de Dieu dans le mouvement des astres. Je t'approuve.

Défends cette cause avec tes armes, et non avec celles de tes ennemis.

Malgré son prétendu désintérêt pour les affaires du siècle, le grand maître soufi de Samarcande surveillait de près petits et grands événements de Transoxiane, ne serait-ce que pour peser sur la nomination des professeurs de théologie et de philosophie à l'université. Il était assuré de la protection de Tamerlan, du moins tant que cela arrangerait le Grand Émir. Bien qu'ayant avec lui de longs entretiens quand il n'était pas en campagne, Khodja n'avait jamais pu savoir vers quelle faction de l'islam le cœur du conquérant penchait.

— Sa foi est profonde, affirma-t-il à Qadi-Zadeh, même si elle se teinte de superstitions chamaniques. En revanche, les prédictions astrologiques, dont il fait pourtant grande consommation, ne sont pour lui qu'une manière de manipuler les peuples à sa guise, et surtout de donner du cœur au ventre à ses guerriers avant la bataille.

Une fois cette manière de prêche achevée, le cheikh annonça avec désinvolture qu'Al-Fanari avait rejoint les jardins d'Allah peu après l'envoi de cette lettre. Auparavant, il avait légué à la madrasa de Samarcande la totalité de sa bibliothèque.

À ce moment, le derviche efflanqué faisant office de portier vint leur annoncer que le vieux professeur d'Ispahan, qui partageait la maison du jeune homme, venait lui aussi de s'éteindre. Bouleversé par tant d'événements qui l'assaillaient en à peine quelques heures, Qadi-Zadeh sortit du collège comme un voleur ou comme un fou.

*

Durant les mois qui suivirent, il faillit perdre la raison, et songea même à mettre fin à ses jours. Tantôt, il regrettait d'avoir quitté son pays natal où il serait devenu ce qu'il méritait d'être : un obscur magistrat, comme son père, et qui résoudrait, pour se distraire, des équations du troisième ou quatrième degré ; tantôt il maudissait le Ciel pour l'avoir relégué à ce métier stupide d'aide-bibliothécaire, détruisant ainsi son génie et le stérilisant avant qu'il fût fécond. Dégouté

des choses de ce bas monde, il se crut pris d'un immense élan mystique, et supplia le cheikh Khodja d'assister à une séance de danse. Il y participa avec le zèle et l'application qu'il mettait en toute chose, répétant mille fois les formules psalmodiées par l'assistance. Mais rien à faire, il n'arrivait pas à atteindre l'objectif fixé, n'avoir en tête d'autre pensée que Dieu. En regardant les danseurs virevolter sur la ronde piste centrale, il reconstituait le système stellaire, les imaginait en planètes tournant autour du soleil et calculait leurs épicycles. Quand il se lassa de ce jeu, il s'amusa à mettre en fractions la musique lancinante, notamment celle du luth. Mais c'était trop facile. Alors il s'ennuya. Dès que les danseurs épuisés s'effondrèrent en extase sur le sol, il s'en fut de l'amphithéâtre, où il ne remit jamais les pieds. Il avait trouvé une autre manière de s'extraire de ce monde qui l'avait trop malmené : remonter à la source. Certainement pas du côté de Pythagore, sa séance de soufisme l'ayant définitivement écœuré de tout ésotérisme et autres galimatias, numérologie, nombre d'or, Hermès Trismégiste ou pyramides transcendantes... Il devait se dépouiller lui aussi de son enveloppe charnelle pour n'être plus qu'étude, travail, transmission de savoir. Revenir aux origines, revenir à Euclide.

En son temps, la bibliothèque de Samarcande avait dû être l'égale de celle d'Alexandrie. Pillée au temps de Gengis Khan, disséminée dans son vaste et éphémère empire sans capitale, elle renaissait peu à peu, depuis que Tamerlan était parti à la conquête du monde et procédait à un autre pillage, méthodique celui-là, dont les fruits convergeaient tous vers sa cité. Mais la bibliothèque restait un entrepôt en désordre que chamboulait plus encore chaque nouvel arrivage. Les bibliothécaires et leurs aides étaient forcés de faire un travail permanent de tri. On comblait un trou en en creusant un autre. Une fois qu'il eut décidé de se consacrer au seul Euclide, Qadi-Zadeh plongea dans ce désordre tel un pêcheur de perles au milieu des requins. Il lui fallut beaucoup d'acharnement avant d'être à peu près sûr qu'il était en possession de toute l'œuvre du père de la géométrie.

Euclide et lui se trouvaient face à face. Il y en avait bien une bonne centaine de volumes, dont nombre de doublons, dans toutes les langues du monde, en arabe, en farsi, en sanskrit, en hindi, en latin, en turc, en chinois... Et même en grec ! C'étaient les plus anciens, et dans le pire état : morceaux de papyrus collés sur du papier et enroulés dans des cartouches de cuir ou de carton. Qadi-Zadeh choisit pourtant de travailler dans cette langue. Cela le rapprochait des origines, lui évitait de subir les altérations et les interprétations abusives inhérentes à toute traduction. De plus, le grec était sa troisième langue maternelle, avec le turc et l'arabe, ses aïeux étant d'origine byzantine, comme en témoignait l'un de ses patronymes, « Roumi ». Il en était arrivé à l'ultime phase de classement quand il découvrit un coffret en fer plombé. Sur le couvercle, une étiquette en cire où était gravé, en grec : « Euclide, *Pseudaria*. Ceci appartient à Proclus de Lycie* ».

— Encore lui ! soupira Qadi-Zadeh.

Ce Proclus était un Byzantin du temps des premiers empereurs chrétiens, polygraphe compulsif et exégète verbeux, qui avait commis des commentaires en grand nombre sur Platon, Aristote et bien d'autres, en mélangeant tout : physique et métaphysique, poésie et philosophie, religion et astronomie... L'une de ses principales victimes n'était autre que le malheureux Euclide, qui n'en demandait pas tant.

Qadi-Zadeh ouvrit la boîte, défit le cordon entourant les feuillets en papyrus extrêmement ancien. La moindre maladresse, et ils risquaient de tomber en poussière. Il ne sortit pas la liasse de son coffret et recopia les pages une à une. Malgré toutes ses précautions, elles s'effritaient sitôt lues. Cette tâche était tellement méticuleuse qu'il ne pouvait s'attarder à en comprendre le sens. Quand il le put, en relisant la copie qu'il en avait faite, il resta stupéfait, prêt à verser des larmes de joie. Ce que Proclus avait titré *Pseudaria* était en réalité le récit de la démarche du père de la géométrie qui lui avait permis d'aboutir aux *Éléments de mathématiques*. Ce discours méthodologique préconisait une démarche de la plus grande simplicité possible, où n'entreraient jamais des considérations autres que celles contribuant à la démonstration. Commencer par l'évidence, démontrer cette

évidence, ne jamais prendre des chemins de traverse : si tu postules qu'un segment de droite peut être prolongé à l'infini en une ligne droite, ne t'interroge pas sur l'infini, contente-toi de développer le postulat. C'était tellement évident, c'était ce que pensait Qadi-Zadeh depuis toujours sans savoir l'exprimer.

Au bout de longues années de travail, il put présenter devant le conseil de l'université une analyse des trente-cinq propositions d'Euclide, remettant la géométrie sur le chemin solide de la raison. Qadi-Zadeh devint ainsi le maître incontesté des mathématiques. On allait jusqu'à Samarcande pour écouter ses conférences.

Dans les murs, ce n'était que sciences. Hors la ville, ce n'était que sang.

II.

CHAH RUKH

4.

Tamerlan, le Grand Émir, avait un rêve : que Samarcande, sa cité, devînt la nouvelle Babylone. Alors, tel Nabuchodonosor deux mille ans auparavant, chaque fois qu'il s'emparait d'une ville, il choisissait parmi les vaincus ceux qui contribueraient, de gré ou de force, à la gloire et à la beauté de la capitale de Transoxiane. Maçons, menuisiers, tailleurs, céramistes, dinandiers, orfèvres, peintres, architectes, calligraphes, poètes, philosophes, médecins, mathématiciens, astronomes, tous étaient poussés comme un troupeau à travers les déserts, les steppes et les montagnes avec le reste du butin, trésors pillés dans les palais, les mosquées et les madrasas. Sitôt franchies les portes de Samarcande, ceux qui avaient survécu au long voyage obtenaient tout ce qu'ils désiraient pour vivre, étudier, enseigner et travailler, comme jamais ils n'auraient espéré le faire dans les pays d'où ils venaient. Ainsi, rares étaient ceux qui songeaient à s'enfuir de cette cage dorée, oasis studieuse et prospère dans un monde devenu tantôt désert de cendres, tantôt mer de sang.

Tamerlan lui-même était loin d'être une brute inculte, et s'amusait parfois à surprendre ses hôtes par son érudition. Comment, s'étonnait-on, cet homme à la jeunesse aussi tumultueuse, qui avait passé sa vie à combattre et sillonna le monde sur son cheval, avait-il pu acquérir d'aussi solides connaissances ? Aux flatteurs qui s'extasiaient de sa prétendue omniscience, il répondait, avec une modestie exceptionnelle chez ce monstre d'orgueil, qu'il se sentait comme un Alexandre le Grand privé de son Aristote.

Il avait ordonné que l'on donne à ses enfants, puis à ses petits-enfants, garçons et filles, la meilleure éducation possible, avec les meilleurs maîtres, qu'il allait chercher à grands coups de sabre dans les cités conquises. Un naïf aurait pu croire qu'il ne s'emparait de telle ou telle ville que pour y trouver des enseignants à sa progéniture. Ses quatre épouses légitimes et ses dix-huit concubines lui avaient donné quantité de rejetons, mais n'ayant reconnu aucun bâtard, ce furent les fruits de ses unions légales qui eurent rang de princes du sang et d'héritiers en puissance – en l'occurrence quatre fils, tous de mères différentes. Les études des garçons n'étaient guère approfondies, car sitôt qu'ils étaient en âge de monter à cheval, ils se devaient d'aller apprendre, par la pratique, l'art de la guerre. Quand ils revenaient à Samarcande prendre leurs quartiers d'hiver, ils avaient forcément plus le cœur à festoyer qu'à étudier.

Sauf le benjamin de la fratrie, Chah Rukh*. Il n'avait que six ans quand Tamerlan s'était emparé de Hérat, début de sa fulgurante avancée vers l'ouest. L'antique cité fondée par Alexandre, craignant les terribles représailles que le Grand Émir faisait subir à ceux qui lui résistaient, lui avait ouvert toutes grandes ses portes. Un Mongol régnait encore sur la région, mais le vrai maître en était un Perse de très ancien lignage, dont un des ancêtres avait su déjà amadouer Gengis Khan et devenir l'un de ses conseillers. Plus d'un siècle et demi après son lointain aïeul, le noble persan Giath al-Din* parvint à faire de même avec Tamerlan. Quand la ville fut prise, pour preuve de sa soumission, il fit abattre les murailles défendant Hérat.

Nul n'aurait pu savoir quel était le projet de Tamerlan pour le dernier de ses fils quand il confia à Giath al-Din l'éducation de Chah Rukh. En tout cas, l'enfant grandit dans un monde de raffinement et de tolérance, loin des campements et des bivouacs du conquérant. Quand on vint le chercher pour qu'il apprenne à devenir un guerrier, ce fut un déchirement : on l'arrachait à son autre famille, et surtout à la tendresse de la fille cadette de la maisonnée : Goharshad*. Trois ans durant, il batailla au côté de son père. Chaque fois qu'il le pouvait, lors d'une trêve ou pendant l'hiver, il revenait à Hérat. Et les

innocentes amitiés de l'enfance devinrent amours de jeunes gens. Mais il fallait repartir, toujours trop tôt, pour la guerre. Comme pour cette bataille sous les murs de Chiraz, que Mansour, l'ancien prince du Fars, avait reprise au Boiteux. Chah Rukh avait alors seize ans.

— Qu'as-tu fait de mon père ? Où est Tamerlan ? rugit le jeune guerrier en pleine mêlée, pour dominer le vacarme.

Juché sur son char, l'ordonnance du Grand Émir fit une mine désespérée, puis désigna d'un bras tendu le cœur de la mêlée. Chah Rukh se dressa sur ses étriers et aperçut au loin, dans un nuage de poussière, le casque de son père, étincelant de pierres précieuses. Poussant sa monture de toutes ses forces, le jeune prince plongea dans la cohue. « Le vieux fou, le vieux fou ! » grondait-il en frayant son chemin à coups de sabre. Il allait atteindre le niveau de son père en brisant le cercle des ennemis qui cernaient le Grand Émir quand surgit en face, suivi d'une nuée d'oriflammes, Mansour en personne, le dernier prince du Fars qui osait encore résister au conquérant. Son arme s'abattit une fois, puis une deuxième sur le casque de Tamerlan. Mansour releva sa lame une troisième fois, mais ne put achever son geste. Le sabre de Chah Rukh, en un éclair, lui avait tranché le col. Il y eut un instant de flottement, puis un cri : « Mansour est mort ! » Alors, épouvantés, les ennemis se débandèrent. L'armée de Tamerlan se lança à leur poursuite et, en un rien de temps, le champ de bataille fut désert. Un vent léger dispersa les nuées de poussière. Là-bas, derrière ses hautes murailles orangées, Chiraz apparut, ses dômes et ses toits étincelant au soleil, comme un coffret de bijoux dans lequel ils n'auraient plus qu'à puiser à pleines brassées.

Cependant, Tamerlan n'avait été qu'estourbi par les deux coups de sabre que Mansour lui avait assénés sur le casque. Son fils l'avait retrouvé gémissant, visage posé sur l'encolure de son cheval. Il avait fallu l'aide de trois valets pour le descendre de selle, tant sa main gauche tenait vigoureusement la crinière, ses genoux serrant fort les flancs de sa monture. Le conquérant ne reprit connaissance que sous une tente dressée sur place, une fois les cadavres entassés plus loin. Allongé sur un lit de coussins, Tamerlan souffrait atrocement. Les vieilles

blessures d'il y a trente ans revenaient le torturer. Au cours d'un combat contre l'émir du Sistan, deux flèches l'avaient alors atteint, l'une à la cuisse, l'autre au coude droit. C'était depuis ce temps-là qu'on l'appelait Timur Leng, Timur le Boiteux. Mais ce qu'on ignorait, c'était qu'il ne pouvait replier son bras. Cela lui donnait cette façon mécanique de manier le sabre.

Tamerlan avait vieilli, et il ne pouvait plus dissimuler la douleur de ses os déformés. Ainsi, deux mois avant la bataille de Chiraz, alors qu'il venait à peine de quitter la Transoxiane à la tête de la plus puissante armée qu'il eût jamais constituée, pour fondre sur la Perse et écraser les révoltes qui éclataient un peu partout, on l'entendit pousser un cri de douleur si terrible que même les guerriers les plus endurcis de sa garde en frémirent. Dix semaines durant, il était resté enfermé dans son palais de Boukhara, médecins, rebouteux, chamanes défilant à son chevet. La rumeur se répandit à la vitesse de l'éclair, de Samarcande à Constantinople, de la mer d'Aral au golfe Persique : Tamerlan était à l'agonie, Tamerlan était mort. Alors, les peuples qu'il avait soumis se soulevèrent, les cités qu'il avait prises et pillées renaquirent de leurs cendres... Et Tamerlan ressuscita. Tel un torrent, son armée traversa le désert des Sables noirs, atteignit la rive méridionale de la Caspienne, où elle fit bon massacre de la secte des Assassins. Ispahan fut reprise, ou plutôt préféra ouvrir largement ses portes à l'envahisseur, poussant même le zèle jusqu'à tapisser de roses la large allée que prit son char pour se rendre à la mosquée du Vendredi. Six ans auparavant, en effet, lors de la première venue du Boiteux, Ispahan avait eu le malheur de lui opposer une résistance de principe, pour tenter de négocier un tribut jugé abusif. Soixante-dix mille de ses habitants avaient été décapités, et leurs crânes empilés les uns sur les autres en d'épouvantables minarets. Parmi les survivants déportés, il y avait un certain Qadi-Zadeh ...

Puis ce fut Chiraz et la charge insensée du Boiteux dans la mêlée, en quête de celui qui avait osé se soulever contre lui, Mansour, ultime rejeton d'une dynastie perse se flattant de descendre du grand Cyrus par les femmes, et d'Ali, gendre du Prophète, par les hommes. Quel démon s'était emparé de

l'esprit de Tamerlan, lui d'ordinaire si calculateur, pour risquer de tout perdre – la vie, bien sûr, mais aussi cet empire qu'il n'avait pas achevé de conquérir afin de surpasser un jour celui de Gengis Khan, un siècle et demi auparavant ?

Naturellement, ce fut en des termes bien plus déférents que Chah Rukh lui en fit le reproche, quand il vint au chevet de son père. Un sourire éclatant illumina la longue barbe noire du guerrier.

— J'aurai ainsi appris qu'au moins un de mes fils ne souhaitait pas ma mort. Je t'en sais gré, mon garçon.

Chah Rukh était encore un nourrisson quand, à vingt ans, était mort l'aîné, fils de la première épouse, et qui aurait dû être l'héritier. Djahangir* avait eu toutefois le temps de se marier et d'avoir un fils, Pir Muhammad*, devenu de ce fait le successeur désigné de son grand-père. Mais, tandis que Tamerlan se lançait dans cette charge insensée sous les murs de Chiraz, le garçon n'avait que treize ans et trois oncles, dont Chah Rukh, nullement disposés à se retrouver sous les ordres d'un enfant. Ces oncles se voyaient dotés par le Grand Émir de fiefs et de gouvernements qui variaient au fil des conquêtes, mais on les voyait plus en selle à battre la campagne pour aller mater ici une rébellion, s'emparer là d'un autre territoire, que dans les palais offerts par leur géniteur, à édicter des lois et à rendre la justice.

Omar Cheikh*, fils de la première concubine et fanatique religieux, n'avait pas pris part à la reprise de Chiraz, dont il était pourtant le gouverneur. Son père l'avait envoyé en campagne aux confins de l'Anatolie, où d'autres révoltes avaient éclaté. Et c'était le rejeton de sa deuxième concubine, Miran Shah*, qui s'occupait de la mise à sac de la ville, pendant que le benjamin de cette étrange fratrie, Chah Rukh, était au chevet de Tamerlan.

— Je sais bien, lui dit alors le Grand Émir, que tu ne m'as pas sauvé seulement par amour filial. Ton avenir dépend de ma longévité. Si je montais aujourd'hui au paradis d'Allah, mon trop tendre héritier m'y suivrait bien vite. Tes deux frères, Omar le fou de Dieu et Miran le fou de sang, n'en feraient qu'une bouchée, et de toi par la même occasion, avant de

s'entretuer. Mais quoi ? Nous ne sommes pas pressés. En attendant, il faut que je te récompense, afin qu'on n'ajoute pas à tous les péchés dont on m'accable celui de l'ingratitude. Comme je ne sais trop comment te remercier, mon fils, je vais faire comme le bon génie des contes de ton enfance. Formule-moi trois vœux que j'exaucerais. Enfin... peut-être.

Malgré ses seize ans, Chah Rukh avait appris à se méfier de son père, surtout quand celui-ci se montrait d'une telle générosité. Cela cachait toujours une ruse. Il savait depuis longtemps ce qu'il désirait ardemment. Mais avec Tamerlan, il fallait être prudent.

— Mon premier vœu, mon père, serait que j'accompagne et que j'installe à Samarcande ceux de Chiraz que vous aurez choisis pour aider à la grandeur et à la gloire de votre capitale.

— Exaucé, répondit le conquérant. Tu vas d'ailleurs au-devant de mes désirs. Je ne rentrerai pas à Samarcande prendre mes quartiers d'hiver. Nous allons choisir tout à l'heure ceux que tu emmèneras là-bas. Ton deuxième vœu ?

Chah Rukh hésita un instant. En vérité, il n'avait qu'une seule demande à faire, et il l'avait réservée pour la fin. Alors, pour le deuxième vœu, il improvisa :

— Je voudrais le gouvernement de Sultaniya.

Le visage anguleux de Tamerlan, d'ordinaire impassible, ne put cacher cette fois un vague étonnement.

— Sultaniya ? Je te croyais plus ambitieux. Mais, après tout, pourquoi pas ? Tu possèdes plus de subtilité que tes frères et tes neveux pour démêler et trancher dans les questions religieuses qui divisent la région. Ces deux premiers vœux me semblent bien modestes. Je m'attends au pire pour le troisième.

La gorge de Chah Rukh se noua. Il déglutit et lança comme on se jette à l'eau :

— Je veux épouser Goharshad, la fille des Giath al-Din de Hérat.

Tamerlan ne chercha même pas à dissimuler sa surprise :

— Une alliance avec Giath al-Din ? Pour quoi faire ? Certes, l'homme est un conseiller avisé, mais je ne vois pas en quoi cela me serait utile. J'avais dans l'idée de te marier avec une des filles du khan d'Otrar. J'assurerais ainsi mes arrières, du moins pendant quelque temps. Explique-moi au moins les raisons de ton choix.

Chah Rukh rougit comme un enfant pris en faute.

— Goharshad et moi, nous nous aimons.

Alors que le jeune prince s'attendait à crouler sous un déluge de sarcasmes, son père se contenta de lui tendre la main pour l'aider à se relever. Enfin, après un petit gémississement de douleur :

— Vous vous aimez ? Eh bien, aimez-vous ! Fais-en ta favorite, ta première concubine, que sais-je, moi ? Mais enfin... Quand on est de mon sang, on n'épouse pas une femme : on épouse un clan, une ville, un royaume...

Malgré lui, Chah Rukh hochait la tête, comme s'il approuvait ces propos. Mais le père de Goharshad, qu'il vénérait plus que Tamerlan, lui avait bien fait comprendre qu'il ne lui donnerait sa fille préférée qu'à la seule condition quelle devienne, sinon sa seule, du moins sa première épouse. Amour ? Politique ? Il joua le tout pour le tout et soupira :

— Vous êtes bien plus sage que le génie de la fable, qui accomplit les vœux sans prévenir des dangers encourus...

— Tu m'obéiras donc si je te t'ordonnais d'oublier ce mariage stupide ? Ton grand amour pour cette fille me semble bien fragile. Ah, j'ai eu ton âge moi aussi, et le cœur encore plus tendre. Si mon père n'avait pas... Laissons cela. Épouse-la donc, ta jolie Persane. Il sera toujours temps de la répudier, quand la raison aura repris le dessus et que tu auras acquis un peu de cervelle.

Chah Rukh se jeta aux genoux de son père et lui saisit les mains, jurant qu'il lui donnerait mille fois sa vie pour témoigner de sa gratitude...

Ispahan, Hamadan, Bagdad enfin... L'étendard noir au dragon d'argent semble être partout, volant de ville en ville, ne laissant derrière lui que ruines fumantes et minarets de crânes empilés. Le Boiteux a envoyé ses fils et son héritier aux quatre points cardinaux : Miran Shah à l'ouest, Omar Cheikh au sud, Chah Rukh au nord et son petit-fils Muhammad Sultan à l'est. Mais Tamerlan en use comme de généraux plutôt que de vice-rois, les rappelant auprès de lui quand bon lui semble, les faisant guerroyer loin du territoire qu'ils sont censés gouverner, à l'exception de Chah Rukh qu'il laisse régner à Sultaniya, sur les bords de la Caspienne. Lui, cependant, galope en tous sens sur les routes du monde, conquérant erratique dont nul ne comprend plus quelle est la stratégie. Ainsi, en moins de trois mois, à la tête de ses cavaliers Barlas, son clan d'origine, il rejoint l'armée de Miran en marche vers Mossoul, la dépasse et s'empare de l'antique Ninive. Puis il repart vers le nord, laissant le soin à son fils de la piller à sa guise. On croit alors qu'il va rejoindre Omar, en grande difficulté dans les montagnes kurdes, mais non ! Il investit Edesse, au nez et à la barbe de son deuxième garçon. La ville syriaque se rend sans résistance et se voit épargnée. Il la laisse intacte, non par mansuétude, mais parce qu'il apprend que les derniers lambeaux de la Horde d'Or ont osé une incursion jusqu'à Tabriz. Il arrive trop tard. Il a suffi à Chah Rukh, dont c'est le domaine, de mettre ses troupes en mouvement pour que la misérable bande mongole décampe vers ses steppes, comme une volée de moineaux.

Nul n'aurait osé faire le moindre reproche à Tamerlan, même son fils préféré. Chah Rukh préfère l'accueillir à Sultaniya comme on accueille son vieux père fatigué par un long voyage, et dont on accepte toutes les rebuffades. Ainsi, quand il lui fait visiter le mausolée d'Oldjaï-tou qu'il a restauré à l'identique jusqu'au dernier carreau de mosaïque, avec son dôme à double coque qui aurait pu être la huitième merveille du monde, le Boiteux se contente de dire qu'il aurait mieux fait de transporter le tout à Samarcande. Et quand son fils lui présente Goharshad, son épouse, le conquérant n'a pas le moindre compliment sur ses dix-sept ans rayonnants, ni même un regard sur sa grossesse naissante.

— J'ai pensé qu'il serait bon que tu prennes pour seconde épouse une des filles de Kara Osman, dit-il seulement. Une alliance avec les Moutons Blancs ferait notre affaire, en ce moment.

Avant l'audience, Chah Rukh a fait la leçon à Goharshad. La jeune et libre Persane, fière de son lignage et forte de la vie que désormais elle porte, risquait de tenir tête à son beau-père. Or, celui-ci n'aurait jamais supporté la contradiction, venant à fortiori d'une femme. Goharshad l'a parfaitement compris et ne réagit pas à l'humiliation qu'elle vient de subir. Mais, au-dessus de la légère voilette masquant le bas de son visage, ses yeux étincellent comme ceux d'une lionne prête à bondir.

Heureusement, à ce moment précis, un homme couvert de poussière surgit dans la salle d'audience du palais et se jette de tout son long devant le Grand Émir et son fils. Un garde prend le rouleau de papier cacheté que le messager tient dans son poing. Tamerlan en fait sauter le sceau et lit en silence. Enfin, il déclare d'une voix froide :

— Omar Cheikh a été tué sous les murs de Dinavar. En route. Nous partons pour le Kurdistan. Tu restes ici, Chah Rukh. Je n'ai plus que deux fils, et Miran est un imbécile. Je ne tiens pas à en perdre un de plus. Donne-moi cinq cents hommes. Avec mes Barlas, ça suffira pour écraser ces paysans.

Il se lève comme s'il devait monter en selle sur-le-champ. Goharshad contemple son beau-père, stupéfaite. Le vieux guerrier n'a montré aucune trace d'émotion, comme s'il avait appris la perte d'un de ses officiers dans une escarmouche. La jeune aristocrate voit là une nouvelle preuve de l'inhumanité de ces Turcomans. Seul Chah Rukh trouve grâce à ses yeux. Jamais elle n'aurait songé à qualifier de barbare son époux, le compagnon de jeu de sa petite enfance. Elle l'aime, mais comme si c'était un peu son œuvre, comme si elle l'avait elle-même poli, façonné, civilisé. Alors, quand elle voit son mari pétrifié de terreur devant son père, en apparence aussi insensible que lui à la mort de l'aîné, elle songe qu'il s'en faudrait de peu pour que ce vernis se craquelle, et que le prince de Sultaniya redevienne comme ses ancêtres un nomade des steppes, massacrant et pillant comme on va faire ses emplettes

au bazar. Qu'adviendrait-il alors de l'enfant quelle porte ? La recluse d'un harem mongol, si c'est une fille ? Un guerrier sanguinaire si c'est un garçon ? Elle se jure que cela n'arrivera pas, ignorant cependant comment elle, une si jeune femme, pourrait lutter contre un tyran, sinon à user de tous les moyens : l'intrigue, le complot, le meurtre.

*

Tamerlan avait confié l'éducation de son second fils, Omar Cheikh, à des mollahs capturés jadis lors de la prise de la ville sainte de Mashhad, pour tenter de donner quelques gages aux religieux. La foi, pour le Grand Émir, était une affaire personnelle entre Allah et lui. « Si deux groupes de croyants se combattent, rétablissez la paix entre eux », dit le Coran. Tamerlan avait sa manière bien à lui de la rétablir, cette paix : au mieux de ses propres intérêts. En revanche, Omar avait troqué les guerres de conquêtes de son père pour le jihad. Trop sûr d'être sous la protection divine, il avait perdu la vie sous les murs de Dinavar.

Miran Shah, le troisième garçon de Tamerlan, n'avait pas quant à lui la tête métaphysique. Certains disaient même qu'il n'avait pas de tête du tout. Il vouait depuis toujours une admiration idolâtre à son père, essayant de l'imiter en tout mais n'arrivant jamais à rien. Mauvais escrimeur, piètre cavalier, il avait réduit au désespoir une brochette de précepteurs avant de savoir lire et écrire à peu près correctement. Miran se portait toujours volontaire pour diriger les exécutions à chaque ville prise, mettant même la main au sabre, croyant plaire à son père. Il se trompait. Ce n'était pas par goût du sang que le Boiteux faisait massacrer par milliers ceux qui avaient osé lui résister, mais seulement pour l'exemple, afin que le monde sût ce qu'il en coûtait de s'opposer à lui. Plus le temps passait, plus Miran multipliait les excentricités. Le Grand Émir n'aurait eu aucun scrupule à se débarrasser de ce rejeton imprévisible, mais il l'avait marié à la fille d'un puissant chef de clan de Transoxiane, qui lui avait fourni en dot la meilleure cohorte d'archers à cheval.

Quand enfin, au bout d'une décennie, un quatrième garçon était venu, Chah Rukh, Tamerlan avait laissé éclater sa joie. En

effet, on commençait à murmurer, jusque parmi ses plus fidèles, sur la capacité du plus redoutable des conquérants à ne faire que des filles, et de trop rares garçons dont le premier était aussi chétif que maladif, le second bigot jusqu'au fanatisme, le troisième enfin à moitié fou. Sûr qu'il n'avait rien à craindre de cet enfant né sur le tard, il avait décidé d'en faire un grand prince, sur le modèle de Kubilaï*, le petit-fils de Gengis Khan. C'est pourquoi il avait confié l'éducation de Chah Rukh à cette noble famille perse de longue histoire, pour qu'on lui apprenne les subtilités de la politique et de la diplomatie.

*

Quatre mois après le passage de Tamerlan dans le fief de son fils, Goharshad mit au monde, le jour même du printemps de l'an 1394, un gros garçon solide et plein de vie. Au bout d'une heure passée à s'émerveiller d'avoir réussi cette prodigieuse prouesse, Chah Rukh dit à son épouse :

— Je m'en vais annoncer la nouvelle à mon père.

Goharshad, encore lasse, se redressa sur sa couche et répondit d'une voix dolente :

— Mais, mon ami, le Grand Émir est si loin d'ici ! Envoie-lui donc un messager. Il a déjà, si je compte bien, une bonne dizaine de petits-enfants, alors, un de plus, un de moins...

Durant tout l'hiver, Tamerlan avait bataillé dans le Kurdistan. Il tenait actuellement le siège de la cité inexpugnable de Mardin.

— Tu ne peux pas comprendre, mon amour, répondit Chah Rukh. Qu'il apprenne la naissance de notre enfant par quelqu'un du vulgaire serait pour lui la pire des offenses. À ses yeux, notre petit serait pire que mort. Il n'existerait pas. Selon les coutumes de notre peuple, l'aïeul seul peut annoncer officiellement la naissance d'un de ceux de sa descendance. Tamerlan seul peut lui donner un nom.

— Jamais tu n'emmèneras l'enfant avec toi !

— Bien sûr que non ! Que mon père apprenne sa naissance de ma bouche suffira. Nous ne sommes pas des barbares !

Les hommes d'escorte de Chah Rukh s'étonnèrent de voir leur jeune maître chevaucher avec autant de vigueur et de persévérence, tant de prévenance pour ses montures, tant d'indifférence pour sa propre fatigue. Lui qu'ils croyaient devenu un de ces sédentaires aux fesses amollies par des coussins de soie, il galopait comme eux et leurs ancêtres l'avaient toujours fait, patient, obstiné. Mais surtout, lors des rares pauses, de jour comme de nuit, il ne laissait le soin à personne de desseller, panser et étriller ses quatre chevaux, de les flatter en leur parlant à l'oreille, l'un après l'autre pour qu'il n'y ait point de jaloux. En dix jours de chevauchée, Chah Rukh conquit le cœur d'une soixantaine de rudes guerriers, prêts désormais à mourir pour lui.

La citadelle de Mardin escaladait les flancs d'un piton rocheux, premier contrefort des montagnes anatoliennes dominant l'infini des plaines de Mésopotamie. Tamerlan en faisait le siège depuis deux mois. Il détestait cette stratégie d'attente, la patience n'étant pas sa plus grande vertu. Derrière les inexpugnables remparts, les habitants, de leur côté, préféraient mourir de faim plutôt que de se faire tous massacrer. Ils étaient en effet responsables de la mort d'Omar Cheikh : le défunt puîné du Grand Émir avait déclaré le jihad contre cette cité où cohabitaient en paix les trois religions du Livre, où les mosquées ne faisaient pas d'ombre aux églises syriaques et aux synagogues, du moment que les non-musulmans payaient sans rechigner la *djizia*, l'impôt leur permettant de pratiquer leur culte. Ils savaient que le Grand Émir acceptait volontiers cette pratique, dans la mesure où il en bénéficiait. S'il était venu lui-même sous les murs de Mardin pour réclamer tribut, ils lui auraient volontiers ouvert les portes de la ville. Mais avec ce fanatique d'Omar, reddition ou pas, il n'y avait jamais de quartier. Aussi, les gens de Mardin lui avaient-ils tendu une embuscade dans les montagnes kurdes, dans laquelle il avait péri. Sachant désormais que Tamerlan ne leur pardonnerait pas, ils résistaient avec obstination.

Chah Rukh, couvert de poussière, les yeux injectés de sang, surgit dans la tente où le Boiteux priait. Il cria :

— J'ai un fils ! Un garçon ! Nomme-le, Tamerlan, bénis-le !

Le conquérant se releva péniblement de son tapis de prière. Ses articulations craquèrent. Les deux hommes étaient de même taille, mais Chah Rukh semblait dominer son père.

— Allah est grand, s'exclama enfin Tamerlan. Il veut que notre race se perpétue par-delà les siècles. Aussi, nous appellerons l'enfant du nom de mon père, sage parmi les sages : Taragaï.

Aucun, parmi sa douzaine de petits-fils, n'avait eu l'honneur de porter un nom aussi sacré, celui du fondateur de la dynastie.

— Comme nom religieux, poursuivit Tamerlan avec une certaine désinvolture, pourquoi pas Muhammad ?

Pourquoi pas en effet ? Muhammad Taragaï... Chah Rukh se promit de demander à Goharshad, qu'il estimait plus subtile que lui, de l'aider à analyser les raisons de ce choix. Après une pause, le Boiteux murmura, comme s'il se parlait à lui-même :

— Il faut aussi lui donner un titre, à ce garçon...

— Déjà ? Mais, mon père, il n'a que deux semaines !

Plus que le patronyme, le titre était déterminant pour le destin de l'enfant. C'était un acte politique. Ainsi, celui de « Chah Rukh Mirza », qui avait été donné au benjamin à l'âge de sept ans, le désignait comme devant gouverner un jour la province perse du Khorasan, dont Hérat était la capitale. Tamerlan, quant à lui, s'était toujours contenté de celui de Grand Émir, chef des armées, refusant la dignité de Khan, de Shah, de Sultan, voire de Calife, non par modestie, mais pour montrer qu'il ne resterait qu'un guerrier, jusqu'au jour où il aurait surpassé Gengis Khan.

— Muhammad Taragaï sera Ulugh Beg*.

Ce ne serait pas la peine de consulter Goharshad. Les intentions de Tamerlan étaient limpides : non seulement l'enfant serait turc, mais il serait surtout chef de la tribu Barlas, celle de son aïeul et de son trisaïeul Taragaï, dont il porterait également le nom. La garde rapprochée du Grand

Émir était composée de Barlas, qui ne mâchaient pas leurs mots devant celui qu'ils continuaient d'appeler simplement Timur. Or, depuis quelque temps, ces guerriers étaient fort mécontents et ne se privaient pas de le lui dire. Le Grand Émir, en effet, négligeait singulièrement leur cité natale, la sienne donc, au profit de l'éternelle rivale Samarcande, située à une journée de cheval, derrière une petite chaîne de montagnes. Certes, Tamerlan avait érigé à Kesh, rebaptisée par ses soins « la ville verte », Shahr e-Sabz, de splendides mausolées, où reposaient son fils aîné, son père Taragaï, un dignitaire soufi qui lui avait servi de maître spirituel, et même son propre sanctuaire, qu'il espérait occuper le plus tard possible. Mais enfin, protestaient-ils, les mausolées ne profitent qu'aux morts, tandis que les bazars, les écoles, les mosquées dont il dotait Samarcande apportaient richesse et prestige aux vivants. En nommant Ulugh Beg son dernier petit-fils, Tamerlan comptait calmer la grogne des Barlas.

— Cet heureux événement vient de me donner une idée qui mettra fin à ce siège interminable.

— Quelle idée, mon père ? demanda Chah Rukh, inquiet.

— La clémence, mon fils. C'est parfois une arme plus efficace que les bombardes et les bâliers.

Une heure plus tard, un héraut se présenta sous les murs de Mardin et clama :

« Allah est grand ! Par Sa grâce, le fils du Grand Émir, Chah Rukh, a mis au monde, ce jour, un garçon nommé Muhammad Taragaï, Ulugh Beg des Barlas de Sharh e-Sabz. Pour que les citoyens de Mardin partagent sa joie, il leur pardonne le meurtre de son autre fils Omar Cheikh. Il fait le serment sur le Livre d'épargner leurs vies, à condition qu'ils ouvrent les portes, reconnaissent le Grand Émir pour seigneur et lui versent tribut. »

Bientôt, les notables de la citadelle se prosternèrent aux pieds de leur vainqueur, qui, malgré les craintes de Chah Rukh, tint sa promesse. Il n'y eut pas la moindre exécution. Mais le tribut fut très lourd : en échange de nourriture, Mardin fut vidée de ses trésors, notamment les lieux de cultes. Puis,

comme à l'habitude, Tamerlan fit venir devant lui les gens de métier qui seraient déportés. Cette fois-ci, leur destination finale ne serait pas Samarcande, mais Hérat. Il venait en effet de faire revenir son fils sur son deuxième vœu, l'avait sommé d'abandonner Sultaniya pour devenir désormais le gouverneur du Khorasan. Jamais Chah Rukh n'aurait osé espérer un tel honneur : il allait rentrer chez lui, chez Goharshad, à Hérat.

— Y a-t-il parmi vous, sages savants de Mardin, quelqu'un qui saurait lire dans les étoiles quel sera le destin d'un enfant né en ce jour où commence une paix éternelle entre nous ?

Chah Rukh sursauta : que mijotait donc encore ce vieux renard ? Son enfant, Ulugh Beg, était né dix jours auparavant. Il préféra ne pas protester.

Une voix forte s'éleva de la foule affamée qui attendait que leur vainqueur leur distribuât de la nourriture :

— Moi, Sharaf Yazdi*, si je suis pauvre c'est que ma langue est droite, et ne ment jamais sur les vérités que le ciel dicte à mes yeux et à mon cœur.

Il aurait été aussi difficile de donner un âge à ce Yazdi qu'à son long caftan gris et son turban d'un blanc douteux. Mais sa maigre barbe d'un roux flamboyant indiquait qu'il était loin d'avoir atteint celui d'un prophète biblique, dont il tentait pourtant de prendre les apparences, avec son long bâton de berger qui dépassait d'une tête cet homme frêle et de petite taille. Il lui fallait bien de la témérité pour oser ainsi se présenter devant Tamerlan : s'il avait le malheur de lui déplaire, il serait exécuté sur-le-champ. Mais il savait également qu'une fois Mardin vidée de ses trésors, il aurait bien du mal à trouver des clients sur qui exercer son art de la divination.

— Qu'as-tu à dire sur la destinée de mon petit-fils ? Parle sans mentir, comme tu prétends ! ordonna Tamerlan.

— Seigneur, répondit Yazdi en s'inclinant profondément, je n'ai pas suffisamment d'éléments sur l'heure et les circonstances de la naissance de cet enfant béni d'Allah pour dresser un horoscope précis. Mais je puis affirmer que, né sous le signe des Poissons, il aimera acquérir de grandes quantités

de connaissances, il sera honnête, désintéressé et fidèle, ce qui pourra le rendre parfois frileux et crédule. Comme ils sont généreux et attentionnés, les Poissons sont en effet facilement dupés en raison de ces qualités.

Tamerlan fronça le sourcil ; alors Yazdi s'empessa d'ajouter :

— Cependant, quelles que soient les circonstances, les Poissons surmontent habituellement n'importe quelle situation, car ils sont très déterminés...

Tamerlan fit mine de se plonger dans une longue méditation avant d'approuver silencieusement en hochant la tête puis, se tournant vers Chah Rukh, il lui ordonna de faire un dernier tri parmi ceux des vaincus qu'il emmènerait avec lui. Yazdi en ferait partie. Puis, contrairement à ses habitudes, le conquérant sortit de la citadelle pour aller s'installer dans sa grande tente dressée sous les murailles. La demeure princière où il aurait dû prendre ses quartiers n'était accessible qu'à pied, au bout d'un long dédale d'escaliers et de rues escarpées, et il craignait que son ancienne blessure au genou se réveillât avec trop de violence durant l'escalade.

Sharaf Yazdi fut émerveillé par le luxe qui se déployait dans l'intérieur de cette immense tente qui, vue du dehors, semblait de dimensions plutôt réduites, toute gonflée qu'elle fût de draperies et d'oriflammes claquant au vent. Des esclaves des deux sexes servaient déjà une collation sur de vastes plateaux d'argent. À l'entrée de Tamerlan, un homme d'une trentaine d'années, au visage jovial et rond, se leva sans trop d'empressement des empilements de coussins sur lesquels il était à moitié allongé. Tamerlan le prit familièrement par les épaules. Le guerrier froid et cynique s'était métamorphosé d'un coup en un hôte affable et paternel.

— Maître Abdallah Lissan est mon médecin et astrologue depuis maintenant dix ans. Je veux que vous travailliez ensemble dans la meilleure entente.

— Mais je ne suis pas médecin, protesta Yazdi.

— Nous sommes donc faits pour nous entendre, s'esclaffa Lissan. Il n'y a pas pire astrologue que moi !

Choqué par ces propos, Yazdi se laissa installer en silence par le Grand Émir lui-même dans cet océan moelleux.

— Lissan est originaire de Bactres, dit Tamerlan d'un ton très doux. N'est-ce pas là qu'est né le prophète de ta religion du feu ? Ne fais pas cette tête ! Sous ma protection, libre à chacun de croire ce qu'il veut, à condition que sa foi n'aille pas à l'encontre de mes actes et de mon gouvernement.

Puis il prit un petit air satisfait.

— Tu te demandes pourquoi j'ai deviné que tu étais mazdéen, disciple de Zarathoustra ? Vois-tu, à force de rencontrer des gens de toute espèce, dans toutes sortes de pays avec toutes sortes de coutumes, j'ai appris à lire sur leur visage, dans leur voix, leurs gestes, d'où ils viennent et quels sont leurs convictions, leurs qualités et leurs défauts.

Tamerlan continua de monologuer ainsi, sur le ton de la confidence, avouant par exemple ne pas se fier à l'astrologie, qui était pourtant un excellent instrument pour diriger les hommes. Il se leva enfin.

— Accordez-vous sur l'horoscope de mon petit-fils Ulugh Beg, qui m'est venu le jour de cette victoire.

Puis, entraînant la plus jeune des esclaves avec lui, il disparut derrière une tapisserie.

— Pourrais-je examiner l'enfant ? demanda alors Yazdi. Des marques, des signes sur sa peau, la forme de son nombril ? L'amplitude de ses cris m'aidera à mieux dessiner son destin.

Les yeux fendus de Lissan se plissèrent plus encore de malice.

— Il te faudra aller plus vite que ton dieu ailé, cher collègue, si tu veux le voir aujourd'hui. Le petit prince est né loin au Levant...

— Mais, comment ?

— Comme toi et moi, je suppose. Le Grand Émir exige que son petit-fils soit né aujourd’hui. Il s’est refusé à me donner la vraie date de sa naissance.

Yazdi comprit alors qu’il devrait mentir, tricher avec le zodiaque. Il le fit toutefois avec le plus d’honnêteté possible, bien aidé en cela par Lissan, qui savait fort bien ce que leur maître voulait. Entre tête du Lion et queue du Dragon pour descendants, ils finirent par trouver de nombreuses ressemblances entre le nourrisson et Kubilaï Khan, le petit-fils de Gengis Khan : comme lui, Ulugh Beg était né, désormais, le jour d’une grande victoire de son aïeul, comme lui, son père était le quatrième fils de l’autre grand conquérant, comme lui... Bref, Ulugh Beg était promis à la plus grande des destinées : empereur de Chine, Fils du Ciel.

5.

Ulugh Beg vécut toute son enfance dans l'ignorance de sa vraie date de naissance. Nul n'aurait osé lui révéler la vérité. Rares d'ailleurs étaient ceux qui la connaissaient. Son père et sa mère, bien sûr, ainsi que deux de ses précepteurs – Yazdi, qui lui enseignait la philosophie de tous les penseurs païens, de Confucius à Aristote en passant par Zarathoustra et Bouddha, et Lissan, qui lui narrait la vie des grands hommes, Cyrus, Alexandre, Gengis et Kubilaï Khan.

Tout le monde savait, à Hérat, que Lissan était les yeux et les oreilles de Tamerlan. Il ne s'en cachait d'ailleurs pas et envoyait, au su et au vu de la cour de Chah Rukh, ses rapports mensuels au conquérant, que ses messagers allaient porter des rives de l'Indus à celles de la mer Noire, de Delhi à Alep ou de la Volga au Jourdain, à la poursuite de l'infatigable Boiteux. Mais la manière dont Chah Rukh administrait son fief était irréprochable. L'impôt rentrait, des armées de travailleurs avaient été mobilisées pour restaurer le réseau d'irrigation que Tamerlan avait détruit deux décennies auparavant, les cités du Khorasan retrouvaient leur splendeur d'antan, prenant garde toutefois de ne pas concurrencer Samarcande. Celle-ci resplendissait de tous ses feux, comme jamais elle n'avait brillé dans sa longue histoire millénaire. Mais cette splendeur n'était que minérale. Le dôme des mosquées concurrençait le bleu du ciel, le marbre des places, le sommet neigeux des montagnes. Cependant, que valent des places où les caravanes de marchands ne s'arrêtent plus, des mosquées où les voyageurs ne viennent plus prier Dieu pour que la suite de leur pérégrination soit favorable ? Bien sûr, Samarcande prospérait,

mais seulement du fruit des pillages. Bien sûr, artisans et paysans des environs fournissaient en abondance palais et casernes où l'armée du prince héritier Pir ibn Djahangir attendait de repartir en campagne, mais caravansérails et marchés étaient déserts. Bien sûr, d'extraordinaires machines hydrauliques irriguaient des jardins et des vergers qui n'avaient rien à envier à celui d'Éden, mais elles ne fabriquaient plus guère ce papier qui inondait jadis les terres d'Islam pour y faire pousser les beaux fruits de la connaissance.

— Au temps de Kubilaï Khan, mentait Lissan, tous les produits et tous les peuples du monde affluaient ici.

Émerveillé par la beauté de la ville, Ulugh Beg se laissait emporter par ce rêve dont son précepteur le nourrissait depuis trois ans : devenir l'empereur de Chine.

Goharshad commença à s'inquiéter du caractère que prenait son fils aîné quand celui-ci eut neuf ans. L'enfant ne rêvait que batailles, grandes cavalcades dans la steppe, ne jurant que par Gengis Khan et son grand-père Tamerlan. Sa mère savait fort bien que le petit Ulugh subissait l'influence de Lissan, ce porc de Mongol, mais elle n'avait aucun moyen de se débarrasser de l'espion de son beau-père. Aussi reporta-t-elle sa tendresse sur le second garçon qu'elle avait mis au monde, Baysunghur*, dont elle se promit de faire à coup sûr un futur érudit, un calligraphe, un poète.

Un jour enfin, Tamerlan revint en Transoxiane, repu croyait-on de trop de conquêtes, trop de morts, trop de sang. Il y passa une année entière, au bout de laquelle il convoqua ses descendants mâles.

Dans la plus grande salle du palais royal, la quinzaine de petits-fils de Tamerlan se tenait debout devant le trône. Une hostilité glaciale régnait entre les trois groupes de cousins. Le clan des fils de Miran Shah était le plus nombreux. Avant d'être isolé dans une discrète résidence sur les bords de la mer Caspienne quand sa folie était devenue trop évidente, le troisième fils du Grand Émir avait eu le temps de faire huit

garçons, qui se tenaient maintenant aux côtés de leur aîné, comme s'ils étaient prêts à combattre les six rejetons de feu Omar Cheikh, de l'autre côté de la table, qui dans leurs austères habits noirs et blancs avaient pris les allures d'oulémas sortant d'une longue controverse théologique. Quant à l'héritier, Pir Muhammad ibn Djahangir, il faisait piètre figure : il était seul de son clan, son dernier frère étant mort sans descendance l'an passé, des suites d'un étrange accident de chasse...

Tamerlan s'était fait attendre une bonne demi-heure. Quand il entra, il fut accueilli par un murmure, presque un grondement de mécontentement : le Grand Émir était appuyé, à sa droite, sur le bras de Chah Rukh et posait, à sa gauche, une main affectueuse sur l'épaule d'un garçonnet de dix ans.

Ulugh Beg ne fut pas du tout impressionné par cette cohorte de cousins, dont le plus jeune avait une demi-douzaine d'années de plus que lui. Son père lui avait fait la leçon. En revanche, durant toute la réunion, il ne put détacher son regard d'une immense tenture accrochée à un mur aveugle. Il s'agissait d'une carte du monde, admirablement peinte et calligraphiée. En son centre, Samarcande, citadelle peinte en or au-dessus de laquelle était plantée, comme sur nombre d'autres cités, l'oriflamme noire de Tamerlan. Les fanions du sultan ottoman, à l'ouest, semblaient se serrer frileusement les uns contre les autres, et ceux des mamelouks d'Égypte égarés dans un désert où poussaient quelques maigres palmiers le long d'un Nil peuplé de crocodiles. À l'est, le ventre chinois n'était planté, en son nombril de Nankin, que d'un seul pavillon en berne, celui du troisième empereur Ming.

Tamerlan s'assit sur son trône, invitant Chah Rukh à sa droite et Ulugh Beg à sa gauche. L'héritier blêmit. Son inquiétude s'accrut quand son grand-père annonça qu'il allait procéder à une nouvelle répartition des territoires. Lissan se plaça devant la mappemonde. Il tenait une longue perche. Chaque fois que le Grand Émir nommait un nouvel apanage, il le désignait en le tapotant de son bâton. Il aurait été inutile et dangereux d'émettre la moindre objection. Pir Muhammad se voyait confirmé comme successeur désigné, mais le Grand Émir le dépossédait du gouvernement de Samarcande, le plus

prestigieux et le plus riche, au profit d'un garçon de vingt ans, Khalil*, qui ne rêvait que plaies et bosses et avait aussi peu de cervelle que son père Miran. En compensation, le nouveau domaine de Pir Muhammad s'étendrait jusqu'à la mer du Sud et engloberait Delhi.

Pour le reste, il n'y avait que des changements mineurs, qui ne justifiaient pas une telle réunion. Tamerlan aurait soixante-dix ans l'année prochaine ; peut-être leur dictait-il ses dernières volontés. Volontés dont le Grand Émir savait pertinemment qu'elles ne seraient pas respectées ; il provoquait même les conflits à venir, signifiant ainsi qu'après sa mort ce serait le plus valeureux qui lui succéderait. Lui-même, après tout, n'avait accédé au sommet du pouvoir que grâce à sa ruse, sa vaillance et sa seule volonté.

Une fois achevée cette nouvelle répartition des fiefs, Tamerlan se tut et parcourut d'un regard froid l'ensemble de l'assistance, comme s'il observait la haine silencieuse qui la faisait onduler comme une houle. Il dit, enfin, d'un ton solennel :

— Le prince de Pékin, qui a usurpé le trône de Chine sous le nom de Yongle*, m'a gravement offensé.

Même le plus sot de sa parentèle, le nouveau prince de Samarcande Khalil Sultan, comprit ce que cela signifiait : l'invasion de la Chine. La prétendue offense n'était qu'un prétexte. Quelques mois plus tôt, des ambassadeurs du Fils du Ciel étaient venus annoncer à Tamerlan que la capitale de l'empire du Milieu serait transférée de Nankin à Pékin. Rien qui puisse offusquer le susceptible Grand Émir, ni d'ailleurs les autres nations du monde à qui cette information avait également été livrée. Ce qui inquiétait Tamerlan, c'était la restauration et l'agrandissement de la Grande Muraille. Il lui fallait faire vite : dans deux ou trois ans, toute invasion de la Chine deviendrait plus difficile. Alors, il avait fait emprisonner les deux ambassadeurs, arguant que Yongle avait osé lui réclamer tribut.

La perche de Lissan glissa le long de la route de la Soie, sous de hautes montagnes, traversa le désert de Gobi et vint

frapper sur Pékin, soulevant une légère bouffée de poussière rose.

— Notre attaque devra être foudroyante. La ville n'est défendue que par des mercenaires mongols, qui se rendront quand ils verront arriver sur eux leurs frères turcomans.

Chah Rukh se mordit les lèvres. Nul besoin de devins ou d'astrologues pour comprendre que Tamerlan courait au désastre. Au temps où il n'était que prince de Pékin, le Ming Yongle s'était constitué une armée dirigée par des eunuques et des moines bouddhistes, qui lui étaient dévoués jusqu'au sacrifice et avaient balayé comme fétus les derniers descendants de Kubilaï Khan. Une fois monté sur le trône, Yongle avait fait de son royaume, en dix ans à peine, le plus puissant qu'il y eût au monde. Et c'était lui que désormais Tamerlan voulait affronter ! Il courait à sa perte... Était-ce cela qu'il voulait ? Mourir en conquérant ?

— Trente mille cavaliers, trouvez-moi trente mille cavaliers et la Chine sera à nous !

À ces mots, l'assemblée poussa un cri de joie féroce, et le petit Ulugh Beg, du haut de ses dix ans, manifesta son enthousiasme d'une voix suraiguë.

Dès le lendemain, les Timourides partirent chacun dans son fief, aux quatre coins de cet empire mouvant, afin d'y rameuter leurs troupes qui iraient se concentrer au pied des monts célestes, à Otrar, jadis point de départ des hordes de Gengis Khan. Chah Rukh ne fit rien pour convaincre son père de ne pas entreprendre cette campagne suicidaire. Il obtint en revanche de ne pas partir avec lui, et d'assumer une sorte de régence de son empire. Mais il ne put empêcher Tamerlan d'emmener avec lui le petit Ulugh, convaincu d'être la réincarnation de Kubilaï.

L'offensive aurait lieu dans huit mois, très précisément à la fausse date anniversaire de la naissance du garçon. Contrairement à sa tactique ordinaire de jouer sur la rapidité et la surprise, Tamerlan proclama cette fois haut et fort ses intentions, l'objectif étant de créer un état de panique dans

l'immense Chine, dont la longue histoire avait déjà subi tant d'invasions. Il ne se souciait guère de ses arrières : les peuples qu'il avait soumis ne sauraient avant longtemps se révolter contre leur bourreau. Quant au principal danger, l'empire ottoman, il était en proie à des guerres de succession, depuis que le sultan Bajazet* s'était donné la mort en se fracassant le crâne contre les barreaux de la prison où Tamerlan l'avait jeté.

Chah Rukh n'avait pas de temps à perdre. Quel qu'en serait le résultat, la campagne de Chine serait longue. Il se donna un an pour contrôler tous ces territoires que son père lui avait laissés en gérance. Il n'eut même pas besoin de suborner les fonctionnaires qui tentaient tant bien que mal de les administrer. Dans ce monde qui, d'un coup, avait été vidé de ses guerriers partis piaffer sous les contreforts du Pamir, on avait faim de paix.

*

Tamerlan est mort !

Quand la nouvelle éclata, le monde ne fut plus que stupeur. Beaucoup doutèrent même de la réalité de l'événement. Il avait déjà usé de cette ruse avant son offensive sur la Perse. Or, cette fois, l'annonce eut lieu moins d'un mois avant que son armée se mît en branle vers la Chine. En réalité, il était tombé malade plusieurs semaines auparavant, et assez sottement : trop sûr de sa santé de fer, il avait pris froid. Alerté par ses espions, Chah Rukh avait parcouru à la vitesse de l'éclair la distance qui séparait Hérat d'Otrar. Il arriva à temps. L'agonie avait commencé, et avec elle, les intrigues. Les autres Timourides tenaient Chah Rukh pour un piètre guerrier. En revanche, ils lui reconnaissaient une grande sagesse. Ils le méprisaient un peu, mais ils l'écoutaient.

Tous réunis sous la grande tente où gisait leur père et aïeul, ils attendaient ses dernières paroles. Mais Tamerlan expira sans rien dire, dans une ultime quinte de toux. Pir Muhammad ibn Djahangir fit un pas en avant vers la couche funèbre, ouvrit la bouche, hésita. Il était l'héritier, mais l'héritier de quoi ? Le défunt avait toujours refusé d'autre titre que celui de commandant en chef des armées, de Grand Émir. Et c'était à l'armée de désigner son successeur par acclamations.

Djahangir lui-même n'avait jamais été pourvu d'un « Cheikh », d'un « Sultan », d'un « Chah » ou autre « Beg » accolé à son patronyme. Que déclarer alors à sa parentèle qui l'observait, menaçante, dans la tente mortuaire ? Son hésitation ne dura qu'un instant, mais elle fut mise à profit par Khalil Sultan, rejeton du troisième fils du défunt, qui commandait l'aile droite de l'armée stationnée à Tachkent. Il s'avança à son tour vers le gisant, la main posée sur la poignée de son sabre. Il ouvrit la bouche, mais avant de prononcer l'irréparable, il tourna machinalement la tête vers son oncle Chah Rukh, debout au pied du lit, Ulugh Beg à son côté.

Le quatrième fils de Tamerlan sut alors que le moment était venu. Il prit la parole et demanda qu'on prie pour que l'âme immortelle de leur père à tous rejoigne les jardins d'Allah. Pour les deux coqs prêts à se battre, ce rappel à l'ordre fut comme un cinglant coup de fouet. Une fois achevées leurs dévotions, Chah Rukh, qui avait désormais avec lui le clan religieux des enfants d'Omar Cheikh, organisa le retour de la dépouille de son père à Samarcande, ses funérailles dans le mausolée que Tamerlan s'était fait construire, puis le renvoi de ses neveux et de leurs troupes chacun dans leurs fiefs, en grand danger d'être envahis par des ennemis assoiffés de vengeance. Il ne leur commandait rien, certes non ; il leur prodiguait seulement ses sages conseils.

Lui-même revint à Hérat, avec Ulugh, les ambassadeurs chinois que Tamerlan avait faits prisonniers, et quelques savants professeurs destinés à l'instruction de ses fils. Khalil Sultan lui concéda volontiers ces derniers, ne sachant que faire de ces gens qu'il considérait comme des parasites, dans son ambition de relancer l'invasion de l'empire du Milieu, mais à son compte. Or, Chah Rukh libéra les deux diplomates chinois prisonniers et les renvoya dans leur pays. Aussi, Khalil eut-il bientôt la surprise de voir arriver des émissaires du Fils du Ciel, lui offrant toute une caravane chargée de soie et de jade. Yongle se déclarait ainsi tributaire du prince de Transoxiane. Khalil Sultan oublia un temps ses velléités de conquête chinoise et se tourna vers celle de Samarcande ; peu de temps après il leva son armée pour marcher sur la capitale et, de mèche avec le gouverneur de la ville, il en prit triomphalement

possession sans verser une goutte de sang, gagnant ainsi les faveurs de la population locale.

Le petit Ulugh Beg, lui, n'oubliait rien. Durant les mois passés au bivouac d'Otrar, son grand-père Tamerlan, dont il partageait la tente et le couvert, son cousin Khalil, qui supervisait son apprentissage dans les arts martiaux et l'équitation, ainsi que son précepteur Lissan, n'avaient eu de cesse de le conforter dans sa croyance en une destinée glorieuse. Outre la lecture astrale de son avenir, Lissan se livrait à des divinations chamaniques dans la cendre et des osselets ; ou bien, à la demande de Tamerlan, il ouvrait le Coran au hasard et l'enfant, les yeux fermés, pointait du doigt un verset, sur lequel on allait disserter des heures durant. Les nuits étaient longues, en cette saison, au pied du Pamir.

Le voyage de retour à Hérat fut également fort long, du moins pour Chah Rukh. Ulugh Beg était devenu un gamin arrogant, sûr de lui, reprochant à son père d'avoir renoncé à l'invasion de la Chine. Pour un peu, il l'aurait traité de lâche. Et de fait, Chah Rukh se trouvait maintenant bien timoré, mais pour une autre raison. Il n'avait su, onze ans auparavant, refuser à son père de truquer la date de naissance du nouveau-né. Maintenant, il n'osait avouer la vérité à son fils. Il finit par se dire que Goharshad saurait mieux que lui débrouiller cette affaire. N'était-elle pas femme, n'était-elle pas mère ?

Goharshad confirma qu'il fallait en finir avec ce mensonge, mais qu'on devrait prendre un peu de temps. Elle demanda à son époux de ramener de Samarcande la seule personne qui pût éradiquer la folie guerrière de son fils : l'illustre mathématicien et astronome, mais surtout le sage philosophe pour qui la logique et la raison devaient prévaloir dans toute pensée : Qadi-Zadeh.

C'est pourquoi, un matin du printemps 808³⁽³⁾, le docteur Lissan surgit dans la salle de classe de Qadi-Zadeh et lui annonça :

— Fais ton bagage. Tu pars à Hérat.

III.

ULUGH BEG

6.

Durant le voyage, bien qu'il fût un piètre cavalier, Qadi-Zadeh comprit pourquoi les campagnes de Tamerlan avaient été aussi foudroyantes. Le petit cheval mongol sur lequel il était juché, trapu, solide, docile, pouvait soutenir six heures durant un trot régulier. Juste avant qu'il arrivât en bout de course, une cabane ou une tente surgissaient de nulle part, où des montures fraîches attendaient. Mais les cavaliers, eux, n'étaient pas remplacés : une pause d'une heure pour se restaurer et tenter de somnoler, puis, à nouveau, en selle ! L'astronome, exténué, supplia une fois son escorte de lui laisser un peu plus de repos. Il avait quarante-deux ans et, depuis plus de deux décennies, il n'était guère sorti de Samarcande. Ils y consentirent mais avec un mépris écrasant, alors que jusque-là, ces huit soldats s'étaient montrés de respectueux compagnons. Dès lors, ils ne lui adressèrent plus la parole, comme s'il n'était qu'une marchandise à transporter d'un point à un autre.

Qadi-Zadeh arriva à Hérat au bout de dix jours, les reins brisés, les fesses en lambeaux, les jambes téтанisées, empli d'angoisse : il ignorait pourquoi on l'avait emmené jusqu'ici. Ivre de fatigue, il ne sut comment il se retrouva dans un somptueux appartement, plongé dans un bain parfumé, oint et massé par deux esclaves indiennes. Il ne put profiter de ces instants délicieux car il s'endormit d'un coup. Il se réveilla dans un lit immense aux draps de soie, un fumet de thé l'ayant doucement tiré de son sommeil brutal et sans rêves, à moins que ce ne fût la servante qui avait déposé à ses pieds un plateau chargé de pâtisseries, de sucreries et autres confiseries

autour du samovar fumant. Il avait une faim de loup et aurait préféré quelque chose de plus roboratif, mais il n'allait pas se plaindre, tout de même. Il n'en laissa pas une miette, puis s'habilla des vêtements qu'on avait déposés sur une table basse. Le tissu en était extrêmement fin, le cuir souple et chaud, mais les couleurs étaient d'une grande sobriété, comme il sied à un savant de renom. Une fois qu'il fut prêt, la porte s'ouvrit, à croire qu'on avait épié ses faits et gestes ; un eunuque entra, s'inclina et lui annonça que son altesse Goharshad était disposée à le recevoir. Qadi-Zadeh ignorait tout d'elle, car il se refusait à s'intéresser aux histoires matrimoniales des princes.

Goharshad est belle, certes, mais bien plus. Elle est lumineuse. L'eunuque a introduit Qadi-Zadeh dans un petit salon où règne un parfum de rose et d'encens. Il est plus embarrassé qu'autre chose : il ne sait comment on doit saluer une princesse de haut rang. Elle vient vers lui d'un pas assuré et fluide à la fois. Alors qu'il ébauche une sorte de révérence, elle lui saisit les mains avec une spontanéité enfantine.

— Maître, ce serait à moi de m'incliner devant le Pythagore de Samarcande.

Le ton est tellement enjoué que Qadi-Zadeh se demande si elle ne se moque pas de lui. Elle l'entraîne jusqu'à un haut et large fauteuil, presque un trône, et l'y pousse quasiment de force. Tout dans le mobilier semble vouloir proscrire la moindre évocation du nomadisme, que Goharshad juge barbare. Elle s'assied en face de lui et lui demande s'il est remis des fatigues de son voyage, s'excusant de la façon abrupte dont on l'a arraché à son studieux labeur. Malgré les tiraillements qu'il sent encore sur son arrière-train, il fanfaronne comme le ferait n'importe quel mâle de solide tempérament devant une jolie femme. Elle reste indifférente à sa métamorphose et l'interrompt :

— Votre Méthode pour éviter les raisonnements faux en astronomie est très convaincante.

Il se rengorge de fausse modestie, protestant qu'il a écrit cela il y a longtemps, qu'aujourd'hui il formulerait les choses autrement...

— Votre opinion sur la divination dans les astres a-t-elle changé, elle aussi ? demande alors Goharshad.

Il rougit, puis pâlit. Peut-être lui tend-elle un piège. Et si ce démon de Lissan était derrière tout ça ? Il cherche une réponse anodine, une plaisanterie, mais son sens redoutable de la repartie, devant ses étudiants, s'est évaporé sous le beau regard noir de la princesse. Comme si elle comprenait son embarras, elle change de sujet, du moins en apparence :

— Accepteriez-vous d'enseigner à mon fils aîné les mathématiques et l'astronomie ?

— C'est que... Je n'ai jamais donné de cours particuliers.

Goharshad se retient de sourire devant pareille bourde. Sa demande, en effet, est purement rhétorique. Il s'agit d'un ordre. N'importe qui d'autre l'aurait compris et aurait accepté avec enthousiasme l'honneur de devenir le précepteur du petit-fils de Tamerlan. Cette candeur est-elle le gage de l'honnêteté de son interlocuteur, ou l'indice d'une grande roublardise ? Mieux vaut exposer simplement le motif de cet entretien. Elle verra bien si elle a affaire à un sot, un imposteur, ou tout bonnement à un honnête homme peu au fait des affaires du monde.

Elle raconte alors comment la date de naissance d'Ulugh Beg avait été retardée d'une dizaine de jours pour coïncider avec une victoire de son aïeul, et comment son horoscope avait été arrangé pour que l'enfant ait un jour le rôle que Tamerlan lui avait imparti pour l'avenir. Malgré la mort du Grand Émir et l'abandon du projet d'invasion, le jeune garçon reste farouchement convaincu qu'il serait un jour empereur de Chine, et risque de devenir l'enjeu de toutes les intrigues autour de la succession de Tamerlan.

Qadi-Zadeh n'aime rien tant que la netteté et la clarté. Il sait désormais qui il a en face de lui, et pourquoi cette femme splendide et cultivée l'a fait venir jusqu'ici. Il comprend enfin que la liberté dont il avait cru jouir à Samarcande n'était

qu'illusoire. Il n'a jamais eu le choix, sinon celui de s'exprimer librement. Ici, à Hérat, il en serait désormais privé.

— Je voudrais que votre enseignement ramène mon fils à la raison, conclut une Goharshad impérieuse. Qu'Euclide et Ptolémée soient les remèdes à ses fièvres zodiacales...

*

Ulugh Beg croyait avancer vers ses parents d'un pas ferme et la mine sévère. Il n'était qu'arrogant et boudeur. Puis, il se dressa de toute sa petite taille, les bras croisés.

— Taragaï, incline-toi et baisse les yeux devant ton seigneur, dit Chah Rukh avec une terrible douceur dans la voix.

Il l'avait délibérément appelé par son vrai prénom, Taragaï, et non par son titre, Ulugh Beg, pour lui rappeler qu'il n'était encore qu'un enfant, malgré ses douze ans. Humilié, le petit garçon qui voulait être empereur de Chine pâlit et ses paupières se gonflèrent de larmes. Chah Rukh poursuivit :

— Voici ton nouveau professeur de mathématiques et d'astronomie, le très docte Qadi-Zadeh... Avancez, maître.

Qadi-Zadeh se détacha de la colonne contre laquelle il était adossé, ne sachant pas très bien quelle attitude prendre : fallait-il sourire au gamin, ou saluer le prince ? Il choisit la raideur compassée qu'il imaginait être celle d'un précepteur.

— J'aurais souhaité que, pour te remettre les idées en place, poursuivit Chah Rukh, tu suives la même scolarité que tes congénères à la madrasa, mais ta mère a estimé que dans les temps difficiles que nous traversons tu n'y serais pas en sécurité.

En effet, Tamerlan n'était mort que quelques mois auparavant, mais la lutte pour sa succession promettait d'être d'une grande violence. Chah Rukh jouait toujours son rôle d'arbitre, mais avant longtemps, il serait obligé de dévoiler ses ambitions. Et là, tous les coups seraient permis. Y compris l'assassinat d'un garçon de douze ans qui se prenait pour Kubilaï Khan. Toutefois, le prince du Khorasan ne voulait pas que son héritier fût privé de compagnons de son âge ; lui-

même avait trop connu le poids de la solitude, à chevaucher au milieu de rudes guerriers, obséquieux et stupides. Goharshad au contraire aurait désiré que l'enfant ne quittât pas les appartements des femmes où les professeurs viendraient donner leurs leçons, dont elle et ses suivantes pourraient également bénéficier. Chah Rukh négocia et obtint qu'une des tours de la forteresse dominant la ville, et au cœur de laquelle se nichait le palais, soit transformée en collège. Il put alors demander à son épouse de s'occuper du reste, où elle était autrement compétente que lui, le reste étant l'enseignement. Après son fils, il allait s'occuper de ses neveux, et de manière nettement plus énergique.

Auparavant, le couple princier sélectionna ensemble la dizaine de garçons du même âge qui travailleraient avec leur aîné. Le choix était délicat, car de nature politique. Il ne fallait pas froisser tel ou tel personnage influent de la cour et du gouvernement en ne prenant pas son rejeton. Goharshad demanda donc aux directeurs des écoles de lui présenter les meilleurs éléments parmi les congénères d'Ulugh Beg. C'est ainsi qu'Ali Qushji, le fils du fauconnier de Chah Rukh, enfant très doué ayant autrement plus de goût pour l'étude que pour la chasse au vol, devint le condisciple du jeune prince Ulugh Beg.

Quand Qadi-Zadeh apprit qu'il devrait faire la classe à une douzaine de garçonnets, il se sentit profondément humilié. Non qu'il fut imbu de sa personne, mais au cours de son long séjour à Samarcande, il avait pris conscience d'être une sommité dans son domaine d'études, et surtout de sa mission : être celui qui renouerait les liens avec ses lointains prédecesseurs et prolongerait leur œuvre, après tant de temps de guerres, d'invasions, de destruction et de stagnation du savoir. Son traité sur les trente-cinq propositions d'Euclide faisait autorité en terre d'Islam, on affluait de partout pour assister à ses cours. Les lettres qu'il recevait témoignaient que les sciences, si longtemps figées, frémissaient comme les plantes sous un timide rayon de soleil après un hiver trop rigoureux. Ironie du sort, ce fut cette renommée qui, parvenant jusqu'aux princes de Hérat, l'avait obligé à quitter Samarcande

et le ravalait au rang de précepteur. Autant dire un domestique. De fort mauvaise humeur, il reçut ses futurs collègues. Ils étaient quatre et n'avaient guère plus de vingt-cinq ans. Le professeur de théologie n'était pas encore arrivé de Samarcande. Il s'agissait de Sharaf Yazdi, l'ancien astrologue zoroastrien converti au soufisme. Ulugh Beg avait supplié sa mère de reprendre son ancien précepteur.

— Vous êtes bien jeunes ! Presque des enfants ! s'exclama Qadi-Zadeh.

— C'est que Samarcande s'est emparé de tous les maîtres, ne laissant à Hérat que les apprentis, répondit le professeur de droit.

Il y avait du vrai dans cette repartie. Quand Tamerlan avait désigné son dernier fils pour gouverner le Khorasan, Goharshad, avec l'accord de son époux, avait voulu que l'antique cité de Hérat retrouve tout son lustre et son prestige de jadis, au temps lointain où le poète soufi Abdullah Ansari écrivait à son propos :

Le soleil est en haut

Mais son rayon de lumière est à Hérat.

Et qui a jamais vu rayon séparé de son soleil ?

Hérat essayait ainsi d'entrer en concurrence avec Samarcande. En vérité, Goharshad voulait surtout faire renaître ici l'ancienne civilisation perse que les invasions arabe, mongole, turcomane désormais, avaient vaincue sans pour autant réussir à l'anéantir. Les écoles et la faculté qu'elle fit construire valaient bien dans leur beauté architecturale celles de Samarcande, mais les professeurs les plus expérimentés avaient été déportés en Transoxiane. Faisant d'un mal un bien, elle avait recruté, avec beaucoup plus de douceur que son beau-père, des jeunes gens tout frais émoulus, qui furent bientôt prêts à mourir pour elle.

*

En cette nuit d'été, la voûte étoilée était aussi pure et harmonieuse que le dôme de la mosquée. Après un an d'enseignement théorique, Qadi-Zadeh avait décidé de passer à la pratique. Il avait fini par prendre goût à faire la classe pour de jeunes garçons. Cela lui permettait d'abord de revenir aux fondements même de son art, et ainsi de se remettre en question. Par ailleurs, il éprouvait une profonde jubilation dont il ne laissait rien paraître, quand une de ces frimousses s'éclairait et s'exclamait : « J'ai compris ! » Il avait alors l'impression d'être utile. Enfin, et c'était loin d'être négligeable, Goharshad avait vite calmé ses craintes : il ne serait pas son prisonnier, aurait tout loisir de poursuivre ses propres travaux, et de donner des conférences à qui bon lui semblerait, à commencer par elle-même et sa suite.

Le seul désagrément, et il était de taille, était que l'impérieuse princesse s'était fait un devoir de surveiller de près l'éducation de son aîné, se mêlant de tout et de n'importe quoi. Au point qu'un jour, sans se départir de son profond respect, Qadi-Zadeh lui proposa de faire le cours à sa place. Goharshad éclata d'un rire qui semblait une fontaine de perles et taquina le maître sur son mauvais caractère. Désormais, elle intervint moins, mais elle renvoya dans leur madrasa les brillants sujets qu'elle y avait elle-même recrutés, leurs parents ayant tenté d'obtenir faveurs et prébendes par leur intermédiaire. Bientôt, Qadi-Zadeh et ses collègues n'eurent plus que deux élèves : le prince Ulugh Beg et Ali Qushji, le fils du Fauconnier.

Les deux garçons étaient vite devenus des amis inséparables. Ulugh était déjà aussi mince, nerveux et sec que son père et son grand-père, ce qui le faisait paraître plus grand qu'il n'était ; l'œil perçant et légèrement bridé de ses ancêtres turcs et mongols, le nez commençant à se busquer lui donnaient des allures d'oiseau. Mais son âge interdisait de dire si ce serait un rapace ou une colombe. Qushji était plus grand que lui et taillé en force, mais une certaine indolence et son goût exagéré pour les pâtisseries très sucrées arrondissaient ses joues et doublaient son menton. Goharshad comprit que Qushji avait sur son fils une influence apaisante : il dissipait peu à peu sa fébrilité héritée de Tamerlan.

Qadi-Zadeh s'attachait de plus en plus aux deux garçons à mesure que l'un perdait de son arrogance et l'autre de sa mollesse. Le petit prince possédait une mémoire étonnante, ingurgitant tout, témoignant, après une phase d'ingestion, qu'il avait parfaitement compris et analysé ce qui s'était gravé en lui comme dans de la cire. Le fils du Fauconnier, quant à lui, était un peu plus brouillon, mais il avait d'évidence un don pour le calcul mental.

Dès la deuxième ou troisième leçon, il ne lui avait fallu que quelques secondes pour résoudre, de tête, une division à trois chiffres. Son professeur en était resté pantois. Mais Qushji considérait ce don comme un jeu. Sitôt qu'il avait donné le résultat d'une opération, il se rengorgeait comme s'il avait gagné aux échecs, son jeu favori.

Ce soir-là, donc, Qadi-Zadeh estima que ses élèves étaient mûrs pour passer à l'observation. Cette première séance aurait lieu en une certaine nuit d'été qui serait traversée, comme souvent à cette époque de l'année, par des étoiles filantes. Il comptait ainsi démontrer à ses élèves que le ciel lui aussi pouvait subir des perturbations, comme le monde sublunaire.

La grande madrasa de Hérat possédait, sur une de ses terrasses, un bel observatoire pourvu d'instruments de mesure de bonne qualité. Mais le chef de la garde du jeune prince avait, en l'absence de Chah Rukh, des consignes strictes : ne pas laisser sortir Ulugh Beg de la citadelle. On croyait en effet que Pir Muhammad, l'héritier désigné par Tamerlan qui ne régnait plus que sur Kaboul et Bactres, avait envoyé à Hérat des fanatiques religieux, émules des Haschischins, prêts à sacrifier leur vie en tuant Chah Rukh ou l'un de ses proches. Même la plus forte des escortes ne les aurait pas fait reculer. Il fallut donc se restreindre à l'une des tours de la forteresse.

Qadi-Zadeh et ses deux élèves s'apprêtent à monter en haut de cet observatoire improvisé quand Goharshad apparaît, en compagnie d'une de ses suivantes. Elle a décidé d'assister à la séance. Qadi-Zadeh tente bien de protester un peu, pour la forme, car il sait qu'elle ne reviendra pas sur sa décision. Puis il la supplie de ne pas intervenir, ce qu'elle accepte volontiers. Ils escaladent l'escalier pentu montant au sommet de la tour.

Des domestiques y ont installé des pupitres et de quoi écrire, ainsi qu'un fauteuil pour Goharshad. La nuit est doucement éclairée par un quartier de Lune : on pourra se passer de flambeaux.

— Pourrais-je participer à la leçon, maître ? demande la suivante.

Interloqué, Qadi-Zadeh se tourne vers Goharshad. Celle-ci hoche la tête en guise de consentement. La suivante se nomme Shireen, et cela lui va fort bien.

— Je vais vous faire monter un pupitre, propose alors Qadi-Zadeh, très émoustillé.

— C'est inutile, répond Shireen. Je prendrai la moitié du vôtre. Je suis si fluette. Et puis... on se tassera un peu.

Comment refuser une telle proposition en une nuit si belle ? Toutefois, il n'est pas dupé. Dès leur première rencontre, le professeur de théologie et d'histoire, seul enseignant aussi âgé que lui, Sharaf Yazdi, l'a prévenu que Goharshad a coutume de jeter ses suivantes dans le lit de ceux qu'elle veut espionner. « Bah, se dit Qadi-Zadeh, je n'ai rien à cacher, et je suis prêt à tout lui montrer, à cette Shireen. » Ils se tassent donc un peu, puis beaucoup, derrière le pupitre. Ses sens sont bouleversés, mais le contact chaud de la hanche de la jeune femme, le parfum qui émane d'elle, stimulent son esprit, clarifient son discours.

Après un préambule dans lequel il explique la nécessité de nommer le plus possible d'étoiles et de groupes d'étoiles comme on nomme montagnes, plaines, fleuves et rivières, pour ne pas s'égarer dans cette multitude mais aussi fixer leur position dans le ciel sans qu'il y ait de malentendu d'un astronome à l'autre, il propose à ses auditeurs un petit exercice. Il leur désigne un groupe de sept étoiles remarquablement brillantes, et guide de la main le poignet de Shireen, qui prétend ne pas avoir repéré la constellation. Puis il leur demande de reporter sur le papier, par des points, les sept étoiles en tentant de respecter au mieux l'échelle des distances entre elles. Sentant que le regard de Goharshad devient insistant, il quitte à regret son pupitre pour se pencher

par-dessus l'épaule des deux garçons. Leur odeur un peu âcre de jeunes mâles inachevés lui paraît soudain désagréable.

Il leur demande ce que la figure géométrique ainsi tracée leur évoque. Pour Qushji, c'est l'inévitable et prosaïque poêle à frire ; Ulugh Beg y voit l'ébauche d'un cygne nageant sur un étang. Poursuivant sa comparaison avec l'arpentage et la géographie, Qadi-Zadeh explique alors que ces sept étoiles particulièrement lumineuses sont en quelque sorte la capitale d'un vaste territoire englobant de nombreux autres astres moins visibles, une constellation qu'on appelle par tradition la Grande Ourse, du nom d'une ancienne divinité païenne qui aurait été transformée en cet animal. Il veut surtout montrer à Ulugh Beg ce que ces constructions peuvent avoir d'arbitraire.

Il renouvelle ensuite l'expérience avec les constellations du Lion et du Dragon, que le petit prince croit siennes depuis qu'il a pris connaissance de son horoscope. L'exercice est plus ardu, les astres les composant étant moins faciles à repérer. Qushji voit dans le Lion un caneton égaré qui cherche sa mère, et dans le Dragon, un serpent, forcément. Quant à Ulugh Beg, qui a compris où son maître veut en venir, il fait preuve de mauvaise volonté en grommelant : « Je ne sais pas, je suis fatigué. J'ai envie de dormir. » Alors, pour éviter que sa mère le réprimande, Qadi-Zadeh déclare que la séance d'observation est terminée et reporte la suite de la leçon en classe, le lendemain après-midi. Il revient à son pupitre y ramasser quelques papiers. Shireen glisse sous ses yeux le fruit de son propre travail. Qadi-Zadeh manque de tomber à la renverse. Avec un réalisme très cru, la suivante a métamorphosé la Grande Ourse, le Lion et le Dragon en sexes masculins de différentes grandeurs, et plus ou moins vaillants !

*

Le temps resta propice à l'observation jusqu'à la fin septembre. Le maître et ses deux élèves se rendaient sur la terrasse tous les soirs. On utilisa bientôt des instruments de mesure faciles à manier, et le lendemain, on mettait tout cela noir sur blanc par la géométrie et les mathématiques. La prodigieuse mémoire d'Ulugh Beg, ainsi que sa grande vivacité d'esprit, le faisaient progresser à pas de géant. Mais

Qadi-Zadeh était parfaitement incapable de savoir si cet enseignement, fondé sur la raison et le calcul, modifiait en quoi que ce soit les ardeurs guerrières du jeune garçon.

— Lire dans les âmes n'est pas ma spécialité, expliqua-t-il un jour à Shireen.

Il lisait pourtant plutôt bien dans celle de son amante. Elle s'était jetée dans ses bras sur ordre de Goharshad, afin d'interroger le professeur sur les progrès de son fils et obtenir des réponses plus sincères que celles qu'il aurait données à une reine. Lui jouait le jeu. À plus de quarante ans, le double de l'âge de la jeune femme, il n'allait pas faire la fine bouche, même s'il essayait de se convaincre que Shireen ne restait pas avec lui seulement parce quelle était en mission.

Ce qu'il se refusait à reconnaître, c'est qu'il en était tombé amoureux. Comme elle le harcelait un peu trop sur le changement d'état d'esprit de son élève, une nuit, exaspéré, il lui rétorqua que si elle voulait en savoir plus, elle pourrait aller coucher avec le professeur de théologie. Elle rit de bon cœur, mais le lendemain, Goharshad le convoqua en compagnie de Yazdi, ce « diable roux » comme disait Shireen. Alors que jusqu'à présent leurs deux enseignements étaient strictement cloisonnés, elle leur demanda de coordonner leurs leçons, le théologien et historien incluant dans la sienne les mythologies païennes évoquées dans la nomenclature, Centaure, Andromède ou autre, en les tournant le plus possible en dérision. Qadi-Zadeh trouva en lui-même l'idée un peu stupide, mais elle lui donnait la preuve formelle que Shireen rapportait à sa maîtresse toutes leurs conversations. Enfin, Goharshad leur annonça qu'elle avait choisi le 21 mars, anniversaire réel des quatorze ans d'Ulugh Beg, dans un peu moins de six mois, pour lui révéler sa vraie date de naissance.

L'automne fut pluvieux et l'hiver neigeux. Il y eut malgré tout des ciels très dégagés, mais le professeur ne fit pas monter ses deux élèves sur la tour. Ulugh Beg progressait si vite qu'il laissait loin derrière lui son camarade. Qadi-Zadeh ne perçut pas que le jeune prince lui vouait désormais une admiration filiale, allant jusqu'à singer ses gestes et ses tics de langage. Il

ne s'aperçut pas non plus qu'Ulugh Beg, tout aux mathématiques et à l'astronomie, négligeait le reste de ses études. Le professeur de droit le lui fit remarquer assez sèchement :

— Comment voulez-vous qu'un garçon qui renâcle à étudier la Yassa puisse un jour gouverner ?

La Yassa était le code pénal, juridique et commercial instauré jadis par Gengis Khan, et qui continuait à être appliqué longtemps après la disparition de l'empire mongol. Tamerlan s'en était satisfait, malgré les objections de certains dignitaires religieux qui y voyaient trop de libertés accordées aux femmes. Le jeune professeur de droit travaillait d'ailleurs en secret à une réforme de ce code, pour y insuffler du droit coranique.

En ce jour de printemps, Chah Rukh était de fort bonne humeur quand il assista à la réunion où son fils serait informé de son nouvel âge. Goharshad était absente ; elle avait estimé qu'il fallait que ce fût une affaire d'hommes, un entretien entre le père et le fils, afin que celui-ci passât à l'âge adulte. Seuls Qadi-Zadeh et Yazdi seraient présents, afin de pallier les éventuelles ignorances du père en matière d'astrologie. Chah Rukh raconta l'histoire très simplement : sa cavalcade pour aller annoncer à Tamerlan la naissance de son petit-fils, comment celui-ci s'était servi de cette nouvelle pour s'emparer de Mardin sans coup férir, comment par la suite il avait joué des analogies astrologiques et généalogiques entre Ulugh Beg et Kubilaï, pour entreprendre l'invasion de la Chine.

— Ton grand-père me répétait que jouer de la crédulité des hommes était un bon outil de gouvernement. Je constate chaque jour qu'il avait raison. Quant à toi, quand tu seras appelé à régner...

Il laissa sa phrase en suspens. C'était sa conclusion.

Debout derrière lui, au côté de Yazdi, Qadi-Zadeh tentait d'observer les réactions sur le visage de son élève, en vain. Le garçon avait seulement l'air de s'ennuyer. En revanche, Yazdi lui parut singulièrement agité. Le théologien se dandinait d'un pied sur l'autre comme s'il allait se lancer dans une danse de

derviche. Une fois qu'il eut compris que son père avait terminé, Ulugh Beg prit un air malicieux de gamin farceur et soupira comiquement :

— Dix jours de plus ! Je me sens bien vieux, soudain !

Chah Rukh eut un sourire. Ulugh Beg se fit plus grave :

— Grâce à ce mensonge, la population entière de Mardin a été épargnée. Serait-ce mon destin, mon père, que de sauver des vies ?

— Qui sait, mon garçon ? Pour répondre à cela, peut-être devrais-tu étudier l'art de gouverner un peu mieux que tu ne le fais.

Chah Rukh se leva et quitta la pièce du palais où avait eu lieu la rencontre, suivi comme son ombre par Yazdi. Le maître Qadi-Zadeh et l'élève Ulugh Beg se retrouvèrent seuls, aussi embarrassés l'un que l'autre. Jusqu'alors, il y avait toujours eu un tiers avec eux.

— Je vous félicite, dit Qadi-Zadeh. Vos propos ont été ceux d'un grand prince.

D'ordinaire plus respectueux, Ulugh Beg haussa les épaules.

— Bah ! J'avais préparé mes répliques depuis longtemps.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce pleurnichard de Yazdi m'avait tout avoué sitôt qu'il avait appris qu'on me dirait la vérité. Et il m'a supplié de lui accorder mon pardon pour ce qu'il croit être un crime abominable.

Voilà qui expliquait l'étrange attitude du professeur de théologie, tout à l'heure. Qadi-Zadeh ne voulut pas en savoir plus. Lui, il n'avait fait que ce qu'on lui avait ordonné de faire. Il désirait seulement désormais que Goharshad le libère et l'autorise à retourner à Samarcande. Certes, il éprouvait de l'affection pour le jeune prince, mais pas au point de lui sacrifier sa vie et ses recherches. Ils sortirent du palais, déambulèrent en silence dans le jardin et s'arrêtèrent devant le

grand bassin, regardant sans les voir des truites obèses se mouvant avec lenteur.

— Maître, murmura timidement Ulugh Beg, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé des comètes ?

Un instant dérouté par cette question inattendue, Qadi-Zadeh finit par expliquer que, comme dans tout enseignement, il fallait commencer par le plus simple pour aller vers le plus complexe.

— Est-ce si compliqué que cela, d'expliquer une comète ? s'entêta Ulugh Beg.

Le maître commençait à comprendre où l'élève voulait en venir.

— Pourquoi, mon prince, vous intéressez-vous tant que cela aux comètes ? En avez-vous déjà observé une ?

— Non, bien sûr, et vous le savez aussi bien que moi. Mais il y en eut une qui passa le jour où mon grand-père a triomphé de Tügluk.

— Je l'ignorais... Il y en eut une autre, dit-on, quand le Prophète expira et que son âme s'en fut dans les jardins d'Allah. Mettriez-vous, mon prince, ces deux événements au même niveau ?

En vérité, Qadi-Zadeh ne s'était jamais penché sur la question des comètes. Le phénomène était trop rare pour qu'il puisse faire l'objet d'une observation sérieuse. Il était impossible d'en déterminer la périodicité, l'orbite et le nombre. Peut-être n'y en avait-il qu'un seul, de ces astres errants qui faisaient également errer bien des esprits. Troublé par la dernière question de son maître, Ulugh Beg insista quand même :

— Tout le monde sait pourtant que l'apparition d'une comète est liée à un grand événement, qu'elle en est même l'annonciatrice !

— Tout le monde ? Vraiment ? Alors je dois être le seul à l'ignorer. Il n'est jamais raisonnable de vouloir à tout prix donner un sens à ce que l'on ne peut pas démontrer. Et il est difficile pour l'amour-propre d'un professeur d'avouer son

ignorance à son élève. Eh bien, tant pis : pour les comètes, je ne sais pas. Quant à ce « tout le monde » qui aurait toujours raison, il croit que les éclipses sont elles aussi un message du ciel. Il n'y a pas si longtemps, à Bassora, une lune rousse particulièrement remarquable a provoqué une immense panique, suivie d'émeutes et de pillages qui ont fait une dizaine de morts. Votre « tout le monde » était convaincu que cette éclipse lunaire annonçait la fin des temps, ou la venue de votre grand-père – ce qui était, à vrai dire, à peu près la même chose.

Ulugh Beg éclata de rire :

— Les imbéciles ! Tout le monde sait...

Il rougit, se mordit les lèvres puis entreprit de réciter, à la perfection, les dix leçons de son maître sur les éclipses lunaires et solaires. Qadi-Zadeh le félicita. Puis ils se turent. Ulugh Beg affolait les truites en agitant une brindille. Puis il reprit :

— Maître.. .De quel signe zodiacal êtes-vous ?

C'était bien un prince, à vouloir toujours le dernier mot !

— À votre avis ?

— Je ne vous connais pas assez. Allez, quoi ! Donnez-moi un indice. Votre date de naissance, par exemple.

— Le 15 octobre.

— J'en étais sûr ! Tout s'explique, vous êtes Balance, gouverné par Vénus et Jupiter : et les Balances de ce décan ne croient pas au zodiaque, c'est bien connu.

— Tout le monde sait cela, n'est-ce pas ? Nous allons avoir encore du chemin à faire, tous les deux, mon prince !

7.

Chah Rukh semblait se contenter de gouverner le prospère Khorasan, sagement, pacifiquement, posant sur les autres Timourides un regard indulgent de patriarche, bien qu'il n'eût que trente ans. En réalité, sous ce masque bonasse, il n'était que patience et vigilance, à l'affût de la moindre erreur de ses deux plus sérieux rivaux dans la conquête de l'empire du Boiteux. À l'ouest, l'héritier désigné, Pir Muhammad, régnait d'une main de fer sur un immense territoire, mais un territoire en ruines. Ispahan, Bagdad, Chiraz ne s'étaient toujours pas relevées des passages de Tamerlan ; les campagnes n'étaient plus que déserts ou marécages, les routes commerciales du Nord s'asséchaient autant que les canaux détruits. Or, ce pieux monarque se souciait bien plus de sauver l'âme de ses sujets dans l'au-delà que de les préserver de la misère ici-bas. Il s'était entouré de fanatiques religieux, soucieux d'appliquer sur des populations vivant depuis toujours dans un grand climat de tolérance une loi coranique qu'ils avaient accommodée à leur façon, c'est-à-dire au mieux de leurs intérêts. Comme Pir Muhammad ne pouvait tenir Allah pour responsable de la pauvreté de son royaume, il en accusait son cousin et la vie de débauche que Khalil Sultan menait dans son fief de Transoxiane.

Et, de fait, depuis que, de son propre chef, Khalil Sultan avait pris le pouvoir à Samarcande, il avait métamorphosé la capitale de son grand-père en un véritable lupanar. La grande madrasa s'était vidée, les premières caravanes faisant enfin leur timide retour de Chine étaient rançonnées, les chantiers lancés naguère par Tamerlan, à l'abandon. Le plus turbulent

des fils de Miran le fou, naguère farouche guerrier, se vautrait dans le vice, abruti de l'alcool et du haschisch que lui fournissait avec complaisance son médecin et astrologue, qui avait été celui de son grand-père : Lissan. Un jour, Khalil en fit trop. Il répudia sa première épouse et la renvoya auprès de son cousin Pir Muhammad, frère aîné de la jeune femme. Le conseiller Lissan avait mis dans son lit une certaine Chadolmolk, splendide courtisane sans scrupule. Dès lors, fou d'amour, comme son père l'avait été de sang et de mort, Khalil, envoûté par tant de beauté et d'intelligence, se plia à tous les désirs et injonctions de sa maîtresse. Chadolmolk fit ainsi entrer sa famille et ses amis dans le gouvernement et dans l'armée. Elle imposa même son valet, être contrefait et pervers, comme ministre. Alors, la tribu des Barlas, d'où était issu le défunt Tamerlan et qui lui était restée fidèle au-delà de la mort, consultèrent l'ancien astrologue du Grand Émir. Lissan leur conseilla d'abandonner Samarcande pour Hérat et de rallier Chah Rukh, à qui il prédisait un avenir aussi glorieux que celui de son père. Ils suivirent son avis, tant ils se fiaient à ses divinations qui avaient fait leurs preuves, naguère, au bon temps des conquêtes.

La désertion des Barlas privait l'armée de Khalil des plus expérimentés de ses guerriers. Par crainte que d'autres les imitent, la belle Chadolmolk proposa alors à son faible amant de s'attacher l'armée en lui offrant les trésors de Tamerlan. C'étaient des monceaux d'or, d'argent, de piergeries, d'étoffes, de vases précieux, de bijoux... Le butin naguère pillé dans les pays d'Iran et de Touran, trente-six années de tribut payé à Tamerlan par une multitude de nations, fut généreusement distribué aux officiers et aux soldats. Les volontaires pour prendre les armes affluèrent, appétés par cette solde hors du commun.

Il était temps car, pendant ce temps, afin de laver l'affront fait à sa sœur et en finir avec ce cousin qui était pour lui l'incarnation du grand Satan, Pir Muhammad marchait sur Samarcande à la tête de ses troupes. Prudemment, il contourna par le sud Hérat et le Khorasan. Chah Rukh le laissa passer sans encombre et lui laissa même occuper sa cité de Kandahar, où son neveu établit son camp. Mais Khalil disposait d'une

armée prête à tout pour défendre sa solde. La bataille fut particulièrement sanglante. Pir Muhammad, vaincu, dut s'enfuir. Sitôt revenu à Kandahar, il fut assassiné par le vizir de cette cité qui avait appartenu à Chah Rukh. Ainsi finit celui qui aurait dû devenir le successeur légitime, le maître suprême de l'empire de Tamerlan.

Le vainqueur, lui, retrouva Samarcande dans un état d'effervescence extraordinaire. Le peuple réclamait sa part de cette fabuleuse manne qui s'était déversée sur l'armée. Alors, ce qui restait des trésors de Tamerlan fut jeté à la populace afin d'entendre celle-ci crier « Vive Khalil, notre Grand Seigneur ! ». Khalil Sultan, enivré par cette victoire, convaincu par les prédictions de Lissan de n'être qu'au début d'une brillante destinée, s'abandonna tout entier à sa passion pour Chadolmolk.

Mais la nouvelle reine de Samarcande n'était toujours pas satisfaite de son sort. Depuis qu'elle était devenue la compagne officielle du maître de Samarcande, elle était en butte à l'ostensible mépris de la demi-douzaine de veuves de Tamerlan, lesquelles vivaient encore dans un des palais de la cité, entourées du respect de tous même si aucune d'entre elles n'avait donné de garçon au Conquérant. Jamais elles ne consentirent à lui adresser la parole, ni même à s'incliner devant celle qu'elles considéraient comme une prostituée de bas étage. Alors, forte de la victoire sur Pir Muhammad, Chadolmolk sut convaincre son époux de marier de force ces dames de haute noblesse à des gens de basse condition, qui auraient jadis pu être leurs valets. Aveuglée par sa vengeance, elle avait oublié que les filles ou les petites-filles de ses victimes avaient toutes été mariées à de très importants personnages de l'empire, dont certains faisaient partie de la parentèle de Khalil. Ceux-ci n'eurent plus qu'un seul recours pour sauver l'honneur de leur lignage : Chah Rukh.

L'heure du dernier fils de Tamerlan était enfin venue. Depuis Hérat, il déclara solennellement qu'il allait laver l'affront qu'on faisait à la maison de son père. Il commença par capturer et décapiter sans jugement le vizir régicide, assassin de son neveu Pir Muhammad. Puis il se dirigea vers Samarcande à la tête d'une forte armée. Les portes de la cité

impériale s'ouvrirent grandes devant lui. Il y pénétra en libérateur. En effet, à l'annonce de sa venue, les partisans des veuves du Conquérant s'étaient saisis de Khalil. Chadolmolk, quant à elle, fut sauvée in extremis de la populace qui s'apprêtait à la lapider.

Chah Rukh ordonna un jugement en bonne et due forme, pour montrer au monde que la loi et l'ordre étaient revenus à Samarcande. Il commença par faire exécuter les conseillers et ministres de Khalil, ces individus interlopes qui avaient tous été nommés par Chadolmolk. Seul Lissan fut épargné ; on lui conseilla de se faire oublier quelque temps, avant de reprendre du service. Quant au procès de Khalil et de son épouse, il eut tout d'un conseil de famille réunissant, à Hérat et non à Samarcande, la dizaine de Timourides survivants à leurs luttes internes. Chah Rukh n'eut aucun mal à les convaincre qu'il fallait user de clémence pour qu'enfin cessât toute querelle au sein du clan. Ils décidèrent donc unanimement que Khalil Sultan serait déchu de toute charge en Transoxiane et irait faire la seule chose qu'il savait faire : se battre, en défendant les frontières de l'empire dans les parages de la mer Caspienne.

Une fois le verdict tombé, le condamné à l'exil dut écouter, en compagnie de sa parentèle, le prêche lyrique de Chah Rukh, les appelant à la réconciliation, afin que l'œuvre du fondateur ne fût pas réduite à néant. Toute la nouvelle génération des Timourides, proposa-t-il, recevrait, ensemble, dans le même lieu, avec les mêmes professeurs, une éducation digne de leur rang, pour qu'ils deviennent un jour les princes les plus éclairés de l'univers. Par ailleurs, ainsi réunis dans le même établissement qui leur serait exclusivement réservé, ils apprendraient à mieux se connaître et à tisser ces amitiés indéfectibles qui naissent au collège. Enfin, suggéra-t-il, pendant qu'ils étudieraient, ils ne songeraient pas à comploter contre leur père et leurs aînés pour prendre prématûrément leur place. Ce dernier argument acheva de convaincre ses auditeurs, tous gouverneurs d'une place forte ou d'une région, et dont certains n'avaient pas hésité, naguère, à faire disparaître le parent proche qui en avait la charge. La madrasa des princes serait située hors de Hérat, à Gazorgah, près du

mausolée où reposait Ansari, l'immense poète et philosophe soufi.

C'est ainsi que Chah Rukh s'imposa, presque en douceur, comme le successeur de Tamerlan. Nul n'osa contester cette prise de pouvoir qui n'en était pas une. De mirza, fils d'émir, il devenait grand émir, grand seigneur, comme si c'était une évidence. Il n'y eut même pas de cérémonie officielle, sinon les acclamations de son clan et de son armée. Il n'y en avait pas eu non plus pour son père, quarante ans plus tôt.

Quant à Khalil, ayant accepté sa destitution et son exil, son épouse Chadolmolk lui fut généreusement restituée. Le couple, toujours aussi amoureux, s'exila, et lorsque, quatre années plus tard, Khalil mourut brutalement d'une étrange maladie, son amante éplorée se perça la gorge de part en part avec un poignard.

*

Ulugh Beg avait assisté à la grande réunion des Timourides et à la destitution de son cousin Khalil Sultan, dont il avait tant admiré la prestance quand il était enfant. La bassesse, la cupidité, les mesquines rancœurs, les petits complots et l'incommensurable sottise des participants le dégoûtèrent à tout jamais des affaires d'État. Son affaire à lui, c'était désormais l'infini du ciel, la danse harmonieuse des astres, l'intense jubilation qui le saisissait quand il avait résolu le plus difficile des problèmes mathématiques. Jamais il ne serait gouverneur de Transoxiane, comme son père venait de l'informer.

— D'ailleurs, pleurnicha-t-il dans le giron maternel, j'ai peur de tout. Rien qu'à l'idée de monter sur un cheval, je tremble comme une feuille. Mon frère Ibrahim, qui a pourtant quatre ans de moins que moi, me bat régulièrement à la lutte ou à l'escrime.

Qui aurait pu le croire ? Rompu dès la prime enfance aux exercices martiaux, tout en muscles et en nerfs, l'adolescent était fort bon cavalier et bretteur passable. Simplement, il n'aimait plus cela. Et il savait bien que gouverner n'était pas seulement galoper sabre au clair.

Goharshad trouva la mauvaise foi de son aîné d'une sottise aussi grande qu'inutile : qu'il le veuille ou non, Ulugh partirait à Samarcande. Il passerait auparavant une année au collège des princes de Gazorgah, à s'initier au bon art de gouverner.

L'orgueilleuse souveraine ne pouvait reconnaître que l'éducation qu'elle lui avait fait donner n'était pas la mieux adaptée à un garçon appelé un jour à devenir un monarque. Aussi mit-elle sur le compte des troubles de son âge la scène pitoyable qu'il venait de lui jouer. Il fallait y remédier. Après tout, Chah Rukh et elle n'avaient que quelques mois de plus qu'Ulugh Beg quand ils s'étaient aimés pour la première fois. Dénicher une fille pour le déniaiser aurait dû être la tâche d'un cousin plus âgé que lui, mais tant que la situation politique ne serait pas stabilisée, il ne fallait prendre aucun risque. Elle devrait s'occuper elle-même du passage de son fils à l'âge d'homme.

L'initiatrice devait être choisie avec le plus grand soin. Ses suivantes, toutes de bonne famille, la plupart orphelines ou veuves d'un guerrier de haut rang, avaient reçu la meilleure éducation possible et auraient donné leur vie pour celle qu'elles considéraient comme une mère. Ce n'est pourtant pas parmi elles qu'elle désigna l'heureuse élue. Elle leur préféra la fille du grand fauconnier, la sœur aînée de l'ami d'Ulugh Beg, cette bonne pâte d'Ali Qushji.

La veille du déménagement de son fils pour le collège des princes, Goharshad annonça aux filles et aux épouses des Timourides présents que les locaux ayant jusqu'à présent servi à l'éducation de son fils allaient être mis à sa disposition. Elle les invita à visiter les lieux, notamment la bibliothèque et l'observatoire.

Le jour dit, alors que la tour de l'observatoire résonnait de rires féminins inédits en ce lieu, Yazamine entra dans la pièce qu'on lui avait indiquée. Ulugh Beg s'y trouvait, rangeant quelque papiers, mélancolique et poussant des soupirs à fendre l'âme d'avoir à quitter ce qu'il croyait être toute sa vie, alors qu'elle n'avait duré ici que trois ans, mais ouverte sur l'infini de l'univers. Il se retourna et vit la jeune fille. Il en fut de prime abord mécontent, et lui demanda de rejoindre ses

compagnes. Elle se prosterna devant lui et fit mine de pleurer, tout en se demandant comment plaire à ce gamin arrogant. Il la releva et lui demanda de s'asseoir auprès de lui : Yazdi lui avait appris la compassion, et il avait un bon naturel. De l'amour, il ne connaissait que ce qu'il avait lu dans les contes, les poèmes et les livres d'histoire qu'on lui avait fait étudier, mais ces passages l'ennuyaient ou le mettaient mal à l'aise ; en fait, il ne les comprenait pas. De surcroît, le léger parfum de la fille le troubloit. Sa gêne s'accrut quand elle lui dit qu'elle était la sœur de son ami. Alors, espérant cacher son embarras, il lui parla d'Ali, énuméra ses qualités de cœur, raconta une de ses bourdes ou quelque farce qu'ils avaient manigancée ensemble contre un de leurs professeurs. « C'est encore un enfant », songea-t-elle. Il lui faudrait de la patience pour l'entraîner là où Goharshad le voulait.

*

Les quelques mois qu'il passa à l'école des princes achevèrent de le dégoûter des affaires politiques. Sa mémoire ingurgitait facilement lois, décrets et coutumes, mais il rechignait à les analyser. Quant aux cours de stratégie militaire, il les trouvait d'une insondable puérilité. Heureusement, il était dispensé de tous les autres cours, son savoir étant désormais au moins égal à celui de ses enseignants. Lui fut épargnée également la fréquentation de ses cousins et arrière-cousins, dont l'âge variait entre dix et vingt ans, installés luxueusement dans l'enceinte de la madrasa, tandis que lui et son jeune frère devaient rentrer au palais sous bonne escorte une fois accomplie la corvée des cours de droit et de stratégie. Bien qu'il n'eût toujours pas la tête politique, il finit par comprendre que l'objectif de Chah Rukh, avec cette école des princes, n'était pas la seule réconciliation entre les Timourides. En gardant auprès de lui cette douzaine de garçons, il possédait surtout des otages de valeur.

Enfin, le jour du printemps de l'an 812⁽⁴⁾, anniversaire de ses seize ans, Ulugh Beg quitta Hérat pour Samarcande à la tête d'une troupe de mille cavaliers. Il venait d'être solennellement investi par son père de la charge de gouverneur de Transoxiane.

Avant que son fils prenne ses fonctions, Chah Rukh avait constitué son gouvernement dont les deux principaux membres seraient le général Atlan, ancien officier d'ordonnance de Tamerlan, nommé chef militaire de la place de Samarcande, et le docteur Abdallah Lissan, le maître-espion, qui s'occuperait des affaires civiles.

Le départ d'Ulugh Beg se fit dans une relative discrétion. La cérémonie d'adieu se déroula dans l'enceinte de la citadelle. Chah Rukh y couronna son fils d'un des casques constellés de pierres précieuses ayant appartenu à Tamerlan, puis on se rendit à la mosquée. Le lendemain, le soleil se levait à peine que, solidement encadré par une troupe de Perses et de mercenaires, Ulugh Beg laissait Hérat derrière lui. Au soir, après avoir traversé des paysages monotones de terre rosâtre et d'herbe rase, ils rejoignirent le reste de l'armée et la centaine de personnes qui feraient partie de la cour du prince de Transoxiane. Ils bivouaquèrent à Qishlak, un de ces gros caravanséraits qui jalonnaient la route et se relevaient à peine de tant de décennies de pillages. Sous les hauts murs du bâtiment à moitié en ruines s'étendait une mer de tentes aux somptueuses couleurs. Il y régnait une grande animation. Croyant avoir affaire à une caravane, bergers et paysans des environs avaient surgi de ces étendues semi-désertiques pour tenter de troquer un peu de leur bétail ou de leurs récoltes contre des pièces de tissus et des ustensiles métalliques. Après le départ de l'immense convoi, une petite garnison laissée sur place aida à reconstruire le caravansérail, puis plus loin celui de Maymana, puis d'Andkoi, puis d'Atamurat, comme autant de fleurs sur la route de la Soie.

Durant ce long voyage monotone, Ulugh Beg se devait de chevaucher en tête du cortège, encadré par ses officiers et précédé par les oriflammes. Les officiers en question n'étaient autres que ses cousins, dont Rustem, fils d'Omar Cheikh, bellâtre aussi fat que sot, mais il fallait montrer à tous que les descendants de Tamerlan étaient enfin unis. Ils ne lui laissaient pas un moment de répit. Il y en avait toujours un à ses côtés à lui parler, tantôt pour lui raconter la bataille à laquelle il avait participé, tantôt pour lui prodiguer des conseils dérisoires, sur la meilleure manière de parler à son cheval, ou de fourbir ses

armes, d'être familier avec les simples soldats en étant capable d'en appeler un ou deux par leur nom. Mais surtout, il s'agissait pour eux de se mettre en valeur auprès de celui qui était désormais leur chef suprême. Chef suprême... Ah, il était bien loin, le temps où Ulugh Beg n'était encore qu'un enfant imbu de son sang royal. Les cinq années de son séjour à Hérat l'avaient métamorphosé. Son corps était devenu celui d'un adulte, aussi long et mince que celui de tous les Timourides, même si sa barbe n'était encore qu'une ombre sur son visage émacié. Quant à son âme, elle s'était repliée sur elle-même. À partir du moment où Chah Rukh lui avait annoncé qu'il gouvernerait Samarcande, il s'était plongé dans un mutisme qui aurait pu passer pour de l'idiotie.

À l'arrière du convoi, ses amis s'inquiétaient. Ali Qushji en particulier se demandait pourquoi, malgré sa nouvelle charge de fauconnier, il lui était interdit de se rendre auprès de son ami durant les deux semaines de voyage. Tarkhan, son ancien professeur de droit, bientôt membre du conseil, tenta de lui expliquer qu'il lui fallait considérer désormais autrement son ancien camarade de classe.

De son côté, Qadi-Zadeh n'était pas moins morose. Il refaisait la route qu'il avait déjà faite, un quart de siècle auparavant, quand il avait été déporté d'Ispahan à Samarcande. Certes, les conditions de voyage étaient autrement agréables, et il avait à son côté sa jeune épouse Shireen ; certes, il était maintenant paré du titre ronflant de mathématicien de son altesse Ulugh Beg de Samarcande, avec tous les avantages financiers et immobiliers inhérents à la fonction... Certes, mais... Mais, songeait cet esprit farouchement indépendant, n'avait-il pas troqué son joug de déporté pour celui de domestique ? Il ne se faisait guère d'illusions : le pouvoir change les hommes, et son ancien élève, si doué pourtant, deviendrait vite un potentat comme les autres, altéré de puissance et de domination. Qui sait si, un jour, Ulugh Beg ne lui ordonnerait pas, sous la menace, de prédire dans le ciel le résultat de telle ou telle bataille ? Quel gâchis !

Ulugh Beg allait en tête de son armée, le regard fixé sur les oreilles frémissantes de sa monture, tel un général vaincu. Les

flatteries dont l'accablaient ses officiers l'écœuraient plus encore que ce qu'on lui avait dit être de « la politique », une politique qui n'avait rien à voir avec celle d'Aristote, dont on lui avait fait étudier naguère des extraits en arabe, dûment sélectionnés pour ne pas donner de mauvaises idées à un jeune garçon destiné un jour au pouvoir absolu. De pouvoir il n'en avait aucun, et il le savait. Simple pièce sur l'échiquier, que Chah Rukh avait gardée en réserve, et qu'il lançait à l'offensive maintenant que l'adversaire n'avait plus que des pions pour se défendre. Que pouvait-il faire d'autre que de se laisser pousser de case en case ? Il maudissait la destinée qui l'avait fait fils de roi. Aucun de tous les grands savants et philosophes du passé, qu'il admirait tant, n'avait jamais présidé aux destinées d'une nation. Au contraire, les textes disaient d'eux qu'ils étaient d'humble origine, tel Omar Khayyam, fils d'un fabricant de tentes... ou Qadi-Zadeh, rejeton d'un petit juge de province. Lui qui aurait voulu être l'un d'entre eux, chercher dans le ciel et prouver sur le papier les idées qu'il avait sur la marche de l'univers, il devrait se contenter d'imiter certains monarques du temps passé qui s'étaient faits protecteurs des arts et des sciences, afin de ramasser, pour la postérité, quelques miettes de la gloire éternelle de ceux qu'ils nourrissaient.

Ils arrivèrent enfin à Atamurat, au bord de l'Amou-Daria, l'ancien Oxus, fleuve frontière entre le Khorasan et la Transoxiane. Sur l'autre rive, le général Atlan et ses cavaliers Barlas attendaient le nouveau prince de Samarcande. Tout avait été réglé d'avance par Chah Rukh. Son fils traversa seul la passerelle en bois, tandis que les Barlas l'acclamaient à grands cris en faisant tournoyer leur sabre au-dessus de la tête. Puis, botte à botte, Atlan et Ulugh Beg se donnèrent l'accolade. Enfin, sans un regard pour les troupes laissées sur l'autre rive, ils tournèrent bride et partirent au galop dans un nuage de poussière, sous l'œil des villageois trop contents que, pour une fois, on ne pille pas leurs récoltes, on ne massacre pas leurs troupeaux et on ne viole pas leurs filles. Cependant, sur l'autre rive, une partie de l'armée rebroussait chemin, tandis que l'autre construisait un pont flottant, pour qu'il puisse supporter le convoi transportant la cour et le trésor du jeune prince de Samarcande.

Enfin, un beau jour de printemps, Ulugh Beg, acclamé par la foule, franchit à cheval les portes de Samarcande, comme jadis son grand-père Tamerlan y pénétrait au retour d'une campagne triomphante, à la tête de sa horde.

8.

Oui, bien sûr, Samarcande était belle, plus belle qu'Hérat, Constantinople et Nankin, à en croire les voyageurs...

— Mais Samarcande est morte, dit Ulugh Beg, Samarcande est une nécropole ! Je ne trouve aucun charme à la paix des cimetières. Je préfère la crasse et le bruit des souks et des bazars.

Il venait une nouvelle fois d'obéir aux ordres de son père. Chah Rukh avait en effet décidé d agrandir le monument où se trouvaient les cendres de Tamerlan, afin d'y accueillir les dépouilles de ses frères et la sienne quand l'heure serait venue. Ce geste était éminemment politique. Plus personne désormais ne contestait son règne. Il avait abandonné à leurs anciens occupants les conquêtes à l'ouest du Tigre et de la Caspienne, multipliant les traités de paix et concentrant ses forces au nord pour contenir les intrusions de tribus tatares, mongoles et autres. Mais en définissant son empire dans des frontières stables, en centralisant le pouvoir à Hérat, il prenait le risque de mécontenter les clans sur lesquels Tamerlan avait fondé sa puissance. L'embellissement du tombeau de son père pour en faire le mausolée familial leur rappellerait que le dernier fils du Grand Émir restait l'un des leurs.

D'ordinaire, les consignes qu'envoyait le roi au prince de Samarcande étaient beaucoup plus précises et détaillées. Cette fois, il n'était question que de trois tombeaux aux côtés de la sépulture du Conquérant. Était-ce une manière de dire qu'Ulugh Beg avait les mains libres ? La réponse vint

quelques jours après ce courrier, en la personne d'architectes pensionnés par sa mère Goharshad.

La construction d'un mausolée pour Tamerlan avait été aussi capricieuse que ses conquêtes. Lors de sa fausse agonie précédant son attaque foudroyante sur Chiraz, le Boiteux avait déclaré ne vouloir qu'une dalle avec son nom gravé dessus, dans le cimetière de sa cité natale, Kesh. L'humble pierre était devenue un splendide mausolée à côté de celui où son fils aîné Djahangir reposait déjà, enchâssé dans un palais appelé Siège de la Souveraineté. Puis il changea d'idée, au retour de la campagne d'Inde, où son petit-fils Pir Muhammad avait ravagé la cité de Delhi et massacré les païens par dizaines de milliers, offrant à son grand-père en guise de butin quelques architectes et artistes dûment convertis à l'Islam. La ville n'était plus que décombres, mais les dessins de palais et de temples hindouistes qu'ils lui présentèrent avaient décidé le Boiteux à ériger, sur ce modèle, un nouveau tombeau, mais à Samarcande, cette fois, et pour lui seul. Avant de repartir pour l'une de ses grandes chevauchées, il avait désigné le lieu où s'élèverait le monument : le Reghistan, cœur battant de Samarcande. Cette immense esplanade rectangulaire vers laquelle convergeaient toutes les routes avait toujours été l'endroit où l'on commerçait, où l'on festoyait, où l'on défilait. Quand elle avait été fondée, en des temps immémoriaux, la place avait été orientée vers une montagne sacrée d'où jaillissait la source de la rivière traversant la ville.

Tamerlan n'avait pas prévu une chose : son mausolée devrait être orienté vers La Mecque, c'est-à-dire au sud-ouest, ce qui brisait la grandiose perspective de l'ensemble et masquait les somptueuses façades du palais, au fond, avec à sa droite la madrasa et à sa gauche le collège soufi. Ainsi tout de guingois par rapport à l'ensemble, le mausolée dévorait l'espace.

En outre, le Boiteux n'y reposeraient pas seul. En s'emparant de Suse, il s'était approprié le sarcophage censé contenir les reliques du prophète Daniel. Et il trouva qu'il serait bien venu de passer le repos éternel en compagnie de celui qui avait prédit au grand Cyrus l'avènement d'un royaume qui durerait mille ans. Or, une légende racontait que la dépouille de Daniel

grandissait en proportion des avancées de l'Islam. Pour que le prophète ne se sente pas à l'étroit, on lui rajoutait de temps à autre un bout de cercueil. Comme les soufis étaient fort mécontents de ces pratiques superstitieuses, et qu'en plus leur libre circulation entre leur collège et la madrasa était entravée par un chantier qui n'en finissait pas, Tamerlan les amadoua en ajoutant dans le caveau un vieux cheikh de leur confrérie, qui aurait été jadis son maître spirituel.

Le résultat était d'une grande beauté, mais aussi encombrant qu'une malle laissée au milieu d'un corridor lors d'un déménagement. Tamerlan lui-même avait constaté les dégâts quand il avait voulu faire défiler son armée sur la vaste place, avant sa campagne de Chine. Son corps y reposait désormais, mais le Reghistan avait perdu son âme. Quand Khalil Sultan s'était emparé de Samarcande, il avait vidé la madrasa de ses professeurs et de ses étudiants qui allèrent s'entasser dans d'autres écoles. Il y avait logé ses plus proches officiers. Quant au collège soufi, il était devenu son lieu de plaisir, les moines étant envoyés au désert si propice à la méditation.

Les architectes envoyés par Goharshad à son fils emboîtaient les uns dans les autres les différents éléments de la maquette du monument qu'ils avaient fabriquée. C'était désespérant : il fallait agrandir le mausolée, pour que tous les caveaux puissent être orientés vers La Mecque. C'est alors qu'Ulugh Beg s'exclama que Samarcande n'était pas une nécropole. Cependant, Ali le Fauconnier, les mains derrière le dos, contemplait du haut de sa massive corpulence le plan-relief de la ville.

— Hé, viens voir, dit-il enfin à son ancien condisciple, avec qui il gardait une familiarité sans manière.

Ulugh Beg s'approcha, suivi des architectes et des quelques courtisans censés avoir une opinion en matière d'urbanisme. Avec une infinie délicatesse, le Fauconnier souleva le mausolée en carton de ses grosses mains en battoir, et alla le déposer un peu plus au nord, en compagnie des cénotaphes et monuments consacrés à quelques-unes des épouses et concubines de Tamerlan.

— La voilà, ta nécropole, déclara-t-il en désignant l'endroit. Et ta crasse et ton bruit renaîtront ici, au Reghistan.

C'était une évidence, et les architectes ne purent que confirmer.

— Oui, mais, oui, mais..., bégaya Ulugh Beg.

Et les courtisans répéterent après lui, péremptoires : « Oui, mais, oui, mais... »

Oui mais, si c'était une évidence, il fallait bien prendre la décision de la mettre en pratique. Devrait-il demander la permission à son père, consulter sa mère ? Alors il reprit :

— Je vais y réfléchir.

Depuis qu'il était le maître de Samarcande, à la moindre décision à prendre qui n'était pas déjà prise à Hérat, il se dérobait, laissant filer du temps pour que les conseillers oublient la question abordée. Ils n'oublaient pas, mais n'osaient l'interroger sur le sujet. Bientôt arrivait systématiquement une lettre de Chah Rukh, qui parlait de tout autre chose, de la Chine ou de l'empire ottoman, quelques réflexions sur l'art de gouverner, et vers la fin du texte, incidemment, il suggérait à son fils la bonne décision à prendre sur le sujet débattu un mois auparavant. Ulugh Beg n'était pas dupe. Il savait que son père était informé de ses moindres faits et gestes, et il connaissait aussi son informateur, le très discret et désormais irréprochable Lissan.

Dès qu'il avait appris sa présence au conseil, Qadi-Zadeh avait poussé les hauts cris contre celui qu'il appelait un charlatan et un criminel. Il exposa tous ses griefs avec sa franchise habituelle, oubliant que son interlocuteur n'était plus son élève, mais son seigneur. Celui-ci n'eut pas l'air de s'en offusquer, mais l'astronome ne fut plus désormais convoqué au conseil. Alors, en attendant que la grande madrasa revive enfin et que les étudiants reviennent, Qadi-Zadeh s'ennuya.

Ulugh Beg, lui, ne s'ennuyait pas du tout. Il paressait, ce qui n'est pas pareil. Il découvrait la liberté, une liberté facile, où il lui suffisait de demander quelque chose pour l'obtenir. Une liberté trop facile, qu'il pimentait en quittant nuitamment

le palais en seule compagnie d'Ali le Fauconnier, pour aller rôder dans les quartiers de plaisir. Il n'avait toujours pas avoué à son ami sa liaison avec sa sœur. Yazamine vivait au palais, non loin des appartements du prince, répondant au moindre de ses désirs. Elle n'avait aucun statut défini, pas même celui de concubine. D'ailleurs, le flou régnait dans la maisonnée du prince de Samarcande. Ulugh Beg savait bien que ce temps d'insouciance ne durera pas ; mais, tant qu'il durait, il en savourait chaque instant. Il savourait aussi les acclamations de son peuple quand il allait à sa rencontre dans les lieux les plus reculés entre les fleuves Amou et Syr, frontières aux eaux pures. Car on l'acclamait, on l'aimait, ce prince jeune et beau, sous le règne duquel tous les espoirs étaient permis. Lui jouait de cette beauté et de cette jeunesse, dont il avait pris conscience. Alors, tout en ébouriffant la tignasse d'un petit pâtre crasseux, en baisant la joue rouge d'une paysanne sentant le suint ou en faisant mine d'écouter avec respect les maximes creuses qu'un vieux lui postillonnait au visage, il se disait qu'au fond il était bien facile de régner quand on ne gouvernait pas. Si on venait se plaindre à lui d'une injustice ou d'un impôt trop lourd, il pouvait toujours rétorquer qu'on s'adresse à Chah Rukh, à Hérat. De toute manière, personne ne venait se plaindre à lui de quoi que ce soit. Au contraire, tant à la cour qu'à la ville, on le remerciait de ce qu'il ne faisait pas.

*

Cette fois, après ces longs mois d'insouciance, il lui fallait prendre une décision de monarque. Il avait demandé qu'on le laissât seul dans la salle où avait été installé le plan-relief de Samarcande. La petite boîte représentant le mausolée de Tamerlan était restée là où Ali le Fauconnier l'avait déplacée. Ulugh Beg songea d'abord à tous les soucis que ce transfert pourrait bien provoquer, sans oublier les mécontents qui y verraiient un sacrilège. Les autres Timourides, ses cousins, risquaient d'en prendre prétexte pour se révolter contre la tutelle de leur oncle. Il commença à rédiger dans sa tête la supplique qu'il enverrait à son père pour lui demander de trancher à sa place, comme d'habitude. Le fil de sa pensée se perdit dans la rêvasserie. Il parcourait du regard les rues et les avenues du plan-relief comme s'il s'y promenait réellement. Il

arriva ainsi à une colline du nord de la ville, en haut de laquelle se dressait une tour de guet. Puis son imagination reprit de la distance et survola Samarcande, tel un aigle.

— Tiens, c'est curieux, murmura-t-il.

Il venait de constater que les voies reliant les divers monuments de la ville formaient presque exactement la constellation du Lion. Ainsi, la colline au fortin était placée au niveau de l'étoile Algenubi, et la grande mosquée sur Ras Elased Borealis. L'ensemble du Reghistan correspondait à Algibia, et l'endroit où l'ami Ali avait posé le mausolée, à Zosma. Il prit une règle graduée. Son cœur battit plus vite : les distances entre les différents sites étaient à l'échelle de celles séparant les astres de la constellation du Lion. Il s'exalta. En passant de l'autre côté de la table, il découvrit d'autres constellations dessinées par les rues et les bâtiments remarquables de la ville, la rivière figurant la longue traînée sinuuse du Dragon. Ce ne pouvait être une série de coïncidences : l'architectonique de l'antique cité avait été conçue pour représenter la totalité du zodiaque. Il venait de découvrir pourquoi, depuis un millénaire qu'elle avait été fondée, Samarcande, souvent détruite, souvent abandonnée, renaissait à chaque fois, plus belle et plus forte que jamais. Ah, il entendait d'ici les remarques caustiques de Qadi-Zadeh sur ces raisonnements faux qui veulent forcer la réalité, comme on tente de forcer une porte avec une mauvaise clé. Il ne lui en parlerait pas. Il lui laissait la raison, et choisissait la vision. Un rêve ne se réalise pas comme on résout une équation.

Ulugh Beg était timide, et sa plus grande crainte était de chagriner autrui, ou de commettre involontairement la moindre injustice. De belles qualités qui ne sont pas forcément celles d'un prince. Mais comme tous les timides, une fois sa décision prise, plus rien ne pouvait l'arrêter. Il oublia même d'aviser son père de son grand chantier. Bien sûr, Chah Rukh en fut informé par Lissan, bien avant le premier coup de pioche. Et le monarque s'effondra sur son siège comme s'il était pris d'un grand soulagement, en soupirant comiquement devant son conseil qui n'osa rire de la boutade : « Enfin ! »

Il fallut d'abord déménager l'encombrant cercueil de Daniel.

— Je veux qu'on lui trouve un site pour lui seul, dit Ulugh Beg. Le nouveau mausolée du Grand Émir sera réservé à lui-même et à ses quatre fils, ainsi qu'à son maître spirituel le cheikh Bereke, puisque telle était sa volonté. Mais le prophète Daniel... Rendez-vous compte, maître Yazdi, il faudrait encore abattre des cloisons, s'il s'avisait de nous faire une nouvelle crise de croissance.

Il aimait taquiner ainsi de temps en temps son ancien professeur, par ses petits blasphèmes. Et comme toujours, Ali le Fauconnier, présent au conseil, renchérissait :

— Voilà ce qui arrive quand on a mangé du lion !

Ulugh Beg avait déjà choisi le lieu où reposeraient les reliques du prophète. Il avait d'abord consulté les représentants religieux des communautés juive et chrétienne de Samarcande, non par habileté politique, mais pour ne pas les froisser. Il n'aimait pas faire de la peine. Le prêtre chrétien lui répondit que ça l'indifférait, car il croyait que seule une jambe de Daniel avait été emportée de Suse par Tamerlan. De son côté, le rabbin proposa d'inhumer les restes au flanc d'une falaise hors les murs, sous laquelle vivait une petite communauté juive d'agriculteurs, avec sa synagogue. Il demanda que les vénérables restes soient orientés vers Jérusalem et non vers La Mecque. Ulugh Beg tricha un peu, de sorte que la gigantesque boîte pointait vers l'Égypte.

Le transfert de Daniel – ou de sa jambe – dans sa nouvelle demeure donna lieu à une grandiose cérémonie œcuménique, qu'apprécièrent même bouddhistes, taoïstes et zoroastriens du pays qui regardaient passer le cortège, assis sur le pas de leur porte, tant la pompe, les ors, les musiques et les foules en extase plaisent à toutes les religions du monde. Elle ne coûta pas grand-chose au Trésor, de même que la construction du caveau capable de contenir le très long cercueil noir où étaient gravées, en blanc et en caractères arabes, les plus remarquables paroles du prophète aux lions. En effet, le grand trésorier Lissan avait jugé pertinent de financer le tout avec l'impôt versé par les fidèles des Églises minoritaires, la *djizia*.

Cependant, le mausolée de Tamerlan avait été démonté pierre à pierre, carreau après carreau, et remonté sur une butte artificielle au sud-ouest, dominant une nécropole où reposaient un grand nombre de personnages illustres, dont un arrière-cousin du Prophète. Le Gour Émir, le tombeau de l'émir, prit alors toute sa splendeur dans son isolement, mais aussi toute sa signification : ses piliers, sa coupole, les couleurs de ses céramiques, tout évoquait les contrées que le Conquérant avait soumises, l'Inde, la Perse, la Mésopotamie, jusqu'aux contreforts du Caucase. Ce qui n'avait été que pillages et massacres devenait ici beauté universelle. Ainsi dégagée de ce monument qui dévorait son espace, l'immense esplanade du Reghistan se déploya à nouveau dans toute sa majesté.

*

Le déménagement du sanctuaire ne provoqua aucune réaction de Chah Rukh, ni pour le féliciter, ni pour le blâmer. Dans ses deux dernières lettres, son père songeait surtout à le marier. Les partis ne manquaient pas et les négociations étaient délicates. Entre la sœur du khan des Moutons Noirs d'Azerbaïdjan, qui venait de se soumettre et acceptait de payer tribut, la petite-fille de celui des Moutons Blancs d'Anatolie, allié apparemment sincère, et la cousine d'un lointain descendant de Gengis Khan dont l'étoile commençait à briller de façon inquiétante entre Oural et Syr-Daria, Chah Rukh usait de cette stratégie qui lui avait toujours réussi : attendre, observer l'évolution de la situation avant d'agir au moment décisif.

Enfin, un jour d'automne, trois semaines après le déménagement du mausolée dans la nécropole, un message laconique de Chah Rukh annonça à son fils que tous les descendants de Tamerlan étaient en route pour se recueillir sur la tombe de leur ancêtre et de son fils Miran.

Lui-même ne pourrait s'y rendre car il devait prendre la tête de son armée en marche vers la Caspienne, pour repousser les Moutons Noirs, qui en prenaient à leur aise. Il lui demandait seulement de se comporter avec eux comme le digne héritier du Grand Émir.

— Mon père veut ma mort ! s'exclama Ulugh Beg devant le Conseil. Cette horde de loups n'aura de cesse de me dévorer.

— Toutes les précautions seront prises, intervint Lissan. Nul ne pourra pénétrer dans le Gour Émir s'il porte une arme. Sentinelles au palais et eunuques goûteurs aux cuisines seront doublés. Le campement de vos visiteurs sera installé hors des murs, au Jardin des délices ; ils ne seront reçus en audience par votre Altesse qu'un à un. Enfin, leur séjour ne dépassera pas deux à trois semaines.

Ulugh Beg se sentit soulagé : tout avait déjà été préparé avant même qu'il fût informé lui-même de la venue des Timourides. Mais, tandis que Lissan énumérait en détail le coût et le déroulement des cérémonies de ces retrouvailles familiales, le prince réalisa combien son mouvement de panique de tout à l'heure avait été malvenu. Il en eut honte. Il aurait tant aimé imiter son père, qui savait contrôler ses sentiments.

— Ça suffit, Lissan, toutes ces précautions sont inutiles et coûteuses. J'irai chercher moi-même nos visiteurs à la frontière. Ils seront logés au palais, à l'exception du clan de Rustem qui les hébergera dans sa propre demeure. Je relève d'ailleurs qu'une nouvelle fois mon cousin n'a pas daigné venir au conseil.

Lissan ne vit là que la manifestation d'un caprice de gamin velléitaire et n'insista pas. Il précisa toutefois, pour avoir le dernier mot, qu'il allait calculer le surcoût que provoquerait ce déplacement du prince. Ulugh Beg ne l'entendit même pas : il se leva précipitamment et quitta la salle du conseil.

Comme à l'accoutumée, Ali le Fauconnier vint le rejoindre peu après dans une pièce attenante, qui était censée être le cabinet de travail du prince. C'était l'occasion pour les deux jeunes amis de lâcher la bonde, en imitant les mimiques de Rustem ou en relevant les pataquès du général Atlan.

— Mon prince, dit le Fauconnier en s'inclinant très bas, j'ai l'honneur de vous demander l'autorisation de me marier.

— Ali, mon ami, je n'ai pas le cœur à rire. Accompagne-moi plutôt au hammam. J'ai besoin de me décrasser de tout ça.

— Mais ce n'est pas une plaisanterie ! Elle est enceinte de trois mois.

— Et alors ? Dote la donzelle, ou fais appel à une chamane. Il y en a qui font ça très bien, m'a-t-on dit.

— C'est que... Parisa est la fille du général Atlan.

Un voile rouge aveugla les yeux d'Ulugh Beg. Il serra les poings et explosa de colère.

— La fille d'Atlan ! Mais tu es complètement inconscient !

Il respira un grand coup et tenta de recouvrer son calme. C'était clair : Ali voulait qu'il intercède afin de demander pour lui au vieux guerrier la main de sa fille. Imposer un mariage entre deux familles de haut rang faisait partie de ses prérogatives, car si Ali se passait de son intermédiaire, Atlan aurait le droit de punir comme il le voulait sa fille déshonorée, par lapidation ou décapitation. Quant au suborneur de la misérable, l'ordalie trancherait. Le Fauconnier ne résisterait pas une minute aux assauts du général.

Depuis le temps qu'il le fréquentait, Ali connaissait son ami princier aussi bien que lui-même. S'il ne le brusquait pas un peu, Ulugh Beg s'en tirerait par une pirouette. Celle-là fut brutale et méchante.

— Je la vois, cette Parisa. Elle ressemble à son père comme deux gouttes d'eau. Quelle impression ça te fait, le matin au réveil ?

Au lieu de trouver une réponse bien sentie, comme lors de leurs joutes verbales habituelles, Ali, les larmes aux yeux, se jeta aux pieds d'Ulugh Beg et implora :

— Altesse, ma vie, celle de la femme que j'aime et celle de notre enfant à venir sont entre vos mains. Jamais, depuis que Votre Altesse m'a fait don de son amitié, je n'en ai abusé pour obtenir la moindre faveur. Mais cette fois, par pitié, sauvez-nous !

Pris d'un vertige, Ulugh Beg réalisa soudain l'immensité de sa puissance. D'un mot, d'un geste, il pouvait changer la destinée de celui qu'il aimait plus qu'un frère. Mais affronter cette brute d'Atlan... Il choisit de se mettre à nouveau en colère :

— Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit de cette liaison ? Tu me parles d'amitié, mais la sincérité n'en est-elle pas la plus belle preuve ? Belle amitié, en vérité, que celle qui dissimule !

Ali se tint de répliquer qu'en matière de dissimulation Ulugh Beg n'avait rien à lui envier : croyait-il vraiment que le Fauconnier ignorait la façon dont il en usait avec sa sœur Yazamine ?

— Allons, relève-toi, je te pardonne ton manque de confiance en moi, poursuivit Ulugh Beg. Tu épouseras la fille. Je fais mon affaire du père. Mais le moment est mal choisi. Je parlerai au général une fois les autres repartis. Je suppose que le fruit de tes appétits lubriques sera encore en bourgeon, à ce moment-là. Ça te laissera encore le temps de changer d'idée et de recourir à cette chamane dont personne n'a eu à se plaindre, à en croire Lissan.

*

Le pèlerinage des Timourides sur le tombeau de leur aïeul se passa d'autant mieux que les trois fratries s'évitaient, chacune redoutant que les deux autres ne fomentent à son encontre quelque guet-apens. Mais tous étaient reconnaissants au bon oncle Chah Rukh de sa protection. Seul parmi eux, Amirak* avait hérité de son père Omar Cheikh la farouche et belliqueuse dévotion. Tout à Samarcande le scandalisait, à commencer par le culte que vouait le petit peuple, qu'il soit musulman, juif ou chrétien, aux reliques de Daniel. Comment pouvait-on également tolérer ce modeste petit temple chinois où grimaçaient de hideuses statues d'idoles, ou ces tours délabrées, perdues dans le plat pays, au sommet desquelles les zoroastriens entretenaient des feux ? Mais le pire, pour Amirak, était la prolifération des collèges soufis dans la région, ces soufis qu'il considérait comme des hérétiques, des débauchés, des ivrognes.

Amirak voulait constituer une grande armée des croyants afin de reconquérir les villes saintes de Qom, Kerbala et Nadjaf qui avaient dû être abandonnées aux Moutons Noirs, pourtant tout aussi croyants que lui. Comme ses frères, Amirak avait suivi deux années d'études au collège des princes de Hérat, et il y avait déjà remarqué Ulugh, ce garçon mélancolique et solitaire. Il le retrouvait maintenant, après de si longues années, et bien qu'Ulugh Beg, en tenue d'apparat, le reçût dans la salle d'audience du palais, il crut percevoir en lui la même fragilité qu'en l'adolescent de jadis, en quête d'absolu. Mais il fallait être habile, prudent avant de prendre sa main pour le guider vers la vraie foi. Il commença donc par évoquer d'un ton léger les quelques mois passés ensemble au collège des Princes.

Craignant de froisser son cousin, Ulugh Beg eut un sourire entendu, mais il n'avait aucun souvenir de cette période qui était pour lui comme un lourd sommeil peuplé de cauchemars. Avant l'audience, le conseiller Tarkhan l'avait dûment renseigné sur cet Amirak. Le quatrième fils d'Omar Cheikh faisait partie d'une de ces sectes prônant une lecture littérale du Coran, et qui considérait toute glose comme une hérésie. Selon l'ancien professeur de droit, malgré leur fanatisme, c'étaient des gens inoffensifs, et il suffisait d'abonder aimablement dans leur sens pour qu'ils s'en retournent à leurs prières, persuadés d'avoir fait un nouveau disciple. Assis familièrement sur une banquette au côté de ce petit homme rondouillard, tout de noir vêtu et enturbanné de blanc, Ulugh Beg s'apprêtait à prendre son mal en patience, affichant un bon sourire et hochant la tête de temps en temps pour montrer sa benoite approbation.

Mais l'entretien ne se passa pas comme prévu. Amirak ne prêcha pas, il questionna. D'abord sur des sujets anodins, questions d'un visiteur intéressé par la ville qui l'héberge. Le prince répondit de bonne grâce, tout en s'apercevant que la curiosité de son visiteur se resserrait peu à peu sur le nombre de mosquées de Samarcande, les talents de ceux qui y prêchaient, puis les autres cultes, et enfin les soufis. Croyant être prudent, Ulugh Beg avoua ne pas avoir d'opinion bien précise sur ces derniers. Soudain, Amirak s'enflamma. Son

propos jusqu’alors lénifiant ne parla plus que de sang et de mort, le tout dit pourtant sur un ton calme et uni, comme s’il faisait la leçon. Ce n’en était que plus effrayant. Le sourire d’Ulugh Beg tournait à l’hilarité muette, et ses hochements de tête le faisaient ressembler à un âne allant son chemin vers l’abreuvoir. Croyant que le prince de Samarcande l’approuvait en tout, Amirak pensa la partie gagnée et exposa son grand projet de guerre sainte, dans l’objectif de réduire à néant les ennemis de Dieu. Et Dieu sait s’il en avait !

La tête de Tarkhan apparut à la porte.

— Excusez-moi de vous déranger, Votre Altesse, chuchota-t-il, mais il est l’heure de...

— Ah, oui, c’est vrai, j’allais oublier, s’exclama Ulugh Beg en lançant au conseiller un regard rempli de reconnaissance.

En vérité, Tarkhan et lui avaient convenu de cette interruption si l’audience se prolongeait trop. Ulugh Beg se leva, posa sa main sur l’épaule d’Amirak et dit d’un ton affectueux :

— Je dois te laisser, mon cousin, malgré tout le plaisir que j’ai pris à ta charmante conversation. Nous nous reverrons, j’espère, à la grande chasse que j’organise avant votre départ. Tu pourras y apaiser un peu ta soif de sang et ta faim de cadavres.

Il sortit. La tapisserie retomba derrière lui. Il dit alors, avec assez de force pour que l’autre l’entende :

— Le fou ! Si c’est cela, la religion, alors il vaudrait mieux que Dieu n’existe pas.

Les Timourides étaient déjà partis lors de la grande chasse organisée pourtant en leur honneur. Le début d’hiver, en cette année 817(5), était fort clément, et ils voulaient en profiter pour regagner chacun son fief, avant que le temps se gâte et les bloque à Samarcande. De plus, ils craignaient de subir le sort de plusieurs autres descendants de Tamerlan, morts plus ou moins accidentellement lors d’une chasse. Ulugh Beg, quant à lui, y vit l’occasion d’évoquer devant le général Atlan le mariage de sa fille et d’Ali le Fauconnier. Le vieux guerrier

n'était jamais dans de meilleures dispositions que sur un cheval, à la poursuite d'une proie, humaine ou animale. Cette fois, il s'agissait de léopards des neiges rabattus par les veneurs au fond d'une haute vallée.

Ils chevauchent depuis de longues heures, sous un soleil bas et glacial, quand Ulugh Beg annonce à Ali qu'il va tenir sa promesse. Il lance sa monture et rejoint le général qui caracole en tête du cortège.

— Tu me paraît bien pressé, brave Atlan, on dirait que tu vas marier ta fille.

C'est ce qu'il a trouvé de plus martial pour aborder la question. Mais le général n'est pas dépourvu de finesse.

— On vous voit venir de loin, Altesse ! Croyez-vous que je n'ai pas vu le manège de votre fauconnier autour de la petite, depuis le temps ? Et je me demandais ce qu'il attendait, le bougre, pour se déclarer. Je lui fais donc si peur ?

— Encore plus que cela, général ! réplique Ulugh Beg en riant.

— Eh bien, on va voir ce qu'il a dans le ventre, mon futur gendre !

D'un grand geste du bras, il fait signe à Ali d'approcher. Celui-ci accourt en grande hâte, brûlant d'impatience. Atlan lui jette :

— Tu me suis, mon gars ?

Et il lance sa monture au galop. Le Fauconnier l'imiter. Dans un tourbillon de neige, ils disparaissent au fond de la vallée encaissée où sont tapis les léopards.

— Laissons-les aller, dit Ulugh Beg à son officier d'ordonnance. Et tant pis si, avec ces deux furieux-là, on sera obligé de se rabattre sur le gibier à plumes.

La chasse s'ébranle à nouveau, mais à un train moins débridé qu'Atlan et Ali. Puis ils doivent ralentir, quand le défilé se rétrécit et qu'il faut contourner de gros blocs de pierres. Enfin, après un coude que fait la vallée, ils aperçoivent les chevaux d'Atlan et d'Ali, broutant les rares herbes perçant

la roche, entre deux plaques neigeuses. Un peu plus loin, deux corps gisent à terre. Des filets de sang serpentent sur le sol immaculé. Ulugh Beg va s'élancer, mais son ordonnance saisit la bride de son cheval et l'immobilise. Puis l'officier demande à ses hommes de s'approcher des cadavres.

— C'est le général et le Fauconnier, crient-ils. Des flèches en pleine poitrine. Il y a des traces, là, au moins quatre chevaux. Ils se sont enfuis par cette sente de bergers !

— Rattrapons-les, gronde Ulugh Beg.

À nouveau il tente de pousser son cheval. À nouveau son ordonnance le retient.

— C'est vous qu'ils visaient, seigneur, pas le général. Ne leur donnez pas une nouvelle chance de réussir leur forfait.

Un des soldats revient et annonce que le général n'est que blessé. Puis il attend les ordres.

— Seigneur..., murmure l'ordonnance Ali, l'ami, est mort ! Ulugh Beg a envie de crier sa douleur. Et ces deux-là qui le regardent, comme si leur propre vie ne dépendait que de lui. Il faut décider quelque chose, mais quoi ?

— Faites au mieux, bredouille-t-il enfin.

Et sa voix se brise en un sanglot. Par bonheur, l'officier d'ordonnance a été désigné avec le plus grand soin par Chah Rukh. C'est un homme d'une trentaine d'années, qui sait que sa carrière dépendra plus de sa discrétion et de son efficacité que d'une action d'éclat au combat. Ce guet-apens est pour lui l'occasion d'accéder aux cimaises du pouvoir. Avec beaucoup de circonvolutions verbales pour faire croire qu'il ne fait que précéder les ordres du prince, il charge Rustem de ramener Ulugh Beg et les deux victimes de l'attentat à Samarcande, tandis que lui prendra la tête de la petite troupe à la poursuite des meurtriers.

Ainsi est fait. Ils sortent lentement du défilé. La joyeuse cavalcade s'est transformée en un cortège funèbre. La nuit est tombée. Ulugh Beg va au pas, tête basse comme un général vaincu battant en retraite. Rustem vient se porter à son côté. D'un geste las, le prince lui demande de se taire et de se tenir à

distance. Pourtant, pour une fois, Rustem a des choses importantes à dire : il a surpris son frère Amirak, le lendemain de l'audience que lui avait accordée Ulugh Beg, en grand conciliabule avec quelques hommes de son escorte. Il y était question de la chasse au guépard de la semaine suivante, ce qui avait intrigué Rustem, puisqu'il savait que son frère serait déjà parti. Puis cet esprit insouciant n'y avait plus pensé.

De lourds nuages noirs roulent dans le ciel. Soudain, dans une échancrure, la pleine Lune apparaît, mais assombrie, voilée d'une teinte rouge sombre comme le sang.

— Une éclipse ? murmure Ulugh Beg, à peine étonné.

Il constate avec amertume que depuis plus de deux ans, il a négligé sa seule vraie passion : l'astronomie. Il n'a pas consulté la moindre éphéméride. Or, les éclipses de Lune sont parfaitement prévisibles. « Ali le savait certainement, lui, qu'elle aurait lieu aujourd'hui. Et il aurait dû annuler la chasse. » Le croissant lunaire s'assombrit encore, puis il est à nouveau masqué par un nuage gris. Ulugh Beg n'a pas besoin de lever les yeux au ciel, au demeurant bouché, pour se figurer le phénomène. Le Fauconnier, lui aussi, avait dû abandonner l'astronomie. « Il m'imitait en tout », songe Ulugh Beg. Puis il a honte de cette remarque désobligeante pour son ami, dont le corps encore tiède gît maintenant dans la charrette de l'intendance.

Ces pensées confuses, où le chagrin se mêle au remords, ne peuvent lutter contre l'idée envahissante qui commence à le ronger, ravageant sa raison et battant en brèche tout ce que Qadi-Zadeh lui a enseigné : la mort d'Ali, puis l'éclipse, ce n'est pas une coïncidence. Le mensonge originel sur sa date de naissance et ce qui s'est ensuivi n'est pas fortuit non plus. Le cosmos est un langage, le ciel une écriture. Et lui, Ulugh Beg, a été choisi, par Allah ou le Destin, qu'importe, pour décrypter cette écriture.

9.

Les meurtriers d'Ali le Fauconnier furent rattrapés et avouèrent sous la torture ce que Rustem avait déjà révélé au conseiller Lissan : ils avaient bien commis leur forfait par ordre d'Amirak, mais ils s'étaient trompés de cible, persuadés que seul le prince pouvait courir ainsi en avant-garde de la chasse.

Ulugh Beg ne quittait pas le chevet du général Atlan, qui commençait une longue agonie. Le remords l'écrasait d'avoir négligé d'étudier les signes que lui lançait le ciel. L'idée de la vengeance ne l'effleura même pas, tant il croyait être le véritable coupable. Cependant, dûment informé par Lissan, Chah Rukh avait envoyé une longue lettre à son fils lui enjoignant de ne rien entreprendre contre Amirak. Il lui affirmait partager sa douleur, puisque lui-même venait de perdre son frère d'armes en la personne d'Atlan, mais lui déclarait que, pour bien gouverner, il ne fallait pas se laisser dominer par ses sentiments.

Maintenant que son pouvoir politique et militaire était solidement en place, le dernier fils vivant de Tamerlan se devait de complaire aux nombreuses tendances et sectes de l'Islam qui se disputaient leurs influences réciproques dans son immense empire. Il se montrait lui-même d'une religiosité exemplaire. Il veillait à ce que l'impôt dû par les non-musulmans fut réparti avec équité, puisait volontiers dans le Trésor pour aider à la construction de mosquées toutes plus splendides les unes que les autres, et avait purgé de ses bandits toutes les routes de pèlerinage vers La Mecque. Il restait

intransigeant sur un seul point : que les religieux, de quelque obédience, n'interviennent pas dans les affaires de l'État. Or, quand il avait redistribué en apanage à ses neveux certaines cités, il avait donné à Amirak le gouvernement de Mashhad, sans intérêt stratégique, et proche de Hérat. Ainsi la ville était sous son contrôle direct. C'était une erreur : il avait oublié que Mashhad était la dernière ville sainte du chiisme qui restait des conquêtes de Tamerlan. Le fanatisme de son neveu s'y était alimenté.

Il n'y avait pas de preuves réelles, sinon ces aveux arrachés sous la torture, que le fanatique eût fomenté l'attentat. Jusqu'à présent, Chah Rukh n'avait pas eu autant de scrupules pour se débarrasser d'un Timouride trop remuant, mais cette fois, c'était différent. Il croyait que la guerre sainte prônée par Amirak et les religieux qui l'entouraient n'était que discours enflammés qui ne seraient pas suivis d'effets. Et Chah Rukh ignorait si faire disparaître son énergumène de neveu pourrait provoquer des émeutes de foules fanatisées, autrement plus dangereuses que l'incursion d'une horde des steppes. Il se contenta de retirer à son neveu le gouvernement de Mashhad et patienta deux ans avant que la situation lui parût favorable. Et Amirak mourut, fit-on croire, des suites d'une chute de cheval, comme quelques autres Timourides avant lui...

*

À Samarcande, cependant, Ulugh Beg accomplissait son devoir de prince et d'ami. Il avait juré à Atlan, sur son lit de mort, de protéger ses enfants, à commencer par sa fille enceinte de feu le Fauconnier. Son premier mouvement fut de l'épouser. Puis, après réflexion, il préféra consulter le conseiller Tarkhan, son ancien professeur de droit. Il avait confiance en lui, même s'il savait qu'il était l'homme de sa mère, comme Lissan était celui de son père. Mais le prince avait surtout besoin d'entendre ce qu'il voulait entendre pour apaiser sa conscience.

— Vous serez un jour, Altesse, appelé à succéder à votre père. Et votre aîné le sera à son tour, quand Allah vous accueillera en ses jardins. Je vous laisse le soin d'imaginer le sort qui sera réservé alors à ce bâtard, une fois qu'il ne sera

plus sous votre protection. Peut-être même que vos futurs héritiers n'attendront pas jusque-là.

— Tu as raison, bien sûr, Tarkhan, répliqua Ulugh Beg. Mais dois-je pour autant abandonner la malheureuse Parisa au sort promis aux filles-mères, et parjurer mon serment à Atlan ?

— J'ai mon idée, seigneur. J'ai un mari pour elle à vous proposer... Non, non, pas moi ! Je suis suffisamment accablé comme cela par trois femmes, sept enfants et autres tracas de moindre importance ! Votre cousin Rustem, en revanche, fera l'affaire.

Ulugh Beg s'offusqua : il méprisait ce personnage veule. Cela insulterait à la mémoire du général et à celle de son ami.

— Rustem est terrorisé, expliqua Tarkhan. Il redoute d'être impliqué dans l'attentat fomenté par son frère. Ce qui est idiot, mais il peut commettre des actes inconsidérés de bête fauve qui se croit acculée. Tout luxurieux et stupide qu'il est, il comprendra vite que ce mariage avec une fille enceinte n'est que de pure forme, un témoignage qu'il donne de sa fidélité à Votre Altesse. Je me porte garant qu'il ne s'en prendra jamais ni à la mère ni à l'enfant, si vous les mettez sous votre protection.

Ulugh Beg réfléchit un instant. Au fond, Rustem n'était qu'un être falot, mais il était lui aussi petit-fils de Tamerlan. Même dans ses rêves les plus fous, Atlan n'aurait jamais imaginé être uni par mariage au clan des maîtres qu'il avait toujours servis. Ainsi, le prince respecterait son serment, et au-delà.

— Je voudrais quand même l'éloigner de Samarcande. Sa conduite rappelle trop à nombre de mes sujets celle de Khalil Sultan. Je lui donnerais bien le gouvernement de Kesh, cité de nos ancêtres. Il y régnerait sur des mosquées désertes en guise de tavernes, des tombes vides en guise de bordel, et quelques vieux derviches en guise de putains. Ce serait drôle, non ? De plus, Kesh n'est guère éloignée, deux journées de cheval au plus. Crois-tu que mon père sera d'accord ?

— Vous êtes le maître en Transoxiane, et vous seul décidez.

Le poids de sa solitude l'écrasa d'un coup. Il n'avait plus que lui-même comme interlocuteur. Ou plutôt Ulugh Beg, qui était son titre, ne pouvait dialoguer qu'avec Taragaï, son patronyme. Ulugh Beg ? Taragaï ? Il était double. Le premier était né le jour de la victoire de Tamerlan au siège de Mardin, le second dix jours plus tôt dans le lit de sa mère, comme n'importe quel enfant au monde. Taragaï l'astronome aurait dû prédire l'éclipse puis l'observer. Ulugh Beg le prince aurait dû annuler la chasse fatale après en avoir été informé par Taragaï. L'avenir s'éclaircissait, son esprit sortait du chaos. Il pourrait désormais construire sa double vie, comme deux figures géométriques qui ne seraient pas à mesurer dans l'espace, mais dans le temps.

*

Le choix d'une épouse pour le prince de Samarcande dura de nombreux mois. Les candidates étaient légion, ou plutôt les royaumes, les nations, les tribus qui voulaient faire alliance avec l'héritier d'un des monarques les plus puissants et les plus riches de son temps. Faute du sultan ottoman, qui venait tout juste d'asseoir son pouvoir après une décennie de guerres fratricides, et de l'empereur de Chine qui dédaignait ces barbares, le mieux était de s'unir avec un des innombrables peuples se pressant aux frontières du Nord, Mongols, Ouzbeks, Kirghizes, Kazakhs, lambeaux des Hordes d'or ou d'argent, ultimes reliquats de l'empire de Gengis Khan... L'affaire était délicate, car en satisfaisant l'un, on mécontenterait les autres. Par ailleurs, la plupart de ces petits royaumes n'étaient que fédérations de tribus, qui pouvaient voler en éclats du jour au lendemain. Chah Rukh préféra finalement pour son fils la fille d'un chef ouzbek, dont la montée en puissance entre mer d'Aral et fleuve Oxus pouvait devenir dangereuse.

Jamais, de mémoire d'habitant de Samarcande, il n'y eut de festivités aussi grandioses que lors des épousailles d'Ulugh Beg et de Rabia Shaybani. Dans les rues et les jardins, ce n'était que musique, danses, spectacles. L'air embaumait de viande rôtie et de pain doré : le prince avait fait abattre un troupeau entier de moutons, tournant sur leurs broches à chaque carrefour ; du plus humble mendiant au plus huppé des

aristocrates, on se retrouvait coude à coude à dépecer la bête, avec un sabre d'apparat ou un couteau ébréché. Chah Rukh lui-même se déplaça à Samarcande, mais seulement pour la cérémonie nuptiale. Il repartit le lendemain. Le surlendemain, à la tête d'une puissante armée, il filait vers Sultaniya qu'il reprenait presque sans combattre, s'emparait de Qazvin et refoulait les Moutons Noirs jusqu'à Tabriz. Puis il négocia la paix. Tamerlan, son père, avait fait semblant de mourir pour surprendre ses ennemis ; lui s'était contenté de marier son fils.

En épousant Rabia, le prince de Samarcande venait d'accomplir son devoir de prince, le devoir d'Ulugh Beg. Il lui fallait maintenant accomplir son devoir d'homme, en s'unissant à la sœur de son ami mort à sa place, à Yazamine, premier amour de Taragaï. Il décida toutefois de patienter une année, le temps que Rabia fit elle-même son devoir en mettant au monde un garçon, l'héritier. De Hérat, comme le voulait la tradition, ce fut son grand-père qui donna au nouveau-né le nom musulman d'Abdulatif*. Mais Chah Rukh ne lui donna pas un titre de Beg, de Mirza, de Shah, de Sultan ou autre, comme Tamerlan l'avait fait pour sa descendance. La dynastie était désormais suffisamment solide pour s'en dispenser.

La naissance d'Abdulatif donna lieu à de nouvelles festivités, moins grandioses que celles des noces l'année précédente, mais tout aussi joyeuses et populaires. Ulugh Beg avait en effet entièrement rénové l'immense esplanade du Reghistan. Sous le dallage de marbre rose, aux motifs d'étoiles bleues et gris perle, toute trace du mausolée de Tamerlan avait disparu. On pouvait se prélasser sur des bancs à l'ombre d'arbres exotiques embaumant le miel, devant un long bassin d'eau vive qui finissait par une cascade en escalier épandant sa fraîcheur à la ville tout entière. Les façades de la madrasa, du collège soufi et du palais, avec leurs dômes bleus, leurs minarets et leurs portes monumentales, semblaient se refléter les unes dans les autres comme un miroir à trois faces. Ulugh Beg avait également eu l'idée audacieuse de construire un caravansérail à deux pas du Reghistan, alors que d'ordinaire les marchands et voyageurs étaient hébergés hors les murs. Cela suffit à insuffler de nouveau la vie dans la cité. Les étudiants affluèrent, plus attirés pour le moment par les

commodités de leur accueil que par la qualité de l'enseignement et le prestige de ses maîtres. Samarcande ressuscitée avait enfin retrouvé son lustre et son prestige.

La nuit de la naissance de son premier fils, le prince monta en haut de la terrasse du palais, au-dessus du monumental porche d'entrée et contempla la joyeuse animation du Reghistan. Puis, quand les feux de la fête s'éteignirent, il leva les yeux vers le ciel nocturne et dressa la carte astrale d'Abdulatif. Il blêmit lorsqu'il vit que l'ascendant de naissance de son fils était la tête du Dragon, signe de puissance absolue, tandis que son propre ascendant correspondait à la queue du même Dragon, signe manifeste de faiblesse. Une lecture stricte de ces signes célestes, comme Yazdi aurait été tenté de le faire, indiquait que son fils le déposséderait un jour de son royaume, l'en chasserait, peut-être même le tuerait. Puis le prince astronome se souvint des leçons de Qadi-Zadeh, et il se dit que si l'astrologie était un excellent instrument pour manipuler les hommes et les peuples, elle était encore loin d'avoir la rigueur d'une démonstration mathématique ou la précision d'une mesure astronomique. Il décida en son for intérieur de n'accorder aucune créance à ces présages funestes.

Le lendemain, il se rendit à nouveau au chevet de la jeune accouchée. Il prit l'enfant dans ses bras, s'enquit de la santé de la mère, puis après nombre d'hésitations et de bégaiements, il demanda tout à trac :

— Rabia, permettez-moi de prendre une seconde épouse.

Elle en resta bouche bée. L'autorisation ! Elle à qui on avait appris dès l'enfance à n'être qu'obéissance. Elle répondit :

— Faites selon votre plaisir, seigneur.

Les noces de Yazamine et de Taragaï furent plus discrètes que celles de Rabia et Ulugh Beg. Elles seraient même passées inaperçues si, quelques jours après ce second mariage, la première épouse ne s'était pas éteinte dans son lit d'ac-

couchée, dont elle n'avait jamais pu se relever. Un tel décès n'avait rien d'exceptionnel, mais il s'agissait en l'occurrence de la mort de celle qui aurait dû devenir un jour la reine de l'empire de Tamerlan en succédant à Goharshad, que tous, du plus humble berger au plus fameux des poètes, vénéraient comme une déesse bienfaitrice. Du coup, ce second mariage précipité avec l'obscur Yazamine parut une étrange coïncidence. Pourquoi Ulugh Beg ne s'était-il pas contenté d'en faire une concubine ? Nul n'aurait trouvé à y redire. De dangereuses rumeurs commençaient à courir, les morts soudaines et inexpliquées étant monnaie courante chez les Timourides. Le chef ouzbek, père de la jeune défunte, envoya à Chah Rukh, mais non pas à Ulugh Beg, une délégation exigeant le remboursement du douaire de sa fille et le gouvernement de la ville de Mashhad. Cette deuxième condition était inacceptable, la cité sainte étant aussi la deuxième en importance du Khorasan. Croyant s'en tirer à bon compte, Chah Rukh restitua le douaire et en tripla le montant. Le beau-père d'Ulugh Beg parut s'en accommoder. Les choses rentrèrent dans l'ordre. Pas pour longtemps.

Six mois après la naissance de l'héritier, la mort de sa mère et le second mariage, Yazamine accoucha à son tour d'un garçon et d'une fille. Le bon peuple de Samarcande, voyant dans l'apparition de vigoureux jumeaux un heureux présage, s'en réjouit et festoya à nouveau. Ce ne fut pas le cas du chef ouzbek, qui renvoya sa délégation auprès de Chah Rukh. Peu après, Ulugh Beg reçut un message de son père lui ordonnant de se rendre sur-le-champ à Hérat, en emmenant avec lui l'héritier. Tout à la joie de sa triple paternité, en heureuse communion avec son peuple, ignorant tout de la colère de son barbare beau-père, il décida de ne pas se rendre à cette convocation. Lissan et Tarkhan, qui étaient parfaitement au fait de la situation, durent joindre leurs supplications pour qu'il cède enfin et ne s'oppose pas à son père, ce qui ferait le jeu de leurs ennemis.

La rage au cœur, Ulugh Beg quitta Samarcande dont il n'était pas sorti depuis six ans. Le temps pressait et ce fut une chevauchée à l'ancienne, au trot continu de leurs montures trapues. Seul Abdulatif, huit mois à peine, avait droit à un char

de guerre en guise de couffin. Ulugh Beg ne cessait de s'inquiéter sur la santé de son enfant. Par bonheur, l'héritier était de robuste constitution et parvint à Hérat aussi vaillant que son père.

Chah Rukh se garda bien de faire le moindre reproche à son fils. Cela faisait longtemps qu'il ne se faisait plus d'illusions sur ses capacités à gouverner. Au fond, il préférait avoir pour successeur éventuel ce doux rêveur plutôt qu'un intrigant pressé de prendre sa place. D'ailleurs, Ulugh Beg n'avait commis aucune faute grave. Certes, s'il avait consulté son père avant de prendre sa deuxième épouse, celui-ci lui aurait conseillé d'attendre quelques mois, le temps des relevailles de la première. Malgré tout, ce garçon le déroutait. Obéissant à l'excès, sans la moindre résistance quand il s'agissait de prendre une femme qu'il ne connaissait pas, il se précipitait ensuite pour en épouser une autre. Quelle incohérence, quel manque de réflexion chez cet esprit pourtant d'une intelligence remarquable ! Et maintenant, il semblait tomber des nues quand on lui expliqua la situation.

— Ton beau-père Shay Khan craint désormais pour la vie de son petit-fils. Du moins à ce qu'il prétend. Après la mère, selon lui, tu chercherais à faire disparaître ton propre fils, Abdulatif, au profit du jumeau que tu as eu de Yazamine.

— Mais c'est affreux, s'insurgea Ulugh Beg, je tiens à cet enfant autant qu'à ma propre vie !

— Va donc essayer d'en convaincre cet imbécile. De toute façon, la vie de cet enfant l'indiffère. Ce qu'il veut, c'est le garder en otage, et pas n'importe où : dans ma cité de Mashhad, qu'il me réclame en gage de ma bonne foi.

— C'est inacceptable ! Mettez-moi plutôt, mon père, à la tête d'une armée qui n'aura aucun mal à écraser ce sauvage.

— Oh, oh, ironisa Chah Rukh, le sang de ton aïeul coulerait-il à nouveau dans tes veines ? J'y ai songé, mais j'ai trop besoin en ce moment de sa neutralité. Une offensive de notre part pourrait provoquer une union de toutes les tribus des steppes contre nous, que les Moutons Noirs ne se feraient pas

faute de mettre à profit. Non, mon fils, les temps des grandes chevauchées est bien révolu.

Les négociations entre Chah Rukh et le chef ouzbek furent longues et âpres. Elles eurent lieu dans un caravansérail délabré, à trois journées de cheval au nord de Mashhad, zone indécise entre l'empire Timouride et les possessions fluctuantes de Shay Khan et de sa horde. Le traité qui s'ensuivit tiendrait sur une période de douze années. Douze années pendant lesquelles les deux parties se devraient aide et assistance militaires et commerciales. La horde du beau-père s'engageait à protéger contre les pillards les caravanes parcourant la route de la Soie entre Samarcande et Tabriz. En échange, la ville sainte de Mashhad lui deviendrait tributaire et lui verserait un impôt annuel. L'enfant serait rendu à son père Ulugh Beg à l'âge de douze ans. En échange, sa demi-sœur, la jumelle, serait donnée en mariage au fils de Shay Khan, qui aurait alors dix-huit ans. Chah Rukh donna enfin le nom de la première épouse de son fils, Rabia, à la toute petite fille, dormant dans son berceau auprès de son jumeau Abdelaziz*, là-bas, à Samarcande.

IV.

AL-KASHI

10.

Ghiyath ad-Din Jamshid avait de bonnes raisons de haïr Tamerlan, mais ni plus ni moins que tous ceux qui avaient été victimes de ses pillages et de ses massacres. Sa ville natale de Kashan avait même été épargnée, lors d'une de ses attaques. En effet, la petite cité était la première et la plus importante des oasis, bienvenue après la traversée du Grand désert salé. Sur la route de ses conquêtes, le Boiteux ne pouvait se priver de ce joyau de verdure qu'abreuvait mille sources chantantes. Sachant qu'il avait trop besoin d'eux, les habitants lui avaient ouvert les portes de leur modeste forteresse. Kashan avait aussi la réputation de fabriquer les meilleures céramiques du monde. Tamerlan avait déporté tous les céramistes de la ville, ainsi que leur matériel, pour couvrir dômes et façades de Samarcande. Privée de sa principale industrie, Kashan périclitait et on aurait pu croire que la ville redeviendrait bientôt l'oasis originelle.

Le père de Ghiyath faisait profession de jardinier et de puisatier, s'occupant en particulier des canalisations et de l'irrigation. Son fils avait alors douze ans et se montrait un excellent élève à l'école coranique, où les humbles pouvaient apprendre à lire et à écrire dans les textes sacrés. Après le passage du Boiteux, la madrasa avait fermé ses portes. Plus de professeurs, plus d'étudiants. Le jeune garçon voulut alors arrêter ses études et se faire lui-même jardinier. Ses parents s'y refusèrent, désirant plus que tout que leur garçon devienne un docteur de la foi. Mais de foi, Ghiyath n'en avait plus guère depuis qu'il avait vu passer Tamerlan devant lui, ses chevaux ravageant les pelouses et les bosquets fleuris que son père

avait arrosés de sa sueur et fécondés de ses mains calleuses. Désormais, sa vocation était de devenir architecte. Tamerlan détruisait ; lui, il bâtit. C'est ainsi qu'Aleb, l'ancien recteur de la madrasa, maintenant inactif mais suffisamment riche encore, embaucha le garçon comme jardinier en échange de leçons particulières.

L'étude de l'architecture commence forcément par Pythagore et son fameux théorème. De là on passe à la douzième proposition d'Euclide. Constatant que son élève jardinier comprenait tout plus vite que ses propres explications, Aleb lui fit étudier les calculs de l'astronome Al-Battani*, qui avait généralisé un demi-millénaire auparavant, à Damas, les résultats d'Euclide à la géométrie sphérique, lui permettant ainsi de calculer les distances angulaires entre les étoiles. Ce fut avec des outils d'architecte que Ghiyath fit ses premières observations. Puis il alla chaparder dans la madrasa toujours fermée un astrolabe et un sextant, qu'il perfectionna en les bricolant. En même temps, il établissait des tables trigonométriques pour les fonctions sinus et cosinus. Quatre années se passèrent ainsi, entre jardinage, mécanique, mathématiques et astronomie. Un jour, le jeune homme, aussi rustre et renfermé qu'à l'accoutumée, jeta sous les yeux du recteur, déjà largement dépassé par le génie universel de son élève, quelques papiers couverts de figures géométriques et d'équations. L'enseignant eut quelque mal à les déchiffrer, mais quand il y parvint, il faillit tomber à la renverse. Ce garçon de seize ans venait tout bonnement de généraliser le théorème de Pythagore aux triangles non rectangles, de sorte que l'énoncé de l'antique savant de Samos se réduisait à un cas particulier de ce qu'on appellerait un jour le théorème du jardinier de Kashan, le théorème d'Al-Kashi*.

Écrasé par l'ampleur d'une telle découverte, le recteur Aleb ne sut qu'en faire, aussi éperdu qu'un ermite ayant découvert un trésor au milieu du désert. Il fallait pourtant que le monde sache. Mais le monde, en cet an 798 de l'Hégire(6), n'était que ruines et désolations, labouré en tous sens par le conquérant boiteux. Dans ce chaos, qui pouvait se soucier de l'ordre impeccable formulé par le fils du jardinier de Kashan, sinon un autre rescapé, échoué dans un autre îlot de paix ? Il songea

ainsi à Al-Fanari, l'auteur du manuel de mathématiques élémentaires avec lequel il avait initié son élève. Sans demander l'avis de Ghiyath, il envoya une copie de sa démonstration à Bassora, en précisant bien que son auteur était son élève, âgé de seulement seize ans. Il n'eut pas de réponse et pensa que sa lettre s'était perdue ou que son destinataire était mort.

Les années passèrent. Un jour, une caravane en provenance de Transoxiane lui remit un petit colis contenant L'Étude des trente-cinq propositions d'Euclide de Qadi-Zadeh, accompagnée d'une lettre de son auteur débordant d'enthousiasme pour la démonstration de Ghiyath. Aleb courut à la recherche de son ancien élève. Ce dernier, tout en continuant à s'occuper de ses plantes et de ses canaux, se dispensait désormais de ses leçons, poursuivant seul ses études dans la madrasa abandonnée, dont le recteur lui avait laissé la clé. Ce fut là qu'il le trouva, à nettoyer et à remplacer les carreaux de faïences du bassin vidé de son eau, en compagnie de son père. La présence du puisatier rassura Aleb, car le mauvais caractère et les accès d'humeur de son ancien élève lui faisaient toujours un peu peur.

— Vos rosiers attendront, mon maître. Ce n'est pas avec eux que je vais nourrir ma famille.

C'est à peine si Ghiyath avait levé la tête en prononçant ces mots. Et il continua de brosser vigoureusement le fond du bassin. Son père, quant à lui, avait cessé de frapper doucement de son maillet un carreau neuf, à mi-hauteur, et s'était hissé sur le bord, pour saluer très bas celui qui demeurait un des plus importants personnages de la ville. Puis il lança à son fils :

— Comment oses-tu, mauvaise graine, parler ainsi à ton bienfaiteur ? Sors de là avant que je te fasse venir à grands coups de pied dans le derrière !

Le puisatier était aussi peu amène que son fils, mais seulement avec les siens et ceux de sa condition. Et le prodige des mathématiques, maintenant âgé d'un peu plus de vingt ans, continuait de filer doux devant son géniteur. Ghiyath obtempéra donc et monta l'échelle en boudant. Son père le morigéna encore un peu, puis suggéra humblement au recteur

d'aller s'entretenir avec son ancien élève sous la galerie courant autour du patio. Il venait d'y sauver une série de pivoines en pot, ce dont il était très fier.

Aux éloges de la lettre de Qadi-Zadeh, Ghiyath se sentit rougir, mais il s'appliqua à garder son air renfrogné. Puis il ouvrit le livre à l'analyse des douzième et treizième propositions d'Euclide, que son correspondant lui demandait d'améliorer par son théorème. « Pas mal, pas mal », grommela-t-il tout en lisant. Puis il releva la tête, planta insolemment son regard dans celui du recteur et dit :

— Il est hors de question que je collabore en quoi que ce soit avec cette créature du Boiteux.

Aleb connaissait bien cette haine disproportionnée, tournant à la hantise, que son ancien élève portait à Tamerlan.

— Au contraire, répliqua-t-il. Qadi-Zadeh est une autre victime, et non un complice de notre bourreau.

Et il lui raconta ce qu'on lui avait rapporté de la déportation du professeur de Samarcande, dont la renommée était parvenue jusqu'à Kashan. Alors, Ghiyath changea brusquement d'humeur.

— Une réponse de ta part et des remerciements seront un baume au cœur du malheureux exilé, insista le recteur.

— Je le ferai ! s'écria Ghiyath. Je le sauverai de sa prison !

Commença alors une importante correspondance, qui ne se ralentit qu'entre la mort de Tamerlan et l'arrivée d'Ulugh Beg à Samarcande. Ce riche échange avait failli ne pas avoir lieu. Envoyée à Bassora chez Al-Fanari, la lettre y était restée jusqu'à la mort de celui-ci. Elle parvint à Samarcande avec le reste des écrits qu'Al-Fanari avait légués à ses frères soufis de Transoxiane. Qadi-Zadeh, ébloui par la démonstration du théorème, douta d'abord qu'un garçon aussi jeune et d'aussi modeste extraction fût l'auteur d'une découverte faisant faire à la géométrie un aussi gigantesque bond en avant. Il pensa que le recteur Aleb en était le véritable auteur, mais que, pour d'obscures raisons, il ne tenait pas à ce que cela se sache. Il fut convaincu du contraire quand il reçut la réponse du jeune

jardinier. Elle était rédigée en persan et truffée de fautes grammaticales. Par ailleurs, le style sans fioritures contrastait singulièrement avec celui du recteur, en arabe et passablement obséquieux. Celui-ci avait joint une lettre à celle de son élève, où il demandait « au nouvel Euclide » d'intercéder en sa faveur pour que la madrasa de Kashan puisse être rouverte. Qadi-Zadeh lui répondit que c'était lui donner une influence qu'il n'avait pas, mais promit de tenter quelque chose auprès de qui de droit.

Au début, Qadi-Zadeh ne savait trop comment s'adresser à son correspondant, de quinze ans plus jeune que lui et de milieu si modeste. Il craignait surtout d'effaroucher comme un poulain sauvage l'humble jardinier d'une bourgade perdue aux confins du Grand Désert. Le cheikh soufi, à qui il confia son embarras, lui conseilla de le traiter comme un collègue, d'égal à égal, et de ne parler que des sujets qui les concernaient, sans qu'interfèrent des sentiments personnels. Qadi-Zadeh fit ainsi. Il introduisit le théorème du jeune homme à son commentaire des douzième et treizièmes propositions, citant abondamment son nom « Ghiyath Al-Kashi », Ghiyath de Kashan, voulant ainsi flatter sa vanité, commune à cet âge.

Il avait vu juste, car au bout de deux ou trois échanges, enfin, Ghiyath lui demanda conseil sur un point de détail : la meilleure manière de légander une figure. La partie était gagnée, la confiance établie. Qadi-Zadeh voulut alors devenir pour le jeune inconnu ce maître idéal que lui-même n'avait jamais trouvé. Peu à peu, veillant à ne pas le froisser, il l'incita à ne jamais négliger ni l'observation, ni la mécanique. Il lui recommandait surtout d'écrire, non pour lui-même, mais comme si ses textes allaient être lus par le plus large public possible, et il suggérait diplomatiquement qu'il pourrait l'aider à plus de clarté, fort de son expérience d'enseignant. En vérité, il voulait que le jardinier de Kashan devienne un autre Qadi-Zadeh, ce Qadi-Zadeh accompli qu'il aurait rêvé d'être si les circonstances l'avaient permis ; les circonstances, mais aussi ses propres lacunes, ses propres négligences, ses propres défauts qu'il découvrait au fur et à mesure que ses conseils devenaient plus précis.

De son côté, Ghiyath « Al-Kashi » se sentit délivré d'un grand poids quand son correspondant lui proposa de donner une forme présentable à ses travaux. Écrire était pour lui une lourde corvée. Dans sa tête, tout s'énonçait clairement, mais quand il s'agissait de coucher sur le papier la démarche qui l'avait fait aboutir à tel résultat, ou de décrire l'instrument de mesure qu'il venait de façonner, les mots lui manquaient, ou plutôt ils s'entassaient en masse au bout de sa plume sans pouvoir en sortir, comme des fourmis au fond de l'entonnoir sableux creusé par leur prédateur. Alors, l'équation ou le croquis de l'instrument s'entourait d'un discours verbeux, trop allusif. De plus, pour se plier aux conventions en vigueur, il commença par rédiger ses textes en arabe, alors qu'il pensait, calculait, parlait et rêvait en persan. Ce fut un grand soulagement quand Qadi-Zadeh lui proposa, en persan, de procéder à quelques remaniements de forme. Ghiyath en prit désormais à son aise et n'envoya plus que des brouillons. Mais des brouillons géniaux.

Une fois pourtant, il faillit se fâcher définitivement avec son correspondant. Il avait observé l'éclipse de Lune de l'an 808⁽⁷⁾ et l'avait décrite de façon extrêmement détaillée, y expliquant par le menu la façon dont il avait procédé, comment il avait résolu les difficultés rencontrées par ses prédécesseurs et y ajoutant les croquis minutieux de ses instruments. L'ouvrage, qu'il intitula *L'Escalier du ciel*, restait en persan, mais il avait pris grand soin de la syntaxe et du choix des mots. Cela ne péchait encore que par la calligraphie, mais à l'impossible nul n'est tenu. Très fier de son travail, il attendit la réponse. Elle ne vint pas. Six mois passèrent. Alors, persuadé que Qadi-Zadeh s'était approprié son traité, il lui en fit le reproche, mais comme personne ne lui avait appris les bonnes manières, c'est-à-dire la périphrase, le sous-entendu et autres perfidies à lire entre les lignes, il envoya un chapelet d'injures qui aurait fait perdre son calme au plus placide des eunuques. Puis, pour se venger de cette « créature des Timourides », il envoya *L'Escalier du ciel* au vizir résidant à Qom, qui n'était autre que l'un des fils du cheikh des Moutons Noirs, les pires ennemis de Chah Rukh. Le vizir l'en remercia par une petite somme d'argent et lui proposa de devenir son mathématicien et astrologue personnel.

Ghiyath ne prit pas la peine de répondre. En effet, entre-temps, il avait reçu un bref message de Qadi-Zadeh, qui s'excusait de l'avoir laissé si longtemps sans nouvelles car il avait été obligé de quitter Samarcande pour devenir, à Hérat, le précepteur du jeune prince Ulugh Beg. Ghiyath crut alors mourir de honte. Comment avait-il pu calomnier ce malheureux martyr de Tamerlan, et à présent victime de son abjecte engeance ? Il lui envoya donc à Hérat une nouvelle copie de *L'Escalier du ciel* avec un mot incompréhensible d'accompagnement. Qadi-Zadeh se demanda si son protégé n'était pas devenu fou, mais l'admirable clarté de son ouvrage le rassura un peu. Il se souvint alors de sa promesse au recteur : Goharshad envoya des fonds suffisants pour que la madrasa de Kashan rouvrît enfin ses portes.

— Il est hors de question que j'enseigne quoi que ce soit à ces dadais boutonneux dont la cervelle a la taille d'une pistache ! Et encore, les pistaches, elles, au moins, ont leur utilité, en ce bas monde. Tandis que ces rejetons de notables...

— Voyons, Ghiyath, sois raisonnable, supplia le recteur Aleb, ton salaire te permettra de vous mettre, toi et les tiens, à l'abri du besoin. Tu n'auras plus à cultiver le jardin des autres...

— Pourquoi dites-vous ça ? Mon travail ne vous plaît pas ?

Toujours aussi dérouté par le mauvais caractère de son ancien élève, Aleb ne comprenait pas que l'autre se jouait de lui, et que, tel le serviteur connaissant les faiblesses du maître, Ghiyath prenait sa revanche sur le sort qui l'avait fait naître petit, et l'autre grand.

— Non, voyons ! protesta-t-il. Grâce à toi, mon jardin est l'un des plus beaux de la ville, mais... pense à toi, enfin ! Tu as déjà vingt-six ans, et ton père...

— Laissez mon père hors de ça. Que me proposez-vous ?

Le recteur se retint de pousser un soupir de soulagement. L'envoyé de Goharshad, protectrice des arts et des lettres, l'avait bien spécifié : la madrasa ne rouvrirait ses portes que si Ghiyath y était employé selon ses mérites.

— Tu n'auras pas à donner de cours. Tout ce que je te demande, c'est de prendre avec toi quelques étudiants lors de tes observations, pour leur montrer comment tu procèdes. Tu les initieras au maniement de tes instruments, et voilà tout.

Ghiyath se gratta la tête, faisant mine de réfléchir intensément.

— Cela me paraît acceptable, dit-il enfin. Toutefois, j'exige que vous remplissiez une dernière condition...

— Tout ce que tu veux ! Kashan a trop besoin de toi !

— Votre fille ! Je veux épouser votre fille.

— Quoi, ma fille ? Et laquelle d'abord ? J'en ai quatre !

— ... Dont deux ont déjà donné à leurs maris de beaux enfants, et dont une autre berce toujours sa poupée en se curant le nez. Cessons de jouer, mon maître, je veux Kintorise.

Le recteur Aleb eut un mouvement de recul. Kintorise, sa préférée, avait dix-huit ans ; elle était si délicate, et en même temps érudite, composant des poèmes qu'elle chantait le soir à sa famille, de sa voix cristalline et sur des musiques qu'elle avait composées. Kintorise, dans les bras de ce rustre, jamais ! Il regarda les mains calleuses et le teint hâlé de son jardinier. Jamais !

— Kintorise ou rien, insista l'autre d'une voix unie.

Aleb comprit qu'il ne céderait pas. S'il refusait de lui donner la main de sa fille, il pouvait dire adieu à la réouverture de la madrasa. Alors il dit :

— Je n'accepterai que si elle y consent.

— C'est ainsi que je l'entendais, répliqua Ghiyath. Allons lui demander. Si elle refuse, je retournerai à mes plates-bandes.

Il était sûr de son fait. Leur idylle avait commencé il y avait trois années de cela. Torse nu, ruisselant de sueur, il était en train de retourner à la bêche une parcelle du jardin du recteur, quand il s'était senti observé. Il s'était retourné. Une jeune fille le regardait, assise sous un palmier. C'était Kintorise. Ils avaient échangé de longues considérations sur la meilleure

saison pour tailler les haies. Leurs rencontres étaient devenues régulières, et leurs conversations de plus en plus intimes. Mais ils ne pouvaient aller plus loin : il y avait trop d'obstacles entre le fils du puisatier et la fille du notable... Jusqu'au jour où elle se jeta au cou de son père quand celui-ci, bien à contrecœur, lui fit part de la demande du jardinier.

*

La madrasa rouvrit ses portes, et la vie sembla renaître doucement, dans l'oasis au rivage du Grand Désert salé. Le recteur harcelait maintenant son gendre pour qu'il devienne professeur de mathématiques à plein temps. Cela lui semblait plus honorable pour le mari de sa fille. Ghiyath s'en plaignit par lettre à Qadi-Zadeh, et bientôt, il reçut une pension conséquente versée directement par Goharshad. Il donna sa démission à son beau-père. Désormais, il n'aspira à rien d'autre qu'à une vie paisible consacrée à l'étude. Il eut d'abord quelques difficultés à convaincre son père de cesser de louer ses bras aux autres. Le vieux puisatier affirmait à son fils que la faveur des grands était éphémère et qu'ils pourraient bien demain se retrouver sans rien. Finalement, Ghiyath acheta une belle parcelle de terrain en friche, et lui proposa d'en faire ce qu'il voulait. Lui-même y construisit de ses mains son petit observatoire et un atelier de mécanique. Pour le reste, ses goûts étant modestes, il se contenta d'agrandir la maison familiale, pour que son épouse ait son salon de musique, puis une autre pièce encore quand son premier enfant vint au monde.

Ces années furent les plus heureuses pour l'astronome de Kashan, les plus fécondes également. Ses ouvrages d'algèbre, de géométrie, d'astronomie et même d'architecture parvenaient à Hérat, puis à Samarcande quand Qadi-Zadeh suivit Ulugh Beg dans la capitale de Transoxiane. Sa réputation grandissait, on en vint même à le surnommer « le Ptolémée de l'Oasis ». Mais lui l'ignorait, trop heureux de savourer son aisance et sa tranquillité, oublieux qu'elles dépendaient de la pension que lui versaient les rejetons de Tamerlan.

Quand, de retour de Hérat après un séjour de quatre ans à Samarcande, Qadi-Zadeh avait découvert la lettre d'injure d'Al-Kashi lui reprochant son silence, il avait été tenté de rompre les ponts avec cet énergumène, mais il passa outre son ressentiment personnel. Le Ptolémée de l'Oasis était trop précieux pour la science. D'autre part, Ulugh Beg lui avait demandé plusieurs fois pourquoi il ne faisait pas venir son correspondant à Samarcande. Il avait répondu au prince que, selon lui, le natif de Kashan était comme un arbre aux racines trop profondément enfouies dans sa terre. Si on le transplantait, il risquait de ne plus donner de fruits. Ulugh Beg n'insista pas, refusant de faire venir de force le savant, comme son grand-père l'avait fait pour tant d'autres avant lui.

Il n'en fut plus de même quand le prince de Transoxiane eut entre les mains son dernier ouvrage : *Abrégé de la science astronomique*. Il s'agissait de la somme des connaissances en matière d'observation, de mécanique, de technique et de calcul. Cette fois, Ulugh Beg assura qu'il accepterait à l'avance toutes les exigences, financières et autres, de l'ancien jardinier. En effet, Al-Kashi lui apparut indispensable à son projet. Projet né peu après l'assassinat de son unique ami, puis qui avait mûri quand il avait été obligé de se séparer de son héritier Abdulatif. Projet grandiose qui l'envahissait désormais tout entier, maintenant que Samarcande brillait d'un éclat jamais atteint : construire dans sa cité le plus grand observatoire de tous les temps, surpassant, et de loin, ceux érigés jadis à Bagdad, puis à Ray, puis à Maragha enfin.

Au fond de lui-même, Qadi-Zadeh savait qu'Ulugh Beg avait raison : ils ne pourraient pas se passer de son déroutant collègue. Il écrivit donc à Al-Kashi pour lui soumettre cette proposition que nulle personne sensée n'aurait pu refuser. Al-Kashi ne refusa pas. Il n'accepta pas non plus. Dans sa réponse, il n'y fit pas la moindre allusion. Pensant qu'il n'avait pas compris, Qadi-Zadeh renouvela sa demande, pour le même résultat. Il décida alors de se rendre sur place, ne serait-ce que pour connaître enfin cet étrange personnage. Et puis, il avait envie de voyager, pour son plaisir ; à son âge, s'il ne partait maintenant, quand pourrait-il le faire ? L'université pourrait se

passer de lui quelque temps ; il serait remplacé par d'excellents enseignants. Et pour cause : il les avait formés.

Il partit donc le cœur joyeux, l'esprit libre. Lui et ses serviteurs se joignirent à une imposante caravane marchande transportant notamment du papier de Samarcande jusque dans un empire ottoman désormais pacifié. À l'étape de Hérat, comme Ulugh Beg le lui avait demandé, Qadi-Zadeh exposa en détail à Goharshad et Chah Rukh le projet de grand observatoire voulu par leur fils. Les monarques, enthousiastes, promirent d'y apporter leur soutien. Puis il prit la grande route contournant les déserts, la même qu'il avait prise dans l'autre sens, contraint et forcé, trois décennies auparavant. Mais c'étaient à présent d'autres villes, d'autres paysages qu'il traversait ; tout y respirait la prospérité retrouvée. Même les ruines subsistantes masquaient leurs briques noircies par le feu d'une végétation verdoyante. Pour rejoindre Kashan, il aurait dû abandonner la caravane à la ville nouvelle de Téhéran, résidence d'un des descendants de Miran Shah, et se diriger vers le sud, mais il voulait profiter de ce voyage pour pousser jusqu'à sa cité natale de Bursa, afin de se recueillir sur la tombe de ses parents.

Il pénétra dans le territoire des Moutons Noirs avec une certaine appréhension. Les tensions restaient vives entre l'empire de Chah Rukh et celui de Qara Youssouf. On parlait de plus en plus d'une guerre prochaine. À Tabriz pourtant, les autorités ne lui firent aucune difficulté pour qu'il puisse visiter Maragha, à trois jours de marche, où jadis le khan mongol Houlagou avait fait ériger un observatoire astronomique surpassant celui de Bagdad. L'idée que le voyageur puisse se rendre là-bas amusait même beaucoup lesdites autorités, en l'occurrence deux policiers et le chef des douanes. Intrigué, et pas très rassuré par l'attitude de ces fonctionnaires, le chef de sa caravane lui conseilla de l'accompagner chez un de ses clients, un libraire. Celui-ci, après avoir témoigné de son admiration pour son illustre visiteur, expliqua avec une mine désolée que l'observatoire d'Houlagou était à l'abandon depuis plus d'un demi-siècle, et que sa visite n'aurait guère qu'un intérêt de curiosité ou de recueillement, en communion

avec les âmes de Nasir ad-Din al-Tusi et d'Ibrahim Ibn al-Shatir.

— Ce temple dédié au savoir est devenu une tour de guet, précisa le libraire. Mais maintenant que j'y pense... C'est trop bête ! Il y a un mois environ, j'en possédais les plans, la description de ses appareils et grand nombre de gravures. Hélas, j'ai vendu le tout...

— À qui ? demanda Qadi-Zadeh. Je pourrais les racheter.

— Je dois avoir le nom de ce client dans mes registres. C'était un drôle de type, aux allures de paysan plutôt que de savant lettré. Pas très poli, en plus. Il n'a même pas marchandé. Pourtant j'étais prêt à baisser le prix d'un bon quart, car il n'avait pas l'air de rouler sur l'or, le bougre. Il venait d'un trou perdu au bout du monde... Kashan, ça me revient ! Je vais chercher...

— Ne vous donnez pas cette peine, répondit Qadi-Zadeh en souriant. Mais, dites-moi, vous avez là un bel exemplaire des *Odes mystiques* de Djalal ad-Din Roumi... À combien me le céderiez-vous ?

Dès le lendemain, Qadi-Zadeh avait quitté la caravane et rebroussait chemin. Il avait abandonné sans trop de regrets l'idée d'un pèlerinage sur les lieux de son enfance. À quoi bon ? Sa patrie, désormais, c'était Samarcande. Mais surtout, il savait maintenant qu'Al-Kashi, malgré ses rebuffades, était intéressé par le projet de grand observatoire. Sinon, pourquoi aurait-il payé, quelques semaines auparavant, une telle somme au brave libraire ?

À Téhéran, il fut retenu à la porte de la ville par des gardes trop zélés qui trouvaient suspect un retour aussi rapide. Ne serait-ce pas un espion, par hasard ? Qadi-Zadeh fit un esclandre et demanda à être reçu par le gouverneur. C'était risqué. Il ignorait quelle était la qualité des relations entre Chah Rukh et Baïkara Beg, que le monarque de Hérat avait nommé ici. De fait, Baïkara devait tout à Chah Rukh, et savait qu'au moindre écart de sa part, il pourrait mourir précocement, comme nombre de ses frères et cousins. De surcroît, le gouverneur de Téhéran se piquait d'arts et de sciences. Il dota

Qadi-Zadeh d'un brillant équipage, que le voyageur accepta avec mille remerciements.

Kashan était un miracle de la nature, émeraude d'un vert radieux posée entre désert et montagne, et ruisselante d'eaux vives comme autant de rivières de perles. Les hommes, ces orfèvres, avaient façonné ce joyau pour le transformer en un véritable objet d'art. Qadi-Zadeh crut comprendre pourquoi le génial jardinier se refusait à quitter ce paradis bien caché. Son équipage s'approchait des portes de la ville, quand il vit venir à lui une trentaine de personnes qui agitaient les bras. C'était les professeurs et les étudiants de la madrasa. Un digne vieillard s'agenouilla devant son cheval et lui baissa la botte avant de clamer :

— Gloire à toi, Qadi-Zadeh, protecteur des arts et des sciences, bienfaiteur de notre petite cité.

— Merci, répondit le voyageur, plutôt embarrassé. Mais relevez-vous, de grâce, monsieur... Monsieur ?

— Je m'appelle Abdul Aleb, ô seigneur. Je suis le recteur de la madrasa de Kashan qui renaît de ses cendres grâce à vos bienfaits.

Pour se mettre au niveau de ses hôtes, Qadi-Zadeh descendit de selle, et dut subir les embrassades de la foule qui l'acclamait. Une foule qui l'entraîna sous un soleil de plomb, dans l'enceinte de la bourgade, puis dans le jardin de la madrasa, où une collation et des rafraîchissements l'attendaient. Étourdi, épuisé, il s'affala sur un banc, suppliant le recteur de lui donner à boire. Une fois vidé d'un coup son verre de citronnade, il en dégusta un second, cette fois à petites gorgées. Il reprit enfin ses esprits et demanda alors à Aleb comment il avait été prévenu de son arrivée.

— Son Altesse Baïkara Beg a dépêché jusqu'ici un messager qui vous a précédé d'une bonne journée. Nous avons pu ainsi tenter de vous offrir un accueil digne de votre renommée.

— Accueil qui confirme la réputation d'hospitalité de votre cité. Notre éminent confrère Ghiyath ad-Din Jamshid Massoud

est-il parmi vous ? J'ai fait ce long voyage pour le rencontrer et...

Le recteur prit un air pincé et répondit sèchement, toute obséquiosité dissipée :

— Je me suis bien gardé de convier cet individu. Il aurait été capable de nous faire encore quelque esclandre.

Mais vous devez mourir de faim. Je vais vous chercher notre spécialité locale, un gâteau fourré aux dates dont vous me direz des merveilles.

Pendant que le recteur s'éloignait, un étudiant, visiblement un jeune homme de bonne famille, qui avait écouté sans gêne cette conversation, dit d'un ton narquois :

— Vous venez de commettre une belle bourde, maître. Aleb et son gendre sont brouillés à mort.

— Son gendre ? J'ignorais que...

— Ah, c'est toute une histoire...

— ... dont je ne veux rien savoir ! Pouvez-vous m'accompagner jusque chez lui ?

— Désolé, mais je ne tiens pas à me fâcher avec toute la ville. Vous en avez de belles, vous autres les étrangers ! Vous venez, vous repartez, et qu'importe ce qui se passe après vous.

Qadi-Zadeh parvint à arracher au jeune fat l'itinéraire pour se rendre chez Al-Kashi, se leva tandis que le recteur fondait sur lui, brandissant son plateau à bout de bras. Aussitôt, le serviteur de Qadi-Zadeh et deux hommes de son escorte s'interposèrent comme si le vieillard voulait s'en prendre à leur maître. La situation devenait ridicule, mais Qadi-Zadeh se dit qu'à tout prendre, il préférerait scandaliser ces braves gens par son comportement grossier, que de risquer de perdre le génial jardinier en se trouvant mêlé à ces obscures querelles familiales. Solidement encadré par sa suite, qui avait empli leurs bouches et leurs poches de confiseries, il sortit de la madrasa avec l'allure la plus digne qu'il pouvait.

La maison d'Al-Kashi est en dehors des remparts de la ville. C'est un petit bâtiment en pisé, comme on en rencontre partout dans la région. Son jardin non plus n'a rien d'exceptionnel, sinon qu'il est fort bien entretenu et consacré beaucoup plus au verger et au potager qu'aux fleurs et aux arbres ornementaux. Un homme coiffé d'un chapeau de paille ramasse des palmes brunies tombées à terre et les jette sur un tas de branchages. Qadi-Zadeh le hèle. L'homme, athlétique, la peau tannée ruisselante de sueur, la barbe noire en broussaille, vient vers lui d'un pas lourd. Le visiteur sait déjà à qui il a affaire, mais il préfère n'en rien montrer.

— Est-ce bien la maison de Ghiyath ad-Din Jamshid Massoud ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? demande l'autre en s'essuyant le front de la manche de sa blouse, d'un blanc douteux.

— Je suis Salah ad-Din Musa Pasha Qadi-Zadeh Roumi, de Samarcande, et j'aimerais m'entretenir avec lui.

À ces mots, la barbe du jardinier s'illumine d'un sourire d'une blancheur carnassière. Il s'exclame :

— Qadi-Zadeh ! Je ne t'attendais pas si tôt ! Tu as donc pu te débarrasser de l'autre bande d'imbéciles ? Félicitations !

Puis il enlace le visiteur dans ses bras vigoureux. Qadi-Zadeh se raidit un peu : il émane d'Al-Kashi une odeur particulièrement lourde. Mais le visiteur est encore plus gêné par cette familiarité. Trop frayer avec les Grands lui a fait perdre toute spontanéité dans ses relations avec autrui.

Ils pénètrent bras dessus bras dessous dans une salle fraîche et propre. Al-Kashi l'invite à s'accroupir sur un tapis devant une table basse. Puis il appelle. Une vieille paysanne entre, portant une théière et deux verres sur un plateau.

— Ma mère, dit simplement Al-Kashi.

Qadi-Zadeh tente de se relever pour saluer, mais l'autre lui fait signe de n'en rien faire. Une fois les verres pleins et la mère sortie, l'astronome jardinier dit encore, toujours aussi familier :

— Alors, comme ça c'est toi, Qadi-Zadeh.

Cela semble le plonger dans des abîmes de perplexité. Un chant s'élève quelque part à l'étage de la maison. Qadi-Zadeh bredouille pour tenter d'entamer une conversation :

— Quelle voix admirable !

— C'est ma femme. Elle donne des cours de musique aux enfants du coin. Et aussi de lecture et d'écriture. De mon côté, j'essaie de leur inculquer les quatre opérations, mais je manque de patience. Et souvent, la main me démange.

— Il n'y a donc pas d'école pour les petits, à Kashan ?

— Pour les riches, oui ! Mais je suppose que tu n'es pas venu jusqu'ici pour inspecter la madrasa de mon charmant beau-père. Parle-moi plutôt de cet observatoire que voudrait construire le rejeton du Boiteux, le tigreau Ulugh Beg.

Qadi-Zadeh fait mine de ne pas relever le qualificatif, et se lance dans la description du grand projet de son seigneur et ancien élève. Il s'échauffe, son enthousiasme grandit. Jamais, affirme-t-il, un tel observatoire n'aura été mis à la disposition des astronomes. Les découvertes qu'ils feraient bouleverseraient toutes les connaissances que l'on avait du cosmos, accumulées depuis les Babyloniens. En même temps, il observe discrètement le visage de son auditeur et perçoit que celui-ci, peu à peu, est gagné à sa cause. Alors il déclare, solennel et lyrique :

— Une telle aventure ne saurait se passer d'un savant tel que toi. Fais ton bagage, Ghiyath ! Tu as rendez-vous avec l'Histoire.

Al-Kashi se rembrunit d'un coup. Puis il éclate :

— Non, non et non, je n'irai pas à Samarcande !

Pour mieux marquer son refus, le jardinier a martelé la table basse de son poing ; les verres emplis de thé en ont tremblé.

— Je comprends tes raisons, répond Qadi-Zadeh, mais crois-moi, les temps ont changé. Nulle part ailleurs, tu ne pourras déployer ton génie aussi bien que là-bas. Jamais le

plus grand observatoire céleste au monde ne se réalisera sans toi. Je te l'ai déjà écrit dans mes lettres, dois-je maintenant t'en implorer ?

— Mouais ! Ce sont surtout mes plans qui t'intéressent !

Qadi-Zadeh avait prévu sa réaction : le caractère fantasque et hypocondre du Ptolémée de l'Oasis, sa haine démesurée de Tamerlan transparaissaient trop dans ses lettres. Cet accueil a fait un instant illusion. Il ne lui reste plus qu'à négocier les plans de l'observatoire de Maragha. C'est alors qu'une voix râpeuse s'élève derrière son dos :

— Ça suffit, maintenant, Ghiyath ! Excuse-toi immédiatement. Chez les Jamshid, on ne parle pas comme cela à ses invités.

Qadi-Zadeh se retourne. Pendant qu'il se lançait tout à l'heure dans son plaidoyer enflammé, la famille s'est assemblée silencieusement sur le pas de la porte de la cuisine, derrière lui : la mère, qui leur a servi le thé, le père, un colosse que seul le poids des ans a courbé, l'épouse du jardinier, dont la belle voix l'a charmé lors de son arrivée, et un petit garçon de cinq à six ans.

— Écoute, papa, ne te mêle pas de cette affaire, proteste un Al-Kashi geignard. Tu ne peux pas comprendre...

— Je sais bien que je ne suis qu'un âne et toi la merveille des merveilles ! Excusez-le, monsieur ! Mais ce grand dadais est persuadé que nous ne pourrions vivre sans lui. Bien sûr qu'il va vous suivre à Samarcande ; et au trot, je vous prie de le croire.

Qadi-Zadeh s'est levé le plus vite qu'il a pu, puis s'est incliné devant le couple de vieillards et la jeune femme.

— Mais je ne peux tout de même pas abandonner Kintarise et Hussein, pleurniche presque Al-Kashi, toujours accroupi.

Qadi-Zadeh a alors l'audace de s'adresser à la jeune femme :

— Vous avez, madame, une voix admirable, et son altesse Yazamine saura vous réservier un accueil digne de votre talent.

— Eh bien, voilà ! clame le père d'une voix tonitruante. Passons aux choses sérieuses, maintenant.

Et ce fut le vieux puisatier qui négocia le départ de son fils, la pension qu'il recevrait à Samarcande, son logement, jusqu'aux détails les plus dérisoires. Qadi-Zadeh céda sur tout, et suggéra, sans grande conviction, que lui et sa propre épouse viennent également ; mais à son grand soulagement l'autre refusa, prétextant la mauvaise santé de sa « pauvre vieille ».

Le départ fut fixé le lendemain dès l'aurore, malgré les protestations du vieux couple qui aurait bien voulu garder le visiteur encore un peu. Mais Qadi-Zadeh craignait qu'Al-Kashi s'insurge enfin contre la volonté de son père.

Il passa une très mauvaise nuit. Ses craintes étaient vaines. Au matin, la petite troupe prit la route contournant le grand désert par le sud. Kintarise et le petit Hussein jouaient du luth et du pipeau dans la voiture, tandis qu'Al-Kashi, chevauchant au côté de Qadi-Zadeh, parlait joyeusement de ses projets, comme délivré d'un lourd et mystérieux fardeau. Jamais depuis Samuel Cresques, l'ami de sa jeunesse, Qadi-Zadeh n'avait eu un aussi plaisant compagnon de voyage.

11.

Samarcande n'avait pas attendu la venue du Ptolémée de l'Oasis pour devenir le foyer des arts, des lettres et des sciences. Dès l'année suivant celles de ses deux mariages, Ulugh Beg avait entrepris d'agrandir considérablement la madrasa. Il avait également récupéré le collège soufi qui lui faisait face, et qui serait désormais consacré à l'étude des lettres et de la religion, les moines ayant été installés à l'écart de la ville, ce qui les mécontenta. Mais après tout, leur expliqua le conseiller Yazdi, l'animation permanente du Reghistan convenait peu à la méditation et à la quête spirituelle. Le palais royal lui-même, au fond de l'esplanade, n'abritait plus la famille du prince et sa suite, installée également hors des murs dans une vaste résidence dite d'été, au cœur d'un immense parc. Au Reghistan ne demeurait que le siège de l'administration, là où se réunissait le conseil, mais où logeaient également les enseignants les plus en vue. On y avait aussi ouvert la bibliothèque, que la madrasa d'origine ne pouvait plus contenir. Quant aux étudiants, de plus en plus nombreux, on les voyait partout en ville, et l'ancienne capitale de Tamerlan bouillonnait de jeunesse, de rires, de fêtes et de musiques autour de la plus prestigieuse université qu'il y eut jamais en terre d'Islam.

Ulugh Beg ne gouvernait pas, mais il bâtissait. Non content d'avoir complètement réaménagé Samarcande, il s'était occupé aussi d'embellir ses autres cités, dotant par exemple Boukhara d'une nouvelle mosquée et d'une autre madrasa.

Mais surtout, son pré-carré demeurait l'université du Reghistan. Rien n'était trop beau pour le confort des enseignants et des étudiants.

Ulugh Beg le prince et son double Taragaï l'astronome avaient appris à vivre dans le même corps. Le premier faisait de sa cité la capitale mondiale du savoir ; le second y étudiait et y enseignait. Le premier offrait au second et à ses collègues tout ce qui était nécessaire à leurs travaux, dont un observatoire sur le toit en terrasse de l'université. Mais c'était le prince qui s'acharnait à lire dans le ciel le destin des rois et des nations. L'astronome, lui, se contentait de l'explorer.

Enfin, à la onzième année de son règne, Ulugh Beg accueillit celui qu'il considérait comme le plus grand astronome et mathématicien du siècle, Al-Kashi, le Ptolémée de l'Oasis. Malgré les craintes de Qadi-Zadeh, la première rencontre se passa à merveille. Il est vrai qu'il l'avait longuement préparée, en sermonnant son compagnon durant le voyage, puis en avertissant le prince de la rusticité du nouveau venu. Il s'arrangea par prudence à ce que l'audience se déroulât sans autre témoin que lui.

Ulugh Beg fut surpris de l'aspect juvénile et taillé en force de son interlocuteur. Il se l'était imaginé ressemblant aux gens qui entretenaient ses jardins, ou aux paysans croisés lors de ses tournées, courbés, vieux dès l'enfance, et se prosternant sur son passage. De son côté, Al-Kashi n'avait jamais vu un prince, ni de près ni de loin. Qadi-Zadeh l'avait presque convaincu que le petit-fils de Tamerlan était l'exact opposé de son aïeul. Après tout, se disait le jardinier, un homme de science et de raison comme lui ne saurait tenir les enfants pour responsables des crimes de leurs pères. Toutefois, il ne pouvait s'empêcher de croire qu'il allait avoir affaire à l'un de ces monarques qui se piquaient d'arts et de poésie pour se désennuyer de l'exercice du pouvoir, comme avec la chasse ou, pour leur prestige, les fêtes qu'ils donnaient en appauvrissant leurs sujets. Ou, pire encore, Ulugh Beg avait peut-être l'intention de se servir de lui pour manipuler les peuples, en justifiant ses actions par la prédiction de phénomènes célestes. Si le prince ne prouvait pas au jardinier

qu'il était son collègue à part entière, et non un potentat se servant de lui comme d'un jouet, il retournerait dans son oasis.

Prévenu par Qadi-Zadeh que l'autre jaugerait ses compétences scientifiques, Ulugh Beg se sentit écartelé entre son orgueil de prince et son admiration pour le génial mathématicien. D'ordinaire, c'était lui qui faisait passer un examen à ceux qui postulaient un emploi d'enseignant. Il usa alors d'une tactique conciliant Ulugh Beg et Taragaï. Après une ou deux phrases de salutations très convenues, il le félicita sèchement sur son fameux théorème généralisant celui de Pythagore, puis entreprit de le lui exposer comme s'il en était lui-même l'auteur. Il en énuméra les extensions possibles dans le domaine de l'astronomie, mentionnant malignement, au détour d'une phrase, une démonstration qu'Al-Kashi n'avait pas relevée dans son ouvrage, soit par inattention, soit parce qu'il ne l'avait pas trouvée. Al-Kashi en fut tout à la fois vexé et flatté. Il se rengorgea, plein de fausse modestie, puis affirma, comme si ce théorème n'était qu'un passe-temps de sa jeunesse, qu'il travaillait actuellement à affiner le nombre Pi jusqu'à la seizième décimale.

— Je pourrais ainsi, dit-il en s'échauffant, calculer la circonférence d'un cercle six cent mille fois plus grande que l'équateur terrestre, avec une marge d'erreur qui ne dépasserait pas l'épaisseur d'un crin de cheval.

— Pourquoi six cent mille fois ? intervint Qadi-Zadeh. Est-ce de la rhétorique ?

— Bien sûr que non, rétorqua le jardinier avec une certaine condescendance. L'équateur de la sphère des étoiles fixes, je veux dire « l'univers », est six cent mille fois plus grand que celui de notre petit globe, tout le monde sait cela.

— Cela prouve au moins que je ne suis pas tout le monde.

Ulugh Beg, quant à lui, avait pris le propos d'Al-Kashi très au sérieux. En un éclair il avait calculé la circonférence de l'univers et l'avait criée comme on crie au sommet du plaisir amoureux. Puis le prince de Samarcande et le natif de Kashan, s'exaltant l'un l'autre, se demandèrent s'il n'y avait pas un rapport entre le volume de la sphère céleste et le nombre

d'étoiles fixes, s'échangeant des chiffres de plus en plus considérables, comme des enfants se renvoient une balle. Qadi-Zadeh se tenait en retrait. Cet euclidien sceptique ne voyait, dans ce débat de plus en plus animé, que des paralogismes, où s'insinuaient déjà les calembredaines de la numérologie. Les deux hommes lui faisaient irrésistiblement penser à ses étudiants quand il leur laissait un peu la bride sur le cou et qu'ils vaticinaient sur ce qu'il pouvait y avoir derrière la voûte céleste. Au bout d'un moment, il décida de les calmer :

— Tu as trouvé là, mon cher Ghiyath, un bel et noble objet d'étude auquel tu pourras consacrer tous tes loisirs. Nous avons toutefois une autre tâche à accomplir, plus modeste mais plus urgente : la construction de notre observatoire. En attendant, va te reposer des fatigues du voyage. Ensuite, je t'emmènerai visiter la ville, si tu le désires. Tu pourras constater que Samarcande n'est pas tout à fait la tanière d'un ogre assoiffé de sang.

Il était assez content de ce coup de pied de l'âne, même si Al-Kashi ne releva pas la pique, tant Ulugh Beg l'avait charmé. Un Ulugh Beg tout aussi enchanté de son nouvel ami.

*

Ils commencèrent par étudier les plans de l'observatoire de Maragha, achetés par Al-Kashi au libraire de Chiraz. Il les avait déjà largement annotés et commentés.

— Voyez, dit le jardinier de Kashan en montrant du doigt un détail d'une feuille jaunie qui avait pris l'aspect d'un vieux parchemin chargé de gloses à l'encre fraîche. C'est dans le corps du bâtiment principal que Nasir al-Tusi avait choisi d'ériger le quadrant de quarante coudées⁽⁸⁾ de rayon qui fit sa gloire. Notez la disposition semi-enterrée de l'instrument. Elle favorise une taille maximale de l'arc de cercle, tout en évitant la construction d'un édifice trop élevé.

Ulguh Beg et Qadi-Zadeh, aussitôt imités par deux autres savants astronomes qui avaient été convoqués à la réunion, opinèrent du menton. Seul l'architecte de Delhi, qui avait

travaillé sur le mausolée de Tamerlan et la rénovation du Reghistan, resta de marbre.

— Évidemment, intervint Qadi-Zadeh, la partie enterrée, bien que plongée dans l'ombre, sert aussi à la mesure des hauteurs astreales ; elle doit être accessible aux astronomes à l'aide d'une rampe.

— Évidemment, renchérit Ulugh Beg qui souhaitait montrer qu'il n'était pas en reste dans la compréhension du fonctionnement de l'instrument. La partie basse du quadrant permet de mesurer les hauteurs astreales élevées au-dessus de l'horizon, et la partie haute les hauteurs basses... si je puis dire.

— Comme vous ne l'ignorez pas, enchaîna Al-Kashi, plus l'arc de cercle est grand, plus fines sont ses graduations.

— Pouvez-vous nous donner des chiffres précis ? demanda l'un des astronomes.

— Bien entendu, répondit Al-Kashi en haussant les épaules, tout en brandissant péremptoirement un autre feuillet tout aussi jauni et gribouillé. J'ai ici le schéma de l'instrument dessiné par Al-Urdi. J'ai calculé qu'un degré d'arc correspondait à sept paumes et demie ; il avait donc été possible de le graduer en trois cent soixante parties, chacune représentant dix secondes d'arc.

— Pour notre observatoire il faudra faire mieux, dit Ulugh Beg. Que diriez-vous d'un quadrant de quatre-vingts coudées⁽²⁾ de rayon ?

Al-Kashi émit un sifflement appréciatif.

— Fichtre, nous aurions en effet une graduation deux fois plus fine... Pas encore l'épaisseur d'un crin de cheval, mais presque !

— J'imagine qu'en dehors du quadrant, poursuivit Ulugh Beg en souriant des façons peu protocolaires du Jardinier, les astronomes de Maragha utilisaient d'autres instruments. Je pense à des sphères armillaires équipées de viseurs, à des astrolabes, à un gnomon. Sans oublier le quadrant azimuthal et la machine parallactique, ces deux instruments que le génie

d'Al-Tusi avait conçus, et qui nous seront indispensables pour mesurer simultanément l'altitude et l'azimuth.

— Je suis heureux de constater que mon prince, en plus d'être un souverain généreux, est aussi un astronome accompli, approuva Al-Kachi. Sur cette partie du plan, vous pouvez en effet constater que le toit plat qui recouvrait le quadrant de l'observatoire à Maragha formait une terrasse partagée en sections, chaque emplacement correspondant à un instrument dédié à un type particulier de mesures. J'ai donc rajouté sur le plan mes propres croquis, afin de...

Il fut sèchement interrompu par l'architecte indien. Resté jusque-là silencieux, ce dernier commençait à sérieusement se vexer de la façon dont ce rustre venu du désert prétendait décider de tout :

— Ces gribouillis de M. Ghiyath masquent par trop le document original. Vous autres astronomes, vous avez le nez dans le ciel et ne tenez aucun compte des réalités matérielles. Moi, j'affirme qu'un quadrant de pierre de quatre-vingts coudées de rayon est impossible à construire. Il s'effondrerait sous son propre poids.

Voyant qu'Al-Kashi s'apprêtait à exploser de colère, Qadi-Zadeh tenta diplomatiquement de ménager les susceptibilités de chacun :

— Il suffirait de transformer le quadrant en sextant pour alléger l'instrument d'un tiers, ce qui apaiserait les craintes de l'architecte. Quant à nous, astronomes, nous admettons qu'un arc de soixante degrés suffirait largement pour viser le Soleil au méridien à n'importe quelle époque de l'année...

— Voilà une idée fort sage, acquiesça Ulugh Beg. C'est décidé, ce sera un sextant, et pour le reste de l'installation, nous suivrons les conseils avisés de Ghiyath.

Ce dernier dut refréner momentanément sa fureur. Après tout, Qadi-Zadeh avait raison. Un sextant suffirait. Mais avec son caractère bien trempé, il ne put se contenir bien longtemps, et après quelques minutes de discussion il commença à accabler l'architecte de ses sarcasmes, l'accusant

d'ignorance et lui recommandant de lire son ouvrage *Les Clés de l'arithmétique*, si toutefois il savait lire.

Sarcasmes qu'il répéta à chacune des nombreuses réunions qui s'ensuivirent, tant et si bien qu'un jour le malheureux Indien se jeta en larmes aux pieds d'Ulugh Beg, le suppliant de le renvoyer sur le chantier de la mosquée de Boukhara, faute de quoi il se planterait, sous ses yeux, un poignard dans le cœur. Comme il s'apprêtait à joindre le geste à la parole, le prince consentit à cette supplique. Mais il n'osa blâmer Al-Kashi pour sa conduite. Malgré son caractère épouvantable, l'homme de l'oasis était indispensable. L'étendue de ses connaissances ne portait pas seulement sur les mathématiques et l'astronomie, mais également sur la mécanique, l'alchimie des métaux... De plus, sans ses talents d'architecte, l'observatoire ne pourrait jamais être construit. Al-Kashi avait donné un aperçu de son savoir dans un de ses ouvrages, de l'équilibre des masses à l'estimation du coût des travaux et du salaire des ouvriers, en passant par la fabrication des céramiques. Il avait même inventé un procédé complexe pour masquer les bords et les joints d'un édifice. Le jardinier de Kashan devint ainsi le maître d'œuvre du futur observatoire de Samarcande.

Pourtant, il passa bien près de la disgrâce le jour où Ulugh Beg leur fit visiter le site du futur chantier : la colline de Kuhak, à un quart d'heure de marche au nord-est du Reghistan. Orientée dans sa longueur du nord au sud, elle servait d'appui, d'un côté aux remparts extérieurs, de l'autre elle surplombait un méandre de la rivière des Foulons. À son sommet, une petite tour de guet. Al-Kashi fit remarquer que le site n'était pas assez élevé et trop proche du centre, les fumées des fabriques de papier et les vapeurs montant de la rivière risquant de fausser leurs mesures. Ulugh Beg lui répliqua sèchement que ce serait ainsi parce qu'il l'avait ordonné. Al-Kashi allait insister quand un vigoureux coup de coude dans les côtes le fit taire.

Qadi-Zadeh savait en effet depuis longtemps que le prince avait réaménagé sa cité pour qu'elle devienne en quelque sorte le miroir, au sol, du zodiaque dans les cieux. Ulugh Beg ne l'avait jamais confié à personne, pas même à lui, son plus

proche. Mais le désormais recteur de l'université de Samarcande l'avait découvert en regardant du haut de la madrasa la composition des dallages de la place centrale, puis en examinant les céramiques aux motifs d'étoiles d'or sur fond bleu couvrant le fronton des porches d'entrée, enfin sur les plans de la cité qu'Ulugh Beg avait reconstruite et recomposée. Qadi-Zadeh connaissait les blessures secrètes de son ami. Et il fut bouleversé que celui-ci ait fait représenter partout ses deux cartes astreales – celle qui l'avait fait naître prince et celle qui l'avait fait naître homme de sciences. La répartition des mosquées, mausolées, bâtiments administratifs, hospices, bazars et marchés, l'ornementation de leurs façades, indécelables pour le profane, tout figurait le signe zodiacal du prince Ulugh. Seul l'ensemble du Reghistan redessinait la carte astrale de l'astronome Taragaï.

Néanmoins, il ignorait pourquoi Ulugh Beg avait choisi cette colline pour y construire l'observatoire. Le prince connaissait pertinemment les inconvénients d'un tel site, il savait également que les travaux seraient longs et coûteux, alors que bien d'autres endroits au relief plus conséquent, plus faciles à creuser et à aplanir, hors de portée des brumes de la rivière, auraient parfaitement fait l'affaire.

Qadi-Zadeh voulut découvrir quelle était la raison de cette obstination. Et c'est au détour d'une conversation avec Yazdi, sur un tout autre sujet, qu'il obtint la clé de l'énigme. L'ancien mage zoroastrien soutint en effet que l'observatoire serait le soleil de Samarcande, et les monuments d'importance de la cité, les planètes autour de lui. Rentré chez lui, Qadi-Zadeh put calculer que, très approximativement bien sûr, la situation de ces bâtiments pouvait être lue comme la configuration des planètes autour du soleil les premiers jours du printemps. Et ce n'était pas une coïncidence si le mausolée de Tamerlan était à la place de Saturne, la mosquée Bibi-Khanoum à celle de Jupiter, bains publics, hammam et hospice à celle de Vénus, la caserne principale à celle de Mars, le grand bazar à celle de Mercure. L'ensemble du Reghistan, au centre de la ville, ne saurait être autre que la Terre et la Lune.

*

Les travaux de construction de l'observatoire commencèrent au printemps de l'an 823⁽¹⁰⁾. Des centaines d'ouvriers arasèrent en paliers le relief capricieux de la colline avant d'y creuser les profondes fondations du bâtiment dans une roche très dure. D'autres cependant détournaient le cours de la rivière en la canalisant pour l'éloigner du chantier. Il fallut alors construire de nouvelles machines hydrauliques pour irriguer fontaines et jardins, puis on aménagea ses berges qui devinrent ainsi le lieu de promenade favori des citadins. Mais les foulons avaient été contraints de quitter les lieux. Pour ne pas risquer l'émeute, et surtout ne pas priver Samarcande de cette source considérable de revenus qu'était le papier, on construisit dans un méandre du puissant fleuve Zeravchan, à une demi-heure à pied au nord de la ville, de nouveaux moulins et de nouvelles fabriques qui pouvaient produire deux fois plus de cuir et de papier. Bientôt, le site devint le faubourg manufacturier de la cité. Ce déménagement eut un autre avantage : on respirait en ville un air plus pur, débarrassé de la puanteur des tanneries. Les habitants de Samarcande n'eurent d'ailleurs jamais à se plaindre de la lenteur des travaux. Ils étaient habitués depuis toujours à voir régulièrement s'ouvrir de nouveaux chantiers. La situation excentrée de celui de l'observatoire n'entravait pas la circulation, les matériaux de constructions étant apportés de l'extérieur par une rampe ouverte dans les remparts.

Mais le plus important, pour les sujets d'Ulugh Beg, était que cela ne leur coûtait rien, contrairement à l'érection d'une mosquée ou naguère du Reghistan. Le prince puisait dans son trésor personnel, principalement sur l'octroi versé par les caravanes. Or, elles étaient de plus en plus nombreuses, à importer marbre de Mongolie, jade de Chine, bois de l'Inde. En revanche, plomb, lapis-lazuli et cuivre surtout, dont le pays regorgeait, étaient libres de taxe et faisaient prospérer les régions minières.

Au bout d'un an, la butte avait perdu un quart de sa hauteur pour former une sorte de pyramide tronquée au sommet parfaitement plat et lisse. Ses flancs avaient été également remodelés et formaient maintenant un demi-ovale orienté vers le sud. Une fois ainsi polie comme un diamant, on creusa la

colline d'une fosse, laquelle prit peu à peu la forme parfaite d'un cube aussi large que profond. La méridienne de Samarcande, le degré zéro de longitude, passerait par son milieu. La latitude du site, quant à elle, avait été calculée à la seconde près, par Ulugh Beg, Qadi-Zadeh et Al-Kashi. Après avoir doté le fond du cube d'épaisses fondations, on érigea le long de sa face intérieure nord une rampe qui s'incurvait en arc et apparut peu à peu à la surface, qu'elle dépassa finalement de plus de soixante coudées(11), se hissant comme une gigantesque voile de marbre que gonfle le vent. Cette étrange construction serait le support du plus grand sextant du monde.

Quand cette courbe élancée fut achevée, on construisit enfin l'observatoire lui-même. C'était un cylindre massif, aussi haut que large, dont le toit plat laissait dépasser le haut de l'appareil géant. L'absence de dôme ou de coupole surmontant le bâtiment laissait une impression d'inachevé. On aurait dit une grosse citerne, jusqu'au moment où s'éleva sur la terrasse un grand triangle rectangle en briques vernissées, dont l'hypoténuse était un escalier escarpé montant d'ouest en est jusqu'à une petite plate-forme semblant toucher le ciel. Si la « citerne » recelait le plus grand sextant du monde, le gnomon jaillissant sur son toit n'avait rien à lui envier. Collés de chaque côté, là où l'ombre ne portait pas sur le cadran, on construisit deux édicules à coupole bleue, pour y protéger des intempéries les autres instruments de mesures installés sur le toit. On aurait dit des champignons poussés sur une souche.

L'édifice se dressait sur trois étages seulement, mais chacun de vingt coudées de hauteur, et largement ajourés de vastes baies. Ces ouvertures étaient une suite d'arcades courant tout autour de la façade. La hauteur de leurs balustrades avait été calculée pour permettre qu'on s'y livre à des observations selon un angle très précis avec l'horizon. L'observatoire d'Ulugh Beg était certes loin d'être le plus beau monument de Samarcande, exempt de dômes majestueux et de minarets graciles. Sa façade circulaire et ses porches d'entrée sud et nord avaient pourtant été richement parés de céramiques bleues gravées d'étoiles d'or, mais la composition ne possédait pas l'harmonieuse symétrie du Reghistan. Elles étaient

regroupées par constellations. Plus étonnant, des représentations d'êtres vivants reliaient les astres entre eux, Lion, Grande et Petite Ourses, Dragon, Scorpion, et même des humains comme le Cocher ou la Princesse, voire des idoles païennes, tel le Centaure ou Pégase. Chaque constellation était dûment légendée en calligraphie nastaliq. Ainsi, en tournant autour du bâtiment on pouvait voir une carte du ciel complète. Le jardin de l'observatoire était ouvert à tous. On venait nombreux, quand la nuit était claire, et l'on jouait en famille à retrouver sur la muraille telle ou telle région de la voûte céleste.

*

Le tumulte du monde ne pénétrait pas dans le nouveau palais d'été qu'Ulugh Beg avait fait construire à proximité de l'observatoire, et qu'il appelait pour lui-même « la maison de Taragaï ». Il en avait fait, pour ses enfants, le havre dont il avait été privé durant son enfance. Il offrit aux jumeaux Rabia et Abdelaziz une demi-douzaine de petits camarades, lui qui avait traîné sa solitude jusqu'à l'arrivée de son vrai frère, le Fauconnier. Le fils de son ami défunt faisait d'ailleurs partie de la turbulente petite troupe, garçonnet éveillé qui menait souvent la danse. Il avait reçu le nom de son père, Ali Qushji*. Ulugh Beg avait pour lui une petite préférence, qu'il s'appliquait à ne pas montrer aux autres enfants. Ses attentions allaient aussi à sa fille, car il savait qu'il la perdrait la première et qu'à l'âge de douze ans elle irait épouser le fils du barbare ouzbek en échange du retour de son héritier Abdulatif. Vivaient également au palais le garçon et la fille de Qadi-Zadeh, Chamseddine et Fatima. Il avait proposé à son ancien professeur de venir s'y installer lui aussi. Le recteur de l'université avait refusé : il ne voulait pas faire partie de la domesticité du prince. Aussi, Ulugh Beg lui avait-il fait bâtir une petite maison à l'entrée du parc, à mi-chemin de l'observatoire. Le fils d'Al-Kashi, Hussein, put lui aussi profiter de la compagnie de cette ribambelle d'enfants. L'épouse du jardinier se mit à y donner des leçons de musique, et parfois des concerts. Elle finit par former un petit orchestre exclusivement composé de femmes, qui eut un grand succès sauf bien sûr auprès des sectes religieuses les plus austères et

rébarbatives. Quant à Al-Kashi lui-même, il fréquentait exclusivement l'observatoire et se refusa toujours à pénétrer dans la résidence privée du petit-fils de Tamerlan.

*

Le chantier de l'observatoire en était à sa quatrième année quand vint le temps où il fallut échanger la petite Rabia contre son demi-frère Abdulatif, qui n'avait que six mois de plus qu'elle. L'accord passé douze ans auparavant stipulait que l'héritier serait renvoyé à Samarcande, tandis que Rabia irait épouser le fils du chef ouzbek Shay Khan. Or, Shay Khan était mort l'an passé, et son fils, Abu Kayr*, malgré ses dix-sept ans, avait d'autres ambitions. En quelques mois, le jeune homme avait réussi à fédérer la moitié des tribus de son peuple, fascinées par sa fougueuse jeunesse et ses ardeurs belliqueuses. Il se revendiquait surtout comme un descendant de Gengis Khan en personne, ce qui était peut-être vrai.

À Hérat, Chah Rukh ne s'était pas soucié de ce changement soudain au nord de son royaume. Ces fédérations de tribus des steppes étaient monnaie courante ; elles se dissolvaient le plus souvent dans des conflits internes aussi vite qu'elles s'étaient constituées. Ulugh Beg, au contraire, s'en inquiéta. Son père eut alors ce conseil laconique : « Négocie d'abord, combats ensuite. » Négocier... Combattre... Il ne savait faire ni l'un ni l'autre. Il voulait seulement qu'on lui rende son fils.

Il envoya un message à Abu Kayr pour lui rappeler les termes de l'accord passé. Pour toute réponse, Abu Kayr entra dans Mashhad à la tête d'une forte troupe. C'était loin d'être une prouesse guerrière, car Chah Rukh avait voulu que la ville sainte soit ouverte à tous les croyants, à condition bien sûr qu'ils y viennent en pèlerins et non en guerriers. Le petit Abdulatif, l'héritier, avait été placé là-bas pour cette raison.

— Pourquoi mon père n'intervient-il pas ? demanda Ulugh Beg. Mashhad est dans le Khorasan, et non en Transoxiane, sous sa juridiction et non la mienne.

Le conseiller Tarkhan attendit un instant avant de répondre. Il venait à peine de revenir de Hérat, où il avait longuement conféré avec Chah Rukh. Celui-ci, comme à son habitude,

patientait selon ce qu'il appelait la stratégie du tigre : rester immobile, à l'affût, en attendant que la proie fit une erreur. Sans sous-estimer l'adversaire, il jugeait disproportionné de mobiliser contre Abu Kayr sa puissante armée, au risque de commettre à son tour le sacrilège de pénétrer dans la ville sainte comme un conquérant.

— Le Grand Souverain, dit enfin Tarkhan, pense qu'il serait bon, pour votre renommée et votre gloire, que vous alliez vous-même chercher votre fils et imposer à Abu Kayr l'application du traité. Il pense également qu'il est temps que vous prouviez au peuple et à l'armée que vous serez un jour son digne successeur.

En réalité, le propos de Chah Rukh avait été plus abrupt : « Que mon fils montre enfin s'il a quelque chose dans le ventre. »

— Mais... il ne m'a rien écrit ? s'étonna Ulugh Beg.

Tarkhan fit non de la tête, contenant l'envie de secouer par les épaules ce trentenaire qui se réfugiait toujours dans les jambes de son père, et de lui dire : « À cheval, mon garçon, et va donner une bonne leçon à cette bande de sauvages ! »

Pourtant, Ulugh Beg était loin d'être un couard ; seul son esprit méthodique l'empêchait d'agir sur une impulsion. Il lui fallait d'abord peser le pour et le contre, élaborer l'énoncé du problème afin de le résoudre le plus solidement possible et confirmer ainsi son hypothèse de départ. Mais cette fois, il lui fallait décider rapidement, en se fiant à son seul instinct. Il s'agissait de la sécurité de son fils, sinon de sa vie. Il songea un instant à consulter les astres, puis chassa vite cette idée : il estimait ne pas avoir suffisamment la maîtrise de l'art divinatoire.

— Fais-moi venir Qadi-Zadeh.

Tarkhan obéit, en se demandant ce que le recteur de l'université pouvait avoir à faire là-dedans.

Quand ils étaient en tête à tête, Qadi-Zadeh et Ulugh Beg s'étaient fait une règle d'or d'oublier toute hiérarchie, pour se comporter comme deux hommes de science, unis par des liens

d'amitié et de confiance. Le prince avait même demandé au recteur de l'appeler Taragaï, sans s'encombrer de formules de majesté. Or, en sollicitant son conseil, il venait de transgresser la règle. Et Qadi-Zadeh était furieux.

— Ce que je ferais à ta place ? Mais mon prince, je n'y suis pas, à ta place, et je m'en trouve fort bien. Je n'y connais rien, moi, à ces choses-là. Ou plutôt j'en ai l'idée que n'importe lequel de tes sujets en a.

— Et quelle est-elle, cette idée de tous mes sujets ? insista Ulugh Beg avec une fausse désinvolture.

Qadi-Zadeh se fit solennel. Il planta droit son regard dans celui du prince et dit :

— Je m'adresse à mon ami ; à Taragaï, le remarquable astronome, à Taragaï le plaisant compagnon, et non à mon seigneur Ulugh Beg. Et je vous implore, seigneur, de ne pas tenir rigueur à votre humble sujet de ce que ce vieux fou de Qadi-Zadeh va dire à son ami Taragaï.

— Que de grandes phrases ! Parleras-tu, à la fin ?

Qadi-Zadeh aspira une goulée d'air et martela, comme il aurait martelé sa leçon à un élève peu doué :

— Décide, ordonne, agis ! Fais ton métier de prince ! Ah, bien sûr, tu peux te tromper, tu peux être battu ! Mais combien d'autres grands de ce monde l'ont-ils été avant toi ?

— C'est ça ton conseil ? Me voilà bien avancé, soupira Ulugh Beg avec un sourire mélancolique. Mais peut-être as-tu raison de me renvoyer à ma solitude. Allez, laisse-moi, maintenant.

Décider, commander, agir ! Au fond, c'était tellement simple. Il suffisait de détenir le pouvoir. Alors il prit la tête de deux mille cavaliers, dont les renforts constitués par les hommes de Rustem venus de Kesh, et ceux d'un autre de ses cousins, gouverneur de Boukhara. Pas de piétons, pas d'arbalétriers, pas de machines de siège ni d'artillerie comme dans les puissantes armées de son père. Il voulait faire la guerre à l'ancienne, en une chevauchée fulgurante, à

l’imitation de son aïeul. Si on lui avait demandé pourquoi, il n’aurait su répondre. Mais certains, parmi ses guerriers, affirmaient qu’il voulait montrer ainsi que le sang du Boiteux coulait encore dans les veines du trop paisible savant.

Ils traversèrent le désert du Karakorum à la vitesse d’une tempête de neige balayant les steppes, puis suivirent les rives du Kachaf Rud gelé, jusqu’aux remparts de Mashhad, la ville aux mille visages. Les portes étaient fermées, la cité semblait morte. Ulugh Beg envoya un homme en éclaireur sous les remparts. Un arbalétrier apparut en haut des remparts, lâcha son carreau et l’éclaireur tomba de son cheval. Songeant au Fauconnier, Ulugh Beg eut un pincement au cœur. Il sentit peser sur lui le regard de son état-major. Que fallait-il faire ? Sa raison lui dictait de battre en retraite, mais son orgueil et, surtout, le jugement de son père le lui interdisaient. Alors, le pacifique Taragaï chuchota dans l’âme du guerrier néophyte Ulugh Beg : « Ton héritier est dans ces murs. Sauve-le ! » Le sauver, mais comment ? « En parlementant, en négociant. Nous ne sommes pas si mauvais que cela, toi et moi, dans la dialectique. »

Ulugh Beg ordonna qu’on attèle son char, et qu’un gonfalonier l’accompagne en brandissant son emblème et le pavillon demandant la trêve. Son cœur battait très fort sous le haubert d’acier couvert d’un plastron d’argent, mais ses mains serrant les rênes ne tremblaient pas tandis que les murailles de Mashhad grandissaient devant lui jusqu’à l’écraser. Il chantonna bouche close des vers d’Omar Khayyam que sa mère avait mis en musique et dont elle le berçait quand il était petit :

Hier est passé, n’y pensons plus

Demain n’est pas là, n’y pensons plus

Pensons aux doux moments de la vie

Ce qui n’est plus, n’y pensons plus.

Le char s'arrêta devant la porte principale, au niveau de l'éclaireur gisant à terre ; son cheval s'était enfui. Ulugh Beg attendit de longues minutes. Un vent glacial faisait claquer la soie des étendards et agitait le panache vert de son casque. « Ce qui n'est plus, n'y pensons plus... » Enfin, l'un des lourds vantaux de la porte s'ouvrit. Un cavalier apparut, tout de cuir vêtu. Il mena doucement sa monture d'un pas de parade jusqu'à ce que sa botte touche presque celle du prince. C'était un tout jeune homme, à la barbiche en pointe et aux longues moustaches mongoles.

— Bienvenue à Mashhad, seigneur Ulugh Beg, dit-il en persan. Je suis Abu Kayr.

La voix était agréable, malgré son drôle d'accent ; celui que le prince avait imaginé comme une brute barbare possédait un visage fin et avenant, où se lisait une vive intelligence. Taragaï en aurait volontiers fait un ami, mais Ulugh Beg gronda d'un ton brutal :

— Ah, c'est donc toi ! Rends-moi mon fils !

— Ton fils ? Il t'attend avec impatience. Autant d'impatience que j'en ai à rencontrer ma future épouse, ta fille Rabia, comme convenu dans l'accord signé par nos pères, n'est-ce pas ?

— Accord que je t'ai demandé de respecter il y a de cela six mois. Mais tu ne m'as jamais répondu.

— Je t'expliquerai les raisons de mon silence, bien au chaud dans le palais.

Machinalement, Ulugh Beg tourna la tête vers son armée en ordre de bataille, loin derrière lui. Abu Kayr éclata de rire :

— Ce n'est pas un guet-apens. J'aurais tout à y perdre. Alors qu'une bonne alliance matrimoniale avec la famille du Grand Émir renforcera mon pouvoir. De ton côté, pénétrer seul chez l'ennemi sera, aux yeux de tes sujets, la preuve de ton audace, digne de ton glorieux lignage.

Il n'y avait aucune ironie dans ces mots. Abu Kayr se contentait d'expliquer que le pouvoir se gagnait, que l'autorité

se méritait. Tout cela était tellement évident, tellement puéril aussi. Ulugh Beg le comprit si bien qu'il répondit :

— Soit, je t'accompagne. Toutefois, j'exige que mes cousins et généraux Rustem et Usman soient à mes côtés. Trois Timourides au lieu d'un, voilà qui sera bon pour ton prestige, mon gendre.

Le gonfalonier revint vite avec Rustem et Usman, qui n'en menaient pas large. Ils pénétrèrent dans la ville. Les guerriers d'Abu Kayr s'étaient faits discrets et les curieux, par ce froid, étaient peu nombreux à voir se diriger les quatre seigneurs vers le palais. Dans la salle d'audience, un garçon de treize ans vêtu d'une toge noire et coiffé d'un turban blanc avança vers Ulugh Beg, encadré par deux oulémas. Le petit Abdulatif s'inclina froidement devant son père, avant de repartir s'asseoir sur un tapis dans un coin de la salle, suivi des deux religieux.

*

Ulugh Beg resta trois jours à Mashhad. Une estafette faisait des allers et retours pour rassurer l'armée qui bivouaquait toujours hors les murs. En vérité, tout avait été conclu dans les premières heures, mais il fallait faire croire à la difficulté des négociations. Dès son accession à la tête des tribus ouzbeks, Abu Kayr avait été tenu d'inaugurer son règne en accomplissant un exploit guerrier. Il aurait pu lancer une chevauchée vers la principauté de Moscovie, où il se serait livré au pillage, comme le faisaient régulièrement les autres Tatars issus de la Horde d'Or. Mais le jeune Khan avait une plus grande ambition : transformer son domaine en une vraie nation. Quoi de mieux pour cela que de défier le puissant empire de Chah Rukh ?

« Au fond, se dit Ulugh Beg, je suis dans la même situation que lui. À cette seule différence que c'est mon père, et non mon peuple, qui m'incite à prouver ma valeur. Quelle sottise que tout cela ! Nous sommes comme des coqs qui doivent crier le plus fort possible pour être maîtres de la basse-cour. »

L'accord passé douze ans auparavant fut vite confirmé : Abdulatif repartirait à Samarcande avec son père. Au

printemps, Abu Kayr s'y rendrait à son tour pour épouser Rabia, puis attendrait qu'elle soit nubile pour l'emmener avec lui. Les deux oulémas encadrant Abdulatif intervinrent dans les négociations portant sur le sort de Mashhad. Ils voulaient que la cité, où le huitième imam avait subi son martyre, devienne un sanctuaire gouverné par eux-mêmes et leurs homologues. Ulugh Beg rétorqua que la ville, la seconde du Khorasan après Hérat, était sous la tutelle directe de Chah Rukh, et que c'était à lui qu'il fallait s'adresser. De son côté, Abu Kayr promit que sa troupe et lui repartiraient vers les rives de la mer d'Aral, en même temps qu'Ulugh Beg se retirerait vers la Transoxiane. La suite des palabres ne concerna plus que des points de détail, parmi lesquels la procession des deux armées jusqu'au mausolée d'Ali-ar-Rida et du calife Haroun-al-Rachid.

En se prosternant devant le tombeau du huitième imam, Ulugh Beg songea à tous les morts, toutes les batailles, tous les complots qui avaient déchiré l'Islam depuis l'assassinat du martyr Ar-Rida, et qui n'étaient que des luttes pour le pouvoir temporel, des querelles dynastiques, sinon tribales. Il pensa aussi que celui qui avait fait empoisonner le religieux n'était autre que le calife Al-Mamun, qui avait fondé à Bagdad la Maison de la Sagesse. Ce fut en dirigeant cette académie, qui surpassait celles d'Athènes et d'Alexandrie, qu'Al-Khwarizmi avait inventé l'algèbre, tant la chose que son nom, qu'il avait introduit la notation décimale et surtout le zéro, mesuré la longueur d'un degré du méridien terrestre, étudié éclipses, anomalies lunaires, parallaxes, année sidérale. Toujours à la Maison de la Sagesse, Al-Khwarizmi avait dressé aussi des tables astronomiques, bien plus considérables que celles des anciens Grecs. Tables qu'avait augmentées un siècle après, toujours à la Maison de la Sagesse de Bagdad, Al-Battani, le nouveau Ptolémée, tables que grossirent encore les astronomes d'Al-Andalous, puis celle de ce roi chrétien, cet Alphonse le Savant dont Qadi-Zadeh faisait grand cas ; tables que lui, Ulugh Beg, parachèverait et surpasserait quand son observatoire serait enfin achevé, au-dessus de la mérienne de Samarcande.

À sa gauche, Abu Kayr priait également, avec aussi peu de ferveur que lui. Savait-il, le jeune guerrier, que le père de l'algèbre était né dans la même ville que lui, à Khiva, six siècles et demi auparavant ? Quand bien même il deviendrait le plus débonnaire des monarques ou le plus sanguinaire des tyrans, jamais il n'atteindrait la renommée de son compatriote. Jamais il ne conquerrait son immortalité.

À sa droite, Abdulatif priait lui aussi, en un élan extatique de mysticisme. Ulugh Beg avait enfin pu, la veille au soir, s'entretenir avec son fils sans la présence des deux oulémas. Le père avait ébauché un geste d'affection ; le fils s'était raidi. Puis le jeune garçon avait récité une litanie de doléances et de reproches sur la manière impie dont son père régnait, lui déclarant qu'il était vain de chercher la vérité dans les étoiles.

— Car moi, je recevrai le Savoir grâce à Dieu en une seule nuit. J'aurai alors quarante ans, comme l'a dit le Prophète au quatrième imam : « Même s'il reste de longs jours d'ici le jour du Jugement, Dieu enverra une personne de ma famille qui remplira ce monde de justice et d'équité. »

Atterré, Ulugh Beg constata qu'on avait transformé son fils, ce fils qu'il n'avait jamais vu grandir, en un fanatique exalté. Abdulatif se prenait pour le Mahdi, l'imam caché qui viendrait annoncer au monde la fin des temps.

V.

Le ZIJ

12.

L'idée d'un livre monumental qui serait à la fois un répertoire le plus complet possible des étoiles découvertes ou à découvrir, un calendrier du mouvement apparent du Soleil, de la Lune et des planètes, de la prévision des phénomènes célestes comme les conjonctions et les éclipses, était venue à Ulugh Beg deux ou trois ans après son arrivée à Samarcande. À la mort de son ami le Fauconnier, il avait repris, en compagnie de Qadi-Zadeh, ses études d'astronomie que sa charge l'avait obligé à négliger. Grâce à son extraordinaire mémoire, tout s'était remis en place dans son cerveau avec une extrême facilité, et les notions nouvelles acquises dans la bibliothèque de Samarcande auraient pu faire de lui un des savants les plus considérables de son temps, si ses devoirs de prince ne l'avaient empêché de publier et d'enseigner. Ils ne lui interdisaient pas en revanche de puiser dans ses coffres pour se donner les moyens de réaliser cet ouvrage, auquel son nom resterait lié pour des siècles et des siècles.

Dès cette époque, il avait eu en tête le projet d'un grand observatoire. La priorité avait été pour Ulugh Beg et Qadi-Zadeh de former des astronomes qui seraient aptes, plus tard, les uns à enseigner eux-mêmes, les autres à contribuer à ce long travail d'observation et de calcul. Les candidats étaient légion, bien plus attirés par les avantages financiers de la fonction et la proximité d'un grand de ce monde, que par le désir de participer à cette œuvre grandiose : mesurer l'univers.

Qadi-Zadeh s'étonnait beaucoup moins qu'Ulugh Beg de la médiocrité des nombreux postulants. Durant ses années

passées dans la bibliothèque, au temps de Tamerlan, il avait tellement vu passer sous ses yeux de compilations, copies, imitations et autres élucubrations pillées sans discernement par les hommes du Grand Émir ou expédiées par leurs auteurs. Et si le théorème d'Al-Kashi n'avait pas fait partie du legs d'Al-Fanari, peut-être n'y aurait-il pas prêté attention. Rétrospectivement, il en frémisait. Finalement, deux ans avant l'arrivée du Ptolémée de l'Oasis, Qadi-Zadeh était parvenu à constituer deux équipes, l'une d'enseignants chevronnés, l'autre faite de ses anciens étudiants, destinée à l'observatoire. Il aurait espéré autre chose que ces exécutants sans éclat, et rêvé d'une nouvelle Maison de la Sagesse, quand tous les savoirs antiques étaient à redécouvrir, à traduire, à critiquer, à compléter, quand on s'émerveillait encore et qu'on marchait d'un pas joyeux sur les sentiers de la connaissance. Mais c'était à Bagdad six siècles auparavant ; Qadi-Zadeh savait bien que l'histoire des hommes ne reviendrait jamais à cette époque d'un Islam jeune et assoiffé de tous les savoirs du monde.

L'arrivée d'Al-Kashi avait bouleversé en quelques semaines la routine du collège d'astronomie du Reghistan.

Ce fut tout juste s'il ne détruisit pas de ses propres mains le petit observatoire installé sur la terrasse de la madrasa.

Il alla fabriquer lui-même, avec des fondeurs de cuivre, des instruments d'une exactitude jamais égalée, petits et maniables, dépourvus de toutes les joliesses dont on avait l'habitude d'ornementer sphères armillaires et autres astrolabes. Puis, une fois que tout fut mis en place, il déclara à un Ulugh Beg ravi au fond d'être ainsi malmené, qu'un observatoire était un lieu de travail et non un but de promenade pour y faire des ronds de jambes devant de belles dames, ou se lancer dans des considérations pseudo-philosophiques sur les mystères de la nature.

L'élaboration du grand livre des étoiles commença alors que la colline des Foulons n'avait pas encore reçu son premier coup de pioche. En effet, si les astres vont lentement dans leur marche, ils vont sans s'arrêter, ni attendre que les petits hommes qui lèvent la tête vers eux aient mis en place leurs

instruments. Le plan et les objectifs de l'œuvre immortelle qu'un jour on appellerait le *Zij-el-Gurgani*, le traité du prince, avaient été déjà déterminés. Ce ne serait que le calendrier de la marche apparente des astres autour d'une Terre centrale. Il n'y aurait pas de tentative d'expliquer ou de justifier par des épicycles le retard de telle planète par rapport à un parcours qui aurait dû être parfaitement circulaire. On ne se fonderait pas non plus sur des hypothèses, telle la circonférence de la sphère céleste supputée par Al-Kashi. On ne se fierait qu'à ce qui était mesurable en distance et en temps, par l'observation et le calcul. Qadi-Zadeh avait longuement insisté sur cette méthode qu'il préconisait ; il l'avait même mise noir sur blanc. Il connaissait trop ses deux amis et associés dans cette vaste entreprise, Al-Kashi toujours impatient et brûlant les étapes, Ulugh Beg, au contraire, flânant et rêvant sur des chemins de traverse. Tel l'aurige ses chevaux, il se devait de brider celui-ci et de presser celui-là, conscient que lui-même faisait partie de l'attelage et que son pas trop précautionneux pouvait entraver leur marche.

Les travaux titaniques du gros-œuvre de l'observatoire furent achevés au bout de quatre ans. Mais le plus difficile restait à faire pour qu'on pût enfin y observer. La terrasse supérieure se transforma alors en un cadran solaire géant. Au centre exact du cercle parfait formé par ce toit plat, on avait enchâssé un petit globe de cristal. De là rayonnaient une multitude de sillons finement creusés dans le dallage de marbre. Cette rose des vents s'entrecroisait avec les graduations des heures et des minutes du cadran. Al-Kashi, toujours lui, avait passé son temps là-haut, à quatre pattes, cochant à la craie l'endroit où l'ouvrier devrait marquer les chiffres qu'il dictait. À la moindre approximation, il se mettait à hurler qu'on voulait sa mort et maudissait l'humanité tout entière. Mais on l'aimait bien, là-haut sur la terrasse, ce rustaud qui ressemblait tant aux travailleurs qu'il dirigeait d'une main de fer.

La construction du sextant réclama plus d'attention encore. Ce gigantesque arc-de-cercle, de quatre-vingts coudées de rayon(12), était gradué de façon à atteindre une précision sans précédent de cinq secondes d'arc(13). Il avait été enserré entre

deux parois montant des soubassemens jusqu'au dernier plafond, sous la terrasse extérieure. En réalité, il y avait deux arcs parallèles, deux rigoles séparées l'une de l'autre par un étroit escalier, d'un peu plus d'une coudée de large. Deux autres escaliers les bordaient sur leur côté extérieur. Degrés et minutes d'arc étaient gravés sur des plaques de marbre, qui avaient été légèrement incurvées pour prendre la forme des deux rigoles. Cette échelle partait de quatre-vingts degrés à sa base pour atteindre dix-neuf degrés au sommet. La fosse, profonde, vertigineuse, était toujours plongée dans la pénombre, l'obscurité ainsi obtenue permettant un meilleur contraste pour lire la tache dorée projetée par le Soleil sur l'échelle graduée. Le fin pinceau de lumière solaire parvenait sur le sextant à travers une petite ouverture percée dans le toit légèrement surélevé couvrant la fosse.

Durant les neuf ans que durèrent les travaux de construction de l'observatoire, le nombre des étudiants et des professeurs à l'université de Samarcande ne cessa de croître, la grande majorité voulant s'orienter vers l'astronomie. Il fallait en refuser beaucoup, le recteur Qadi-Zadeh étant impitoyable sur les connaissances en mathématiques. Il refoulait surtout les amateurs de prédictions et autres hurluberlus aux théories fumeuses sur la marche du ciel, ou encore des inventeurs de machines saugrenues, sans oublier les ambitieux qui espéraient entrer dans l'intimité d'un aussi riche et puissant prince. Le recteur avait d'ailleurs demandé à Ulugh Beg de ne plus assister à ces séances d'examen, de peur que son cœur tendre cédât à une habile flatterie. Il avait écarté également du jury l'irascible Al-Kashi : celui-ci aurait été fort capable d'en venir aux mains avec un candidat ayant proféré une grosse ânerie. Al-Kashi avait d'ailleurs refusé d'enseigner. Il disait, à raison, que sa pensée allait trop vite pour sa parole : impatient d'arriver à la conclusion après l'énoncé d'un problème, il bâclait sa démonstration, omettant des éléments qui lui paraissaient trop évidents, et arrivait en hâte à la résolution, de sorte que ses auditeurs n'y comprenaient plus rien.

— Pas tous, pas tous, protestait ironiquement Qadi-Zadeh.

— Ulugh Beg et toi, ce n'est pas pareil ! Vous êtes les seules personnes que je connaisse capables de soutenir une

conversation scientifique de haut niveau.

— Bien aimable, répondait Qadi-Zadeh. J'en suis très honoré.

On ne vit donc jamais Al-Kashi professer en chaire. Son propos n'était clair et limpide que devant de petits cénacles au cours de discussions animées, mais toujours courtoises. Il n'était à son aise qu'avec ses rares amis. En revanche, ses ouvrages étaient toujours parfaitement compréhensibles et solidement structurés. Car il continua à écrire durant la période de construction de l'observatoire. Son expérience sur le terrain lui fit refondre et compléter sa *Clé de l'arithmétique*, qui devint une encyclopédie des arts et des métiers dont la pratique nécessitait un minimum de connaissances en algèbre et en géométrie. Il rédigea également un *Traité de la circonférence* où, comme il l'avait promis à Ulugh Beg lors de leur première rencontre, il complétait Pi jusqu'à la dix-septième décimale, afin de mesurer « la circonférence du ciel à un crin de cheval près ». Quand il n'était pas sur le chantier de l'observatoire à surveiller les graveurs marquant le temps du gnomon et les distances du sextant, on pouvait le trouver dans les ateliers, en compagnie des ingénieurs et des artisans, à fabriquer astrolabes, clepsydres, sphères armillaires, octants, tous plus précis les uns que les autres. Ses mains épaisses de paysan pouvaient façonner les plus délicates compositions.

Il inventa même un nouvel instrument, qu'il appela « plaque céleste » et qu'Ulugh Beg rebaptisa « équatoire », ce qui faisait nettement plus sérieux. Il s'agissait de sept petits disques mobiles, autant que de planètes – Soleil et Lune compris – dans le système géocentrique de Ptolémée, superposés les uns aux autres et fixés par un pivot. Ce petit objet rustique servait en effet à déterminer l'emplacement des corps célestes à chaque moment de leur course. Il suffisait de faire tourner les aiguilles fixées sur l'appareil à la date requise inscrite sur les disques. De plus, l'instrument tenait compte des mouvements d'excentriques et d'épicycles pour situer le Soleil, la Lune et les planètes sur l'écliptique. On pouvait alors se dispenser de longs calculs ou de consultations fastidieuses des tables astronomiques pour situer exactement Mars ou Jupiter à tel jour de l'année. Nul ne sut combien de temps il

prit pour fabriquer, d'abord sur le carton, ensuite dans le cuivre ces appareils complexes mais d'un maniement si simple. Il décrivit l'équatoire dans un ouvrage drôlement intitulé : *Le Plaisir des jardins*. Dans ses écrits, Al-Kashi savait prendre la distance d'un sourire.

Qadi-Zadeh, lui, enseignait. Bien sûr, le recteur de l'université de Samarcande n'initiait plus la masse des étudiants aux beautés de la géométrie euclidienne ou de l'astronomie ptoléméenne, laissant ce soin à d'autres professeurs qu'il avait formés. Quand l'observatoire serait enfin ouvert, les meilleurs d'entre eux, et les étudiants les plus prometteurs assisteraient Ulugh Beg, Al-Kashi et lui-même. Il fallait en effet choisir les plus compétents pour participer à la tâche gigantesque que les trois hommes s'étaient fixée : dresser la carte du ciel la plus complète qui fut jamais, calculer l'année solaire à la seconde près, mesurer le temps, mesurer l'espace, prouver ou infirmer la thèse d'une Terre autour de laquelle le cosmos entier tourne en cercles, ou au contraire celle d'un Soleil central, bref démonter et remonter la mécanique céleste pour la comprendre enfin. L'Homme ne deviendrait meilleur que quand il saurait où il vit et pourquoi il vit.

Et Dieu, qu'en fais-tu, Qadi-Zadeh ? Bah ! Dieu, répondait-il à son miroir, je me préoccupe de Lui autant qu'il s'intéresse à moi.

Et il continuait sa route sur le chemin de la connaissance, voie pleine d'embûches, d'un pas tranquille de promeneur, à peine soutenu par la grosse canne en bois d'olivier qu'Al-Fanari lui avait léguée jadis et qu'il appelait, en plaisantant, le bâton d'Euclide.

Cependant, Ulugh Beg régnait, mais il ne gouvernait toujours pas, sinon sur la construction de son observatoire. Les travaux étaient trop lents à son goût, mais il savait que la réussite de son entreprise dépendait de la parfaite efficience de l'œuvre, jusque dans ses moindres détails. Il y veillait. Chaque jour, il se rendait sur le chantier qu'il inspectait en silence, les mains derrière le dos, se contentant d'émettre parfois, en

hochant la tête, des « C'est bien, c'est bien ». À la fin de sa visite, les différents responsables des travaux s'assemblaient en cercle autour de lui, attendant ses critiques, ses compliments ou ses suggestions. Celles-ci avaient rarement trait aux aspects purement techniques. Il faisait en cela une confiance absolue à Al-Kashi. Il proposait seulement de planter telle essence d'arbre sur les pentes douces menant au bâtiment, afin que le jardin fût plus plaisant et attirant pour les visiteurs. Ou bien il proposait un nouvel agencement pour les vastes pièces, desservies à chaque étage par des galeries circulaires. La bibliothèque serait selon lui plus au calme si on la plaçait au second étage, et l'atelier de réparation mécanique moins dérangeant s'il était au rez-de-chaussée – le troisième étage étant réservé aux scribes, qui reporterait sur le papier les observations faites sur la terrasse ou dans la fosse centrale du sextant. On exécutait sur-le-champ ses suggestions. Si le prince commettait une erreur, Qadi-Zadeh et Al-Kashi le lui faisaient remarquer, chacun à sa façon. Mais il ne faisait pas d'erreur. Il savait précisément ce qu'il voulait, depuis toujours, avant même que l'observatoire fût dessiné sur un rouleau de papier.

Ensuite, le prince revenait au Reghistan, toujours encadré de sa forte escorte alors qu'il aurait voulu s'y rendre à pied, seul, songeur, en promeneur. Ses soldats, sur son ordre, le laissaient sur le parvis de la faculté. Il allait s'installer au fond d'une classe, anonyme, pour un cours n'ayant jamais trait à ses domaines de prédilection. Puis, toujours aussi discret, il se rendait à l'étage qui lui était réservé. Deux heures durant, il y étudiait des ouvrages d'astrologie des temps anciens, venus des quatre coins du monde.

Au début, il s'était initié en grand secret à la prédiction astrale grâce à l'ancien mage zoroastrien Yazdi, puis s'était dispensé de ses leçons quand il s'était aperçu que son enseignement avait atteint ses limites, et n'ouvrait pas sur la transcendance infinie qu'il cherchait. Que lui importait d'apprendre qu'il risquait de souffrir de maux d'estomac les nuits de pleine lune ? Il voulait supputer sur le destin de l'empire quand son père disparaîtrait et qu'il devrait lui succéder sur le trône de Tamerlan, savoir comment se

comporter dès lors avec son héritier, Abdulatif, ce fou de Dieu qui le haïssait, peut-être parce qu'il était né sous la Tête du Dragon alors qu'Ulugh Beg se contentait de la queue.

Il aurait pourtant aimé lui transmettre son savoir comme Qadi-Zadeh, jadis, lui avait transmis le sien. Ulugh Beg, en effet, avait le don d'exprimer clairement et simplement, de façon imagée, des notions complexes. Il savourait le plaisir d'être compris, d'apporter un peu de lumière, un peu de vérité à l'autre. Son rang ne lui permettait pas d'enseigner à la madrasa, devant des étudiants. Il s'en consolait en donnant des leçons d'astronomie et de mathématiques à la jeunesse qu'il hébergeait dans son palais et qu'il appelait ses enfants. Le fils du Fauconnier, Ali Qushji, était nettement le plus doué des garçons. Quant à son second garçon, Abdelaziz, il s'appliquait, plus pour faire plaisir à son père que par goût, car tout, dans ses centres d'intérêt et dans son comportement, montrait ses aptitudes à gouverner. Le pourrait-il un jour ? Sa jumelle Rabia était la meilleure élève de son père. Ces connaissances lui serviraient, lui disait-il, à offrir les bienfaits de la civilisation et du savoir au peuple sur lequel elle régnerait un jour. Mais jamais Abdulatif ne consentit à assister à ces cours qu'Ulugh Beg savait rendre plaisants.

En fin d'après-midi, chaque jour, sauf quand les affaires d'État le retenaient au conseil, le prince rejoignait Qadi-Zadeh et Al-Kashi, ainsi que quelques autres savants dûment sélectionnés par le recteur. C'était le moment où l'on dressait le bilan de la journée, en toute liberté de parole, comme les caravaniers, au soir à l'étape, évoquent le déroulement du voyage, le sabot blessé d'un chameau ou la menace évitée des bandits de grands chemins. Puis on allait souper joyeusement ; le vin, les danseuses s'enroulant autour des corps des convives donneraient à tous, le lendemain, la vigueur de repartir à l'assaut des étoiles. Enfin, si le temps s'y prêtait, on montait sur la terrasse de la madrasa pour y observer la marche de l'univers.

Durant les longues années que durèrent les observations sur la terrasse du Reghistan, l'activité des trois astronomes fut intense. Une des mesures les plus importantes à réaliser était l'obliquité de l'écliptique – l'angle que fait le plan de la

trajectoire du Soleil sur la sphère céleste avec le plan de l'équateur. Elle était fondamentale pour le calcul astronomique et pour le calendrier, en particulier la durée exacte de l'année sidérale. Leurs principaux rendez-vous avec le ciel avaient lieu aux solstices et aux équinoxes, quand on pouvait plus aisément remonter aux grandeurs astronomiques et calculer le mouvement des astres en s'a aidant des méthodes mathématiques d'Al-Kashi, en particulier son fameux théorème.

Les instruments de mesures du Reghistan étaient désormais de bonne taille et leurs règles graduées assez précises, mais encore trop petits à leur goût. Quand le grand sextant serait enfin construit, il y aurait au bas mot la largeur d'un demi-pouce entre chaque minute d'arc. Ainsi, quand la tache de lumière viendrait s'y poser, la mesure serait d'une parfaite exactitude, à cinq secondes d'arc près.

Mais il fallait patienter. Alors, il arrivait à l'un ou à l'autre de se plaindre : « Vivement le grand sextant ! » La formule devint vite une plaisanterie récurrente qui ne faisait rire qu'eux. Qu'un nuage les empêchât de travailler, que l'un d'eux souffrit d'une rage de dents, qu'une jolie fille passant par là fut encore un peu trop tendre, il y en avait toujours un pour soupirer : « Vivement le grand sextant ! » et les deux autres éclataient de rire.

*

Le bonheur d'Ulugh Beg aurait dû être parfait. Son rêve grandiose se réalisait sous ses yeux, tout en contribuant à la prospérité de son peuple et au prestige de sa cité. Il pouvait désormais s'appuyer en toute confiance sur ses conseillers et ministres pour les affaires courantes ; quant aux affaires de l'empire, son père Chah Rukh y pourvoyait. Enfin, depuis l'expédition de Mashhad, le prince de Samarcande n'avait plus à prouver sa vaillance à son armée, et surtout à ses farouches guerriers Barlas. Alors, même si l'observatoire était loin d'être achevé, il aurait pu se consacrer tout entier à l'étude du ciel.

Mais il lui semblait qu'un esprit malin s'acharnait à l'entraver dans sa vocation, dans sa passion exclusive de l'astronomie. Et il n'était pas loin de penser que ce démon-là,

ce djinn, n'était autre que son fils aîné, son héritier, Abdulatif. Certes, il ne croyait guère à ces mauvais esprits, en revanche, il ne pouvait s'empêcher d'être hanté par l'opposition radicale de leurs horoscopes.

Durant le voyage de retour, entre Mashhad et Samarcande, il avait tenté de plaire à ce petit garçon qui lui était complètement inconnu en lui faisant miroiter sa future vie au palais, parmi des enfants de son âge, et avec des enseignants autrement moins rébarbatifs que ces deux oulémas qui le flanquaient depuis plus de quatre ans. Il ignorait que ceux-ci suivaient la troupe de loin et qu'ils avaient longuement endoctriné leur disciple, avant son départ. Abdulatif paraissait maintenant désespérément docile et terne, approuvant en silence tous les propos de son père, ébauchant même parfois un vague sourire à des anecdotes paternelles qui voulaient être plaisantes, mais n'étaient que maladroites. Écoutait-il, au moins ? Ulugh Beg fut soulagé quand ils arrivèrent à Samarcande et qu'il put quitter son fils aîné : le garçon le mettait mal à l'aise et le répugnait un peu. Il se rassurait en se disant que cela lui passerait avec le temps, que la vie au palais suffirait pour qu'Abdulatif oublie sa triste et morne enfance cloîtrée derrière les murs austères de Mashhad, comme lui-même avait été guéri, au même âge, de la soldatesque qui l'avait entouré entre sa neuvième et sa douzième année.

Dans sa hâte de retourner au chantier de l'observatoire, après cette expédition hivernale qu'il considérait comme un contretemps, il refusa toute cérémonie officielle, toute présentation au peuple pour fêter le retour de l'héritier. Abdulatif fut confié à Yazdi comme unique précepteur. Ulugh Beg espérait ainsi que cet habile dialecticien, avec sa connaissance parfaite de toutes les religions du monde, saurait éradiquer les délires messianiques de l'enfant. Après tout, à son âge, lui-même n'était-il pas convaincu d'être la réincarnation de Kubilaï Khan ?

Très vite, Ulugh Beg comprit qu'il s'était bercé d'illusions. Quelques jours seulement après le retour de Mashhad, le chef eunuque chargé de la surveillance des enfants du palais vint le voir sur le chantier et se prosterna devant lui en sanglotant, comme s'il demandait pardon pour un crime irréparable. La

première rencontre entre Abdulatif et Abdelaziz s'était très mal passée. Les deux demi-frères en étaient venus aux mains, et c'était loin d'être une bagarre de gamins. L'héritier avait tout bonnement accusé leur père d'avoir tué sa première épouse pour la remplacer par Yazamine, la mère d'Abdelaziz, qu'il avait qualifiée de prostituée.

Fou de rage, Ulugh Beg ordonna que son aîné fut isolé du reste de la maisonnée princière. Il y recevrait un enseignement digne d'un descendant de Tamerlan, équitation, maniement des armes, chasse et autres arts martiaux, avec pour toute détente l'apprentissage des lois et coutumes de l'empire. À Yazdi qui craignait que cette éducation trop rigoureuse n'envenimât les choses plus encore, il répliqua qu'à tout prendre il préférerait un nouveau Khalil à un autre Pir Muhammad.

Au bout d'un an de ce régime, le jeune prince vint supplier son père de lui accorder son pardon et de le réintégrer au sein de sa famille. L'hypocrisie de ce repentir était flagrante, mais Ulugh Beg n'eut d'autre choix que d'accorder sa clémence à ce garçon qui n'avait que quatorze ans. Pourtant, désormais, un fossé infranchissable s'était creusé entre le père et le fils. Le premier s'obsédait de ce qu'il avait cru lire dans les astres, lui signifiant qu'Abdulatif serait son pire ennemi quand lui-même devrait succéder à Chah Rukh ; le second, noyé dans les brumes de l'adolescence, n'avait même plus besoin de ses deux oulémas pour être farouchement convaincu d'être l'élu de Dieu, l'ultime calife appelé à exterminer les forces du Mal avant la fin des temps. Partout à Samarcande, l'adolescent voyait l'œuvre du Diable, dans la vie joyeuse, prospère et laborieuse de ses habitants ; il appelait débauche et péché tout plaisir, toute musique, tout poème. Mais le principal objet de sa fureur sacrée était le chantier de l'observatoire qui, peu à peu, s'élevait vers le ciel, comme si Ulugh Beg voulait envahir le royaume de Dieu, tel Iblis, père des djinns, porte-enseigne des légions infernales.

Vers ses seize ans, Abdulatif était devenu un jeune homme maigre, le visage blême dévoré par l'acné, le dos voûté, le pas traînant, le regard fuyant, toujours vêtu de noir, errant, silencieux, dans les vastes salles du palais. Mais on l'y croisait de moins en moins souvent. Les gardes chargés de sa sécurité,

qui le suivaient de loin lors de ses sorties en ville, rapportèrent qu'il se rendait deux fois par semaine dans une discrète école coranique où vivaient les deux oulémas de Mashhad, leurs nombreuses épouses, leur multitude d'enfants ainsi qu'une poignée de fidèles. L'héritier y passait souvent la nuit, et systématiquement, le lendemain, il s'arrangeait pour rencontrer son père et solliciter un entretien sur des sujets qu'il disait très importants. Impossible de se dérober. Abdulatif ne réclamait rien, ni titre ni faveur. De sa voix douce, unie, paupières baissées, il prêchait. Par exemple, avec force citations du Coran, il reprochait suavement à son père de laisser aux Mongols bouddhistes et aux Chinois taoïstes l'entièvre liberté de pratiquer leurs cultes dans leurs modestes temples en dehors de la ville. Ou il réclamait la fermeture d'un établissement faisant, selon lui, commerce de vin et de femmes. Mais ses critiques les plus virulentes allaient vers tel imam de telle mosquée qu'il jugeait trop laxiste avec les moeurs, sans oublier bien sûr les soufis. Ulugh Beg savait qu'il était inutile de débattre ou de raisonner. Il patientait jusqu'à la fin de ce déluge verbal, puis, non sans malignité, il suggérait à Abdulatif d'aller formuler ses « pertinentes doléances devant le ministre chargé des affaires religieuses », devant Yazdi donc, autant dire, pour son fils, le pire des infidèles. Puis il regardait partir cet être insaisissable, au dos voûté, à la nuque longue et maigre dont les tendons saillaient. « On pourrait l'étrangler comme un poulet », songeait alors le prince de Samarcande. Et ses doigts se crispaien.

Tant que ces rencontres restaient en tête-à-tête, au palais, chacun faisait mine de croire qu'il ne s'agissait que d'entretiens normaux entre un monarque et son successeur. Mais un jour, Abdulatif, flanqué de ses deux oulémas, fit irruption dans un atelier de la madrasa où son père examinait avec Al-Kashi les plans d'une clepsydre qui remplacerait le monumental cadran solaire de l'observatoire, les jours de mauvais temps et la nuit. Surpris et furieux de cette intrusion, Ulugh Beg ordonna sèchement à son fils de sortir. L'autre fit mine de n'avoir pas entendu. Il savait que la présence des deux religieux empêcherait son père d'aller plus avant.

Abdulatif, le regard brillant, plus fébrile qu'à l'ordinaire, déclara d'abord, de sa voix toujours aussi monocorde, que représenter des créatures de Dieu, et pire encore des monstres païens, tel un cheval ailé, une hydre ou un dragon, était un retour à l'idolâtrie contre laquelle le Prophète avait tant combattu. Ulugh Beg comprit tout de suite de quoi il s'agissait : la grande fresque couvrant la façade circulaire de l'observatoire, qui figurait les douze constellations du zodiaque, venait d'être achevée et dévoilée aux yeux de tous. Il aurait pu répliquer que les images d'êtres vivants ou fabuleux n'étaient formellement interdites par le Coran que dans les lieux de culte, mais c'eût été se lancer dans un débat à n'en plus finir, où l'on glosserait des différentes interprétations de la Parole sacrée. Abdulatif et ses deux acolytes n'attendaient que cela.

Constatant qu'il ne provoquait aucune réaction, le jeune prêcheur, sur un signe imperceptible de l'un des oulémas, développa son sujet, à propos des impies qui tentaient de percer les secrets de la Création, de déchiffrer le grand livre du Destin... Un peu en retrait, Al-Kashi poussait de petits grognements tantôt moqueurs, tantôt furieux. À un moment, n'y tenant plus, il intervint, forçant sur l'accent rustique de son oasis d'origine :

— « Celui qui chemine à la recherche de la science, Dieu chemine avec lui sur la voie du Paradis. »

Cette citation du Coran arrivait parfaitement à propos pour faire s'effondrer un syllogisme déjà bancal d'Abdulatif. Celui-ci resta bouche bée, lança un regard désespéré à ses deux oulémas, son front rougit et il perdit d'un coup sa posture de dévote humilité. Il cria d'une voix suraigüe :

— Avez-vous donc si peur de moi, mon père, pour vous réfugier ainsi derrière un de vos valets ?

Il tourna brusquement les talons et sortit sans saluer ; les deux religieux firent de même en un parfait ensemble. Quand ils furent sortis, Al-Kashi émit un petit sifflement et dit :

— Eh bien dites donc, Seigneur ! Si j'avais osé proférer la moitié du quart d'un douzième de ce discours à mon père,

j'aurais reçu la plus belle raclée de ma vie.

Ulugh Beg ne s'offusqua pas de cette insolence, dont le jardinier était coutumier. Son franc-parler l'amusait. Il se contenta de hausser les épaules et de répondre, avec une fausse désinvolture :

— Bah ! Ça lui passera en même temps que son pucelage. À propos, mon ami, ne connaîtras-tu pas une créature de Dieu, belle et talentueuse, qui pourrait se charger d'en faire un homme ?

— Désolé, Seigneur, mais l'amour de la science est mon seul vice avec celui que je porte à mon unique épouse, à laquelle je suis toujours resté fidèle. D'ailleurs, je n'ai pas les moyens de me payer des femmes supplémentaires. Avec ma maigre pension...

— Comme je te plains, pauvre jardinier, que l'on dit pourtant un des plus riches astronomes du monde. Après moi, bien sûr.

Le rire d'Ulugh Beg n'était que de façade. L'intrusion d'Abdulatif dans son univers, dans l'univers de Taragaï, l'avait blessé jusqu'au tréfonds de son âme. Son fils s'en était pris à son grand-œuvre, à la trace qu'il voulait laisser à la postérité : son observatoire.

Sans passer par Lissan, dont il se méfiait, ni par Yazdi, trop de parti-pris, il demanda à un serviteur de confiance d'en savoir plus sur les agissements de la secte religieuse d'Abdulatif. L'autre séjournait un mois dans l'école coranique et en revint, quelque peu goguenard. Ces gens n'étaient pour lui que de doux hurluberlus qui voulaient vivre exactement comme le Prophète durant son exil à Médine. Ils attendaient la fin des temps, qui débuterait à l'avènement d'Abdulatif. Cela ne rassura pas du tout Ulugh Beg, au contraire : tout le ramenait au conflit entre son horoscope et celui de son fils. Mais que faire ? Il aurait volontiers fait fermer cette école et expulsé ses habitants. Or, ils étaient irréprochables, ne se mêlant jamais des affaires temporelles, se consacrant seulement à la prière et à la méditation, du moins en apparence. La moindre tracasserie pourrait passer pour de la

persécution. Il fit mettre l'établissement sous haute surveillance, espérant que le temps fasse son œuvre.

Un jour, Lissan lui apprit qu'Abdulatif avait quitté Samarcande, seul et sans escorte. L'héritier s'était joint à une caravane de pèlerins en partance pour La Mecque. Fallait-il le rattraper et le ramener de force ? Le prince ordonna qu'on le laissât aller. La route était longue et un accident si vite arrivé... Soulagé et honteux de l'être, Ulugh Beg redevint Taragaï. Mais, au bout de quelques semaines, il dut déchanter. Abdulatif était de retour. Il n'était pas allé plus loin qu'Hérat. Là, il s'était plaint à Chah Rukh des impiétés, des sacrilèges, de la débauche sous lesquels croulait Samarcande, nouvelle Babylone. Ses plaintes concernaient également la façon dont Ulugh Beg maltraitait sa « congrégation ».

Chah Rukh n'avait pas été dupe des récriminations de son petit-fils et l'avait renvoyé d'où il venait, sous bonne escorte. Parallèlement, il avait écrit une longue lettre destinée à Ulugh Beg. Dans ces terres d'Islam qui, expliquait-il, se reconstruisaient doucement, les tendances religieuses se diversifiaient, tantôt s'opposant, tantôt s'unifiant. Mais au moins elles n'intervenaient plus dans les affaires d'État et laissaient les pouvoirs temporels régler leurs affaires entre eux. Le cas d'Abdulatif, descendant de Tamerlan, était donc fort embarrassant. Mais le Grand Seigneur estimait que sa secte commettait un jour quelque erreur, tant elle était convaincue de détenir la vérité absolue. Alors, il serait temps de sévir. En attendant, il recommandait à son fils de ménager ces gens, de faire quelques concessions. Ainsi, serait-ce un si grand dommage pour l'astronomie si on changeait l'ornementation de cette litigieuse façade ?

— Non, cela, jamais ! dit Ulugh Beg en reposant la lettre sur le drap.

Il était pourtant seul dans sa chambre. Il se leva de son lit, s'installa à sa table de travail pour rédiger sa réponse à son père. Mais les mots ne venaient pas. « Non, cela, jamais ! » Il voulait bien se plier à tous les cérémoniels les plus absurdes avec la plus grande hypocrisie possible, mais jamais, non, jamais il ne céderait en quoi que ce soit sur l'œuvre qu'il lui

fallait bâtir. Pour calmer sa colère, il prit le pinceau et composa un poème, en une calligraphie parfaite, comme il avait l'habitude de le faire pour chasser ses tourments intimes et ses espoirs déçus.

Quelques jours plus tard, tel un défi contre l'obscurantisme, la compromission et la bêtise, on put lire, gravé au-dessus du fronton d'un des deux portails de l'observatoire :

*Les religions se dissipent, telle la brume du matin
Les royaumes s'effondrent, telle la dune sous le vent
Seule la science s'inscrit dans le bronze de l'éternité.*

13.

L'inauguration de l'observatoire eut lieu la veille de l'équinoxe de printemps de l'an 832⁽¹⁴⁾. Ulugh Beg, qui allait avoir trente-cinq ans, avait choisi cette date pour que ses hôtes puissent assister dans les meilleures conditions possibles à une démonstration du sextant.

Le Grand Souverain en personne avait fait le déplacement d'Hérat accompagné de Goharshad, des frères et demi-frères d'Ulugh Beg. Tous étaient des bâtisseurs, tous étaient des érudits, tous étaient des sujets respectueux des commandements de leur père et seigneur, ce qui laissait présager une longue et glorieuse dynastie issue des reins de Chah Rukh, et non plus de Tamerlan. Les autres Timourides étaient venus, résignés en apparence à n'être que des vassaux de second ordre. De nombreux représentants des pays étrangers étaient également présents. On remarquait surtout la délégation chinoise. Pour l'occasion, le Fils du Ciel Ming Xuanzong avait offert à « son cher fils » de fort belles estampes des douze animaux du zodiaque Han, dessinées et calligraphiées de son auguste main. Le cadeau du sultan ottoman Mourad II était également remarquable : un exemplaire splendide de *l'Almageste* et un vénérable atlas qui bouleversa Qadi-Zadeh : il était de la main d'un certain Jehuda Cresques, le frère de son ami défunt. Vint aussi en personne le khan des Ouzbeks, Abu Kayr, qui venait chercher son épouse Rabia, la fille d'Ulugh Beg. Le descendant de Gengis Khan avait eu la délicatesse d'attendre que la jeune fille eût seize ans pour en prendre possession, et le père de la mariée lui en sut gré.

Chah Rukh ne dissimulait pas sa satisfaction. Pourtant le Grand Souverain, au faîte de sa puissance, ne laissait d'ordinaire rien voir de ses sentiments sous son masque austère. Il avait, en public, chaleureusement félicité son fils aîné d'avoir fait de Samarcande, en vingt ans de gouvernement, « une nouvelle Bagdad », comme celle des califes abbassides, entièrement vouée aux arts, aux sciences et au négoce. Il voulait ainsi montrer aux ambassadeurs des autres nations musulmanes quelle était l'orientation qu'il voulait donner à son règne : celle d'une réconciliation entre les factions religieuses qui proliféraient. Ce fin stratège, toujours attentif au moindre remuement dans son vaste empire, percevait qu'au silence des armes qu'il y avait imposé succédaient les murmures des querelles dogmatiques. Ainsi fit-il le reproche à son fils, mais en tête à tête, du poème inscrit au fronton de l'observatoire, qu'il jugeait être un défi puéril et vain.

— Tu auras beau leur construire les plus belles mosquées du monde, j'en connais qui ne te le pardonneront jamais. Ton fils Abdulatif, par exemple...

Ulugh Beg eut un geste d'impuissance et dit :

— Depuis votre arrivée et celles des délégations étrangères, il est revenu loger au palais. Je n'en suis pas dupe, mais, dans son comportement, ses vêtements, son allure, il semble vouloir tenir son rang.

— Je l'ai remarqué, répondit Chah Rukh. Il m'a montré les plus grandes marques de respect, et de manière fort galante. Raison de plus pour te méfier de lui.

Il se tut un instant, soupira et ajouta enfin :

— Peut-être qu'un jour tu auras à prendre une de ces décisions terribles que j'ai prises dans le passé.

Auquel de ses neveux disparus brutalement Chah Rukh faisait-il allusion ? C'était effrayant : son père lui suggérait d'éliminer son aîné. Mais, au fond de lui-même, Ulugh Beg n'était pas aussi révolté que cela par cette idée. Il dit alors :

— Tant que vous régnerez, et je prie le ciel qu'il vous donne encore une très longue vie, Abdulatif n'entreprendra rien contre moi. Après tout, je ne suis que gouverneur de Samarcande, nommé par vous. Il me vient une idée : renvoyons-le d'où il vient, à Mashhad. Il pourra s'y consacrer tout à loisir à la religion. Que notre famille possède un imam parmi les siens rehaussera plus encore le prestige et l'éclat de votre règne.

— J'ai une meilleure proposition à te faire, répondit Chah Rukh. On m'a rapporté qu'aux confins de la Chine et de nos propres frontières, quelques tribus kirghizes s'agitent un peu trop et causent du tracas aux caravanes. À dix-sept ans, il est temps qu'Abdulatif montre sa valeur. Profitons de la présence à Samarcande de toutes ces ambassades...

— ... pour montrer au monde que nous veillons partout à la sécurité des biens et des personnes, compléta Ulugh Beg. Et envoyons là-bas Abdulatif à la tête d'une troupe qui défilera devant les délégations étrangères avant de partir. Mon fils, éloigné de ses influences, comprendra peut-être enfin qu'il est plus dans la vocation d'un prince de combattre que de prier.

Chah Rukh sourit de ce propos sorti de la bouche du prince astronome. Il ajouta :

— De plus, il mettra beaucoup de cœur à l'ouvrage. On m'a rapporté que ces Kirghizes en prenaient à leur aise avec les commandements du Prophète.

*

Par chance, le ciel était d'un bleu parfait quand eut lieu l'inauguration de l'observatoire. Un cortège somptueux partit du Reghistan, acclamé par la foule ravie du spectacle. Il n'y eut qu'une trentaine de privilégiés à pouvoir pénétrer dans l'édifice. Ils avaient tous hâte de contempler le sextant géant. Avant cela, seul l'atelier de mécanique retint l'attention de quelques-uns des diplomates. Croyaient-ils y trouver un nouveau modèle, plus efficace, d'arquebuse ?

Enfin, peu avant midi, ils descendirent dans la fosse et s'entassèrent tant bien que mal le long des étroits escaliers. La profondeur vertigineuse et la pénombre dans laquelle ils

étaient plongés donnaient aux visiteurs un délicieux sentiment de crainte. Ulugh Beg avait bien sûr choisi son heure pour sa démonstration. Au moment propice, un pinceau de lumière passant par l'oculus tomba du plafond et forma une petite tache claire sur la courbe souterraine du sextant, maintenu dans l'obscurité. Certains des visiteurs, qui étaient le plus près, osèrent se pencher pour toucher d'un doigt cette pièce d'or tombée du ciel.

— C'est prodigieux ! chuchota quelqu'un comme s'il se trouvait dans un lieu de culte. À quoi cela peut-il donc servir ?

La voix d'Ulugh Beg, amplifiée par l'écho, lui répondit :

— Vous êtes ici au cœur du plus grand appareil de mesure jamais construit. Ceux qui furent érigés dans les siècles anciens à Ray, puis à Maragha, et qui ont hélas été détruits par la folie des hommes, avaient une taille deux fois moindre. Mais ce n'est pas pour les surpasser –enfin... pas seulement ! – que j'ai construit un sextant aussi gigantesque. Sa taille permet surtout d'avoir des graduations les plus fines possibles, donc des observations infiniment plus précises.

— Sans doute, mais pour quoi faire ? insista la voix qui s'était affermie.

On reconnut, à son accent, l'ambassadeur de Chine, Ma Huan, le plus important des diplomates présents. Ulugh Beg répondit, en s'appliquant à être le plus compréhensible qu'il pût, évitant de vexer ses auditeurs en ayant l'air de les prendre pour des enfants idiots :

— Le rai de lumière qui tombe de ce petit trou aménagé dans le toit sur les graduations du sextant n'apparaît quotidiennement qu'au moment de la journée où le Soleil croise le méridien de Samarcande. En répétant quotidiennement nos observations, nous pourrons déterminer avec la plus grande exactitude possible la position et le moment des solstices, et de là l'obliquité de l'écliptique, ainsi que la position de l'équateur et de la latitude de Samarcande. En multipliant les observations, nous arriverons à mesurer, à la seconde près, la durée de l'année solaire.

— Un tel monstre utilisable qu'une fois par jour ! Cela fait cher l'observation. Et quand il y a des nuages, comment faites-vous ? demanda le même Chinois.

On entendit quelques rires, puis la voix de Chah Rukh :

— Sachez que le Soleil brille toujours au-dessus de Samarcande.

Comme on ignorait si le Grand Seigneur plaisantait ou non, on préféra s'abstenir de tout commentaire, d'autant que Chah Rukh s'était penché à l'oreille de son fils pour lui conseiller en chuchotant de mettre fin à la démonstration. Ses hôtes n'en pouvaient plus de cet enfermement. Quand ils se retrouvèrent sur le toit en terrasse, plus d'un poussa un grand soupir de soulagement, d'autant que là-haut, une nuée de serviteurs leur offrirent rafraîchissements et friandises de toute sorte.

Vêtu de sa robe de soie blanche sur laquelle s'enroulait un dragon rouge et or, coiffé de son curieux bonnet à ailettes, l'ambassadeur chinois Ma Huan s'inclina profondément devant Ulugh Beg, puis dit d'un ton malicieux :

— Votre Altesse me pardonne, mais Elle n'a pas vraiment répondu à ma question de tout à l'heure : à quoi ce magnifique sextant peut-il servir ? Par « servir », j'entends son utilité pratique, pour euh... pour aider à s'orienter les marins perdus au milieu de l'océan, par exemple.

— Je n'avais pas songé à cette application. Ni à aucune autre, d'ailleurs. Allons ! Croyez-moi, Excellence, je n'ai d'autre objectif que de découvrir la réalité de l'univers, non par simple curiosité, mais parce que je suis convaincu que la recherche de la vérité aide à l'épanouissement de nos âmes, à notre bonheur. Pas très pratique, comme utilité, je le reconnais. Vous me parliez à l'instant de marins et de navigations. Feu votre maître, le Fils du Ciel Yongle, n'avait-il pas organisé six grandioses expéditions maritimes, dont la dernière revint au port il y a sept ans à peine ? À ce qu'on dit, Yongle n'avait nulle envie de conquête, nul appât du gain, nulle autre « utilité pratique » que la découverte du monde, de ses habitants, de ses plantes et ses animaux. Ses marins ne lui rapportèrent ni or ni argent ni esclaves, seulement des girafes, des zèbres, des

éléphants et des fleurs aux couleurs magnifiques. On dit même qu'il faillit y ruiner son empire. Y trouva-t-il aussi quelque intérêt, quelque « utilité pratique » ?

— Non, non, n'en doutez pas, répliqua Ma Huan. Le seul objectif de Yongle était d'améliorer notre connaissance du monde, à nous autres enfants de l'empire du Milieu, d'aller à la rencontre des peuples barba... des nations étrangères pour mieux les comprendre. J'en parle en connaissance de cause. J'ai participé à deux de ces voyages en tant qu'interprète personnel de l'amiral et grand eunuque Zheng He.

— Je comprehends maintenant pourquoi vous parlez si bien le persan et l'arabe.

— Pour l'arabe, je n'ai guère de mérite. J'ai appris à lire avec le Coran. En partie, du moins. Confucius a fait le reste. Cela m'a valu d'être désigné comme ambassadeur à La Mecque quand notre flotte pénétra dans la mer arabique. Eh oui ! Vous avez devant vous, Seigneur, un Chinois taoïste et musulman, hadj s'il vous plaît, marin, diplomate et poète enfin. Je me permettrais de vous offrir mon modeste ouvrage, *La Vision triomphante de la mer sans limites*, qui raconte ces grandes navigations à la manière des antiques épopées. Mes amis me surnomment « le Bûcheron des montagnes ». Pourquoi ? Je vous le raconterai si cela vous amuse. En revanche, je répondrai sans attendre à la question qui vous brûle les lèvres : non, je ne suis pas eunuque, mon épouse, mes trois concubines et mes douze rejetons peuvent en témoigner... Le monde d'en bas, Votre Altesse, n'est-il pas aussi riche en découvertes que votre firmament ? Voilà... Je vous ai tout avoué. Je suis maintenant en droit de me permettre d'implorer votre pardon pour ces questions vulgaires et stupides que j'ai osé proférer tout à l'heure à propos de votre œuvre grandiose offerte à la postérité : « À quoi ça sert ? Combien ça coûte ? » Je suis un imbécile.

*

Les festivités succédant à l'inauguration de l'observatoire durèrent plus de deux semaines. Elles devaient s'achever par la parade des troupes d'Abdulatif partant rétablir l'ordre dans les hautes vallées de l'Est. Ulugh Beg, Qadi-Zadeh et Al-

Kashi s’impatientaient que tous ces gens rentrent enfin chez eux pour que leur gigantesque travail puisse enfin commencer. Le Jardinier surtout était exaspéré. Grâce à Ulugh Beg, sa renommée était devenue immense. Les délégations étrangères se disputaient ses faveurs, avec l’idée avouée de le débaucher au profit de leur maître. Ma Huan, l’ambassadeur de l’empereur Xuangzong, était le plus insistant et le plus généreux dans ses offres. En effet, le nouveau Fils du Ciel avait décidé de lancer une septième expédition maritime, à l’imitation de son aïeul. Avoir à bord un astronome de cette envergure pourrait lui être fort utile.

Mais Al-Kashi, qui n’avait jamais vu la mer, n’avait aucune envie de voyager sur l’eau. La terre ferme sous ses pieds, le ciel au-dessus de sa tête... Le Jardinier était un arbre.

Qadi-Zadeh suivait partout son ami, non qu’il craignît que celui-ci se laissât séduire, mais redoutant que son franc-parler provoquât un incident diplomatique. Heureusement, la plupart de ses interlocuteurs, ces fâcheux qui, selon lui, ne comprenaient rien à rien, toléraient assez bien ses foucades. Après tout, un astronome se devait d’être lunatique.

Samarcande ne fut alors que fêtes, bals, théâtres, feux d’artifices, banquets et, pour les privilégiés, séances d’observation astronomiques sur la terrasse de l’édifice tout neuf. À un concours de poésie, un jeune homme de quinze ans, moine soufi, emporta la palme. Alors le gouverneur de Hérat, Baysunghur, cadet de cinq ans d’Ulugh Beg, supplia son frère aîné de lui céder cette perle rare. Il lui proposa même de l’acheter. Ulugh Beg aimait beaucoup son frère, qu’il avait appris à connaître par leurs échanges de lettres et surtout de livres anciens. Lui-même poète et calligraphe, Baysunghur aimait aussi le vin, qu’il consommait très abusivement. L’ivresse inspirait la plume du poète, mais gâtait celle du calligraphe. Ulugh Beg lui céda Djami pour rien. Celui-ci deviendrait bientôt l’un des plus grands auteurs de son temps.

Enfin, avant le départ de la troupe d’Abdulatif pour sécuriser les routes du nord-est et le retour des délégations étrangères dans leur pays, un dernier événement scientifique eut lieu : Qadi-Zadeh et Al-Kashi, les deux plus grands

astronomes au monde, donneraient une conférence à la grande madrasa. Le Jardinier s'y était d'abord refusé, arguant que parler devant des ânes, même vêtus d'or et de soie, était une perte de temps. Ulugh Beg dut se fâcher et le menacer de le renvoyer à son désert. Ce fut donc de très mauvais cœur, et dans le plus grand secret qu'Al-Kashi se prépara à ce qu'il disait être une corvée, un martyre.

Qadi-Zadeh fut le premier à monter en chaire. Il avait choisi pour thème : « De l'influence des astres sur la Terre et les hommes. » Il fut brillant et clair, rompu qu'il était à la pédagogie et à l'art oratoire. Dans un monde qui a été créé par Allah, mais pour l'homme, dit-il en préambule, où la Terre occupe la place centrale dans l'univers et où l'on peut établir une série de correspondances entre macrocosme et microcosme, l'idée selon laquelle la marche des corps célestes aurait une influence sur la vie terrestre est parfaitement logique. Mais on ignore la nature et l'étendue précises de cette influence. Les astres ne produisent-ils leurs effets que sur les phénomènes naturels, marées, inondations, tremblements de terre, épidémies ? Ou déterminent-ils également, directement ou par le biais des passions et des humeurs, les actions collectives et individuelles des hommes ? Est-ce que ce ne serait pas nier la toute-puissance d'Allah et notre libre arbitre que de croire que notre vie est inscrite dès notre naissance dans la constellation sous laquelle nous avons vu le jour ? La réponse négative était dans la question. Qadi-Zadeh concédait toutefois qu'il était possible que les phases de la Lune, comme l'avait affirmé Galien, eussent un effet sur notre santé, possible également qu'on puisse un jour prévoir sécheresses et inondations, ce qui épargnerait aux peuples bien des souffrances si leurs dirigeants savaient en tenir compte. Pour conclure, il mena une charge violente contre les superstitions et un vibrant hommage à la science et à la raison.

La conférence d'Al-Kashi promettait quant à elle d'être fort ennuyeuse et, penchés à l'oreille des représentants étrangers, les interprètes étaient inquiets. Il annonça d'abord que, contrairement à ses habitudes, il allait émettre une hypothèse qu'il s'avouait incapable de démontrer, mais que d'autres et

non des moindres – le Grec Aristarque de Samos, Al-Biruni, Omar Khayyam et Al-Shatir – avaient émise avant lui :

— Le Soleil est immobile et au centre de l'univers, énonça-t-il en séparant bien ses mots.

Il marqua une pause, comme s'il voulait laisser son auditoire mesurer la portée de cette affirmation. Il y eut quelques murmures, mais d'approbation. Imaginer l'astre des jours trônant, royal, au centre de l'univers, inondant tout de sa chaleur et de sa lumière, emplissait l'âme d'un ineffable sentiment de perfection.

Al-Kashi apporta alors l'objection majeure à cette hypothèse. S'il en était ainsi, reprit-il, la moitié de la Terre, cette boule, serait toujours plongée dans une éternelle nuit. Il y eut un nouveau murmure, comme si l'assemblée se disait : « C'est vrai, je n'y avais pas pensé. »

— Il faudrait alors supposer, poursuivit-il avec gourmandise, qu'afin de recevoir quotidiennement sa part de jour et sa part de nuit, la Terre doive pivoter sur elle-même en vingt-quatre heures.

Dans la salle, on ébaucha des gestes avec les poings pour tenter de comprendre. Les murmures se firent plus forts : un Soleil central est une belle chose, mais vivre sur une Terre qui tourne comme une toupie est beaucoup moins agréable à imaginer.

Cependant Al-Kashi, imperturbable et peut-être jouissant d'avoir semé le trouble dans les esprits de ces gens d'importance, lui le jardinier de Kashan, se lança dans un discours que les autres n'auraient pas compris s'ils avaient écouté. Qadi-Zadeh avait pris un air désespéré, et Ulugh Beg se renfrognait. L'orateur expliquait en effet que le modèle héliocentrique permettrait d'éliminer de la trajectoire des planètes bon nombre d'épicycles fort commodes pour décrire les mouvements apparents du Soleil et de la Lune, mais mouvements qui deviennent de plus en plus complexes et biscornus au fur et à mesure qu'on veut les affiner. Il faudra donc travailler à l'observatoire selon ces deux modèles, afin de pouvoir...

Le brouhaha dans la salle avait atteint son comble. Ulugh Beg décida d'intervenir avant que l'orateur fût mis à mal. Et surtout, au premier rang de l'assemblée, il voyait son fils Abduladif, oubliant toute dignité, pérorer et vitupérer tout seul, sous l'œil méprisant de sa grand-mère Goharshad qui n'essayait même pas de le rappeler aux devoirs de son rang. Quant à Chah Rukh, il observait son fils.

— Le maître Al-Kashi est le plus grand savant du siècle, notre Ptolémée, notre Euclide, cria Ulugh Beg.

Le silence se fit.

— ... Mais dans sa fougue et son enthousiasme à communiquer le savoir, il est comme ces excellents cuisiniers qui vous assomment avec le temps de cuisson ou les doses de condiments, au lieu de vous laisser savourer en paix le plus délicieux des mets. Il est comme un jardinier qui vous met un crottin en main, afin de mieux vous expliquer que c'est bon pour faire fleurir les rosiers...

La salle s'esclaffa. Al-Kashi était remis à sa place. Ulugh Beg eut ensuite quelques paroles aimables pour ses invités et les convia à un autre banquet célébrant les fiançailles de sa fille Rabia Shaybani avec Abu Kayr, le khan du Karakorum. Il leur rappela également qu'ils seraient les bienvenus pour assister, en clôture de ces festivités, à la parade des troupes commandées par son fils

Abdulatif partant purger les routes commerciales de ses bandits.

Tout le monde crut alors à la disgrâce d'Al-Kashi et déjà, les intrigues se multipliaient pour s'emparer de la charge enviée de directeur de l'observatoire. De leur côté, les diplomates se demandaient maintenant si c'était vraiment une bonne idée d'offrir cet hurluberlu à leur seigneur. Les rumeurs allaient bon train, d'autant qu'on ne revit pas le Ptolémée de l'Oasis durant toute la semaine que durèrent encore les festivités.

Qadi-Zadeh pensa d'abord que son collègue avait été vexé par l'humiliation en public que lui avait fait subir Ulugh Beg. Dans son for intérieur, le recteur trouvait que la remarque du prince sur le crottin avait été injustement blessante et grossière. Une ferme et souriante autorité aurait suffi à calmer les ardeurs du génial Jardinier, et Qadi-Zadeh se reprochait de ne pas avoir su lui-même l'arrêter à temps. En choisissant ce thème pour sa conférence, Al-Kashi avait transgressé une règle tacite entre astronomes : ne débattre de ce qu'ils appelaient « la Grande Hypothèse » qu'entre pairs, ou dans des écrits. L'exposer sur la place publique risquait d'avoir des conséquences incalculables. Depuis que, dans le Coran, le Prophète avait dit qu'il était louable que l'on cherche dans la nature la vérité de la Création, science et religion veillaient à ne pas empiéter sur le territoire de l'autre. Aux oulémas, la métaphysique, aux physiciens, la physique. Certes, la frontière était souvent délicate à déterminer ; deux siècles et demi auparavant, le médecin, astronome et philosophe cordouan Averroès, à force de progresser sur cette frontière comme l'acrobate sur son fil, avait bien failli chuter et s'était résigné à l'exil. Bouleverser le système ptoléméen en plaçant un Soleil immobile au centre de l'univers ouvrait de belles perspectives dans les calculs des astronomes, mais à condition que cela reste de l'ordre du calcul et n'aille pas s'égarer dans des méandres philosophiques, qui iraient eux-mêmes se perdre dans les sables mouvants de la pensée religieuse. Fallait-il alors tenir cette hypothèse secrète ?

On s'était déjà posé la question, à Bagdad, il y avait de cela plus d'un demi-millénaire, dans la Maison de la Sagesse. Le calife en personne avait décidé que la vocation de son académie était de diffuser le savoir le plus largement possible, et non de devenir une société d'initiés se chuchotant entre eux leurs petites découvertes, jusqu'à se voir soupçonnés de tramer quelque obscur complot contre l'ordre établi. De toute façon, les ouvrages scientifiques étaient loin d'être lus autant que les livres de poésie, de vénerie ou les recettes de cuisine. Ne rien dissimuler, mais ne rien asséner non plus, débattre sans se battre, n'était-ce pas aussi la meilleure manière de mener une conversation ? Seul un poète astronome de l'envergure d'Omar Khayyam pouvait, par la métaphore, suggérer :

*Du milieu, le soleil éclaire la lanterne,
Et nous tournons autour, images éperdues.*

Qadi-Zadeh se demandait quelle mouche avait piqué son ami d'évoquer le sujet de façon aussi abrupte, devant un auditoire pour qui tout propos cachait des intentions politiques, stratégiques ou religieuses. Al-Kashi avait-il voulu surenchérir sur lui ? Était-ce une façon de montrer aux puissants de ce monde qu'ils étaient aussi petits que lui, plus petits encore que la petite boule tournant dans le vide autour du feu central ?

Depuis le temps, le recteur de l'université de Samarcande avait l'habitude d'être harcelé par des gens de toutes sortes le suppliant d'intercéder auprès du prince pour obtenir telle ou telle faveur. Il savait comment s'en débarrasser avec courtoisie, sans rien promettre ni refuser. Mais dès l'issue de la conférence, les solliciteurs se firent plus tenaces et plus virulents. Ils n'hésitaient plus à révéler la jalousie qu'ils portaient à l'encontre d'Al-Kashi. Qadi-Zadeh finit par croire que la disgrâce de son ami était bien réelle. Ulugh Beg, tout à ses obligations protocolaires, était difficilement abordable, mais son vieux maître parvint quand même à le prendre à part un bref instant. Le prince le rassura : il n'était pas question de se séparer de ce génie universel. Simplement, il comptait le rappeler sévèrement à plus de retenue, mais en tête à tête, avec seulement Qadi-Zadeh pour témoin, le jour où enfin ils se retrouveraient tous trois à pied d'œuvre, à l'observatoire. Il en fixa la date et lui demanda d'en informer leur capricieux collaborateur.

Al-Kashi n'était pas rentré chez lui depuis le scandale qu'il avait provoqué. Sa femme et son fils Hussein étaient fous d'inquiétude. On ne l'avait pas vu non plus à l'observatoire, ni dans les ateliers, ni à la madrasa. Pourtant, il ne passait pas inaperçu. Bien au contraire. Qadi-Zadeh pensa que cet énergumène, qu'il aimait pourtant de tout son cœur, devait remâcher ses rancunes, peut-être aussi ses remords, dans un endroit connu de lui seul.

Ulugh Beg avait donc convoqué Qadi-Zadeh et Al-Kashi à l'observatoire, dès le lendemain du départ des délégations, tôt le matin, afin de commencer le long et rigoureux travail qui les attendait, aussi long et rigoureux que le périple de Saturne, et dont devait naître un jour le Zÿ, le grand livre des étoiles.

Accoudés à la balustrade du premier étage, Ulugh Beg et Qadi-Zadeh attendaient Al-Kashi. Jamais auparavant il n'avait été en retard à leurs rendez-vous. Au contraire, il était toujours là le premier, impatient, comme si les étoiles n'attendaient pas. À leurs pieds, Samarcande s'éveillait avec les grâces indolentes d'une belle fille se levant de son lit. Soudain, deux cavaliers au grand galop surgirent sur la passerelle franchissant la rivière des Foulons. Les passants s'écartèrent précipitamment en les invectivant. En passant devant l'allée montant à l'observatoire, l'un des deux jeta au sol un gros panier. Puis ils disparurent vers la porte Nord de la ville. Les gardes postés au pied de la colline artificielle se précipitèrent. L'un d'entre eux ouvrit le panier et brandit vers le premier étage une tête coupée, qu'il tenait par les cheveux. Il cria le nom d'Al-Kashi.

14.

On ne retrouva jamais le reste du corps. Et l'on ne sut jamais qui furent les meurtriers d'Al-Kashi. Le Ptolémée de l'Oasis ne manquait certes pas d'ennemis parmi ses collègues envieux de son talent et de la faveur que lui montrait le prince, humiliés par l'insultant mépris dans lequel il les tenait. Certains d'entre eux auraient fort bien pu louer le bras d'un tueur, ou faire la besogne eux-mêmes, mais il était peu vraisemblable qu'ils jettent ensuite sa tête aux pieds d'Ulugh Beg, pour le défier ou le menacer. Leur intérêt aurait été de le faire disparaître, ou de simuler un accident, avant de postuler à la charge de directeur de l'observatoire. Il fallait écarter aussi une quelconque responsabilité d'une délégation étrangère. Même si certains d'entre les ambassadeurs et les princes présents avaient pu être blessés par l'attitude d'Al-Kashi, ses propos choquants tenus lors de sa conférence ou son refus d'être recruté par un monarque étranger, c'était bien peu pour risquer de créer un incident diplomatique.

Ulugh Beg, lui, n'eut aucun doute sur l'identité du meurtrier, ou du moins son commanditaire : son fanatique de fils, Abdulatif. Mais il ne pouvait rien contre lui, sinon souhaiter qu'un mauvais coup lui arrive quelque part dans les hautes vallées de l'est, quitte à le provoquer lui-même, comme Chah Rukh, jadis, avec ceux qui l'entraînaient dans sa marche vers le pouvoir suprême. Mais là, faire tuer Abdulatif n'aurait eu d'autre raison que la vengeance. Un prince d'aussi haut lignage qu'Ulugh Beg ne pouvait s'abaisser à faire disparaître son propre fils pour le punir du meurtre d'un roturier, fût-il de la valeur d'Al-Kashi. Il ne pouvait non plus le faire passer en

jugement. Qu'une action contre son fils fût clandestine ou publique, l'opinion soupçonnerait un prétexte pour éliminer l'héritier désigné au profit du fils favori, Abdelaziz. Alors, lui qui avait tant de pouvoir faillit devenir fou de constater son impuissance. Il ne pouvait même pas reporter sa rage contre les deux oulémas qui, selon lui, avaient poussé le fou de Dieu à commettre le crime. Quant aux bras qu'Abdulatif avait armés, les recherches pour les retrouver furent vaines.

Dès le lendemain du drame, Ulugh Beg demanda à Qadi-Zadeh et à ses autres collaborateurs de se rendre à l'observatoire, afin de montrer que la mort du meilleur d'entre eux ne les empêcherait pas de poursuivre leur tâche. Pris d'un vertige, Qadi-Zadeh ne put descendre dans la fosse du sextant. Il s'excusa et rentra chez lui, épuisé, songeant très vite que lui-même avait soixante-cinq ans, alors que jusqu'à présent il n'avait pas senti les marques du vieillissement. Ulugh Beg vint le voir à son chevet, lui prodiguant des mots d'amitié et d'encouragement. Mais il lui fallut se rendre à cette triste évidence : ce vieillard ne pourrait plus le suivre dans la tâche monumentale qu'il lui restait à accomplir.

*

Abdulatif revint de sa guerre contre les bandits des hautes vallées six mois après le meurtre d'Al-Kashi. N'ayant pu affronter les tribus nomades qui s'étaient volatilisées à son approche, il s'était livré dans les villages de montagne à un massacre de ces populations misérables qu'il estimait tantôt païennes, tantôt hérétiques. Certains de ses soldats, originaires de ces contrées, désertèrent pour rejoindre les bandits, tandis que d'autres rentrèrent à Samarcande supplier Ulugh Beg de rappeler son fils avant que toute la région ne se soulève. Mais le prince fit la sourde oreille. Abdulatif réapparut à la tête d'une troupe piteuse, persuadé d'avoir triomphé dans sa guerre sainte.

Son père refusa de le recevoir. Ulugh Beg avait déjà décidé de son sort : sitôt que l'héritier fut descendu de son cheval, le chef de la police lui demanda, avec tous les égards dus à son rang, de monter dans une grosse et luxueuse voiture tirée par six chevaux. En un jour et une nuit, il fut emmené sous bonne

garde à Kesh, la ville verte, cité natale de Tamerlan. Sous la garde du gouverneur, un de ses lointains cousins, il était bel et bien prisonnier, puisqu'il lui était interdit de sortir de l'enceinte de la ville. Sans titre ni charge, on lui avait suggéré de veiller sur les mausolées familiaux, dont bon nombre étaient vides de toute dépouille, à l'exception notable de celui du fils aîné de Tamerlan, mort à vingt et un ans et oublié de tous. Abdulatif y demeura dix-sept ans, résidant dans le palais désert construit par Tamerlan mais que le Boiteux n'avait jamais occupé. Sa vie y fut tout entière consacrée à la prière et la récitation mécanique du Coran. Les visites étaient rares, son geôlier y veillait. Bientôt, dans l'empire Timouride, on oublia presque que celui que certains de ses fidèles nommaient en secret l'ayatollah de Kesh était aussi l'héritier du trône de Tamerlan.

Ulugh Beg, lui, n'oubliait pas. Il n'oubliait pas le meurtrier d'Al-Kashi ni l'enfant fanatique qui s'était prétendu jadis l'imam caché, le Mahdi. Il n'avait plus besoin de consulter les astres pour savoir qu'un jour, entre son fils et lui, la lutte serait mortelle. Mais il était impuissant à la prévenir. Chah Rukh, lui, n'aurait pas hésité à faire disparaître son propre fils, si celui-ci l'avait en quoi que soit entravé dans son pouvoir. Mais le pouvoir, Ulugh Beg n'en voulait pas. Qu'en serait-il de ce grand livre des étoiles qu'il voulait laisser à la postérité, s'il était souillé de la tache indélébile d'un infanticide ?

L'assassinat d'Al-Kashi et la maladie de Qadi-Zadeh lui avaient rappelé avec violence que lui-même n'était pas éternel, et qu'il n'était pas rare qu'un descendant de Tamerlan ait la vie brutalement interrompue bien avant la vieillesse. Il lui fallait se hâter de poursuivre son œuvre. Mais se hâter comment ? Les astres, eux, n'étaient pas pressés, puisqu'ils étaient éternels. Et leur nombre était infini : même s'il vivait cent ans, il n'achèverait jamais le grand livre, le *Zij*. Alors, à quoi bon ? Nul ne pouvait être prince et astronome à la fois. Et il n'avait pas le choix : il demeurait prince, comme un chien reste un chien. Allons, c'était dit : il devait oublier les étoiles, rentrer dans son palais, ou partir à la guerre.

— Il faut nous hâter de descendre, mon père, le soleil va bientôt tomber dans l'oculus.

Ulugh Beg sursauta, leva la tête. Le fils du Fauconnier, Ali Qushji, avait prononcé ces mots avec une affectueuse déférence.

— Oui, bien sûr, l'oculus, le soleil... soupira-t-il.

Non, il fallait continuer, pour ce jeune homme d'abord, le fils de son ami perdu, qui espérait tant de lui et qui serait, lui, un vrai successeur, successeur de Taragaï et non d'Ulugh Beg. Il fallait continuer aussi pour sa propre postérité, pour montrer qu'un prince, même petit-fils de Tamerlan, peut apporter la vie et la connaissance. Pour les siècles futurs, il serait le prince qui aurait voyagé dans le ciel, sans le conquérir, sans lui faire la guerre. Il se fixa un objectif : « Je ne mourrai pas avant d'avoir découvert ma millième étoile. »

Alors, peu à peu, le prince Ulugh Beg s'effaça derrière son double, Taragaï. Le prince n'était plus que l'image du pouvoir, sa figuration. Il apparaissait paré de tous les attributs de sa fonction aux cérémonies religieuses ou aux manifestations profanes, comme ces statues d'or aux couleurs vives des temples païens figées dans leurs attitudes menaçantes ou sereines. Parfois, il se déplaçait dans ses autres cités de Transoxiane pour inaugurer un monument ou inspecter une garnison, afin de montrer au monde que Samarcande avait un maître. Cependant l'État continuait de fonctionner comme une machine bien huilée. Une des rares décisions qu'il prit fut d'imposer la présence auprès de lui de son cadet Abdelaziz, tant aux réunions du conseil qu'aux audiences officielles. Abdelaziz montra vite de meilleures aptitudes politiques que son père, prenant souvent des initiatives dont la pertinence surprenait les conseillers. Ainsi, ce fut de son propre chef qu'il mena lui-même une expédition dans les hautes vallées de l'est pour tenter de réparer les dégâts commis par son demi-frère. Même s'il n'en eut jamais le titre, le cadet s'imposa peu à peu, en douceur, comme le vrai gouverneur de Samarcande. Pour le peuple, il était l'héritier, Abdulatif n'étant plus que le saint priant là-bas, quelque part, à deux journées de marche. Il ne manquait plus à Abdelaziz qu'une reconnaissance officielle

venant de Chah Rukh. Elle ne vint jamais. D'ailleurs, il ne la réclama pas. Comme son grand-père, Abdelaziz savait patienter et laisser le temps faire son œuvre.

Une fois ôtées les somptueuses défroques d'Ulugh Beg, Taragaï ne quittait plus l'observatoire. On voyait parfois sa silhouette monter jusqu'en haut du cadran solaire, suivie de ses assistants éclairés par la lune, tels les mages de jadis allant parler avec les divinités célestes du haut de leurs ziggurats. Et Taragaï inspirait plus de vénération et de crainte sacrée qu'Ulugh Beg assis sur son trône ou perché sur son char d'apparat.

*

À la mort d'Al-Kashi, Qadi-Zadeh avait vieilli d'un coup. Son corps ne lui répondait plus que par ses difficultés à se mouvoir et de petites douleurs rôdant de-ci de-là dans ses membres et dans son ventre. Mais sa tête restait plus vive et ferme que jamais. S'effaçant derrière le génie de son collègue défunt, il reprit et compléta tout ce que l'autre n'avait pu achever et qui aurait dû se trouver dans le futur *Zij-el-Gurgani*. Il s'agissait en particulier de la description des instruments de mesure et de leurs manipulations.

Durant les sept années qui lui restaient à vivre, Qadi-Zadeh travailla à la rédaction du grand livre, dont il savait qu'il ne verrait pas la fin. Il avait quitté le voisinage du palais et vivait désormais au Reghistan, au-dessous de l'ancien observatoire. Son fils Chamseddine et sa fille Fatima l'assistaient. Ulugh Beg venait rarement le voir, toujours entouré d'une escorte perturbant le calme studieux de la madrasa. Le plus souvent, pour lui transmettre les résultats de l'observatoire, le prince lui envoyait son élève favori, Ali Qushji.

Car Taragaï avait enfin son disciple. En vérité, il avait toujours voulu qu'il en fût ainsi. Au temps joyeux de la petite école du palais, quand il donnait lui-même des cours à la douzaine d'enfants entourant ses jumeaux, sans qu'il s'en rendît compte il poussait en mathématiques et en astronomie le fils de son ami défunt bien plus que les autres. Quand Ali Qushji fut en âge d'entrer à la faculté, il le recommanda à Qadi-Zadeh avec une chaleur excessive. Celui-ci se méfiait

des engouements soudains que le prince portait envers tel ou tel, et qui provoquaient par la suite d'amères désillusions. Certes, Ali Qushji se montrait aussi zélé qu'appliqué, mais de là à en faire le nouvel Al-Khwarizmi...

Après l'assassinat d'Al-Kashi, Ulugh Beg se mit en tête de nommer Ali Qushji à la tête du grand observatoire. Du fond de son lit, Qadi-Zadeh le supplia de n'en rien faire, car cela risquait de provoquer des jalousies, des complots et des haines inexpiables de la part de candidats plus chevonnés que le fils du Fauconnier. Heureusement, Ali Qushji était assez lucide pour se rendre compte lui-même qu'en acceptant une telle charge il courrait à sa perte. Et puis, à son âge, comment aurait-il pu diriger les scribes, les ouvriers, les bibliothécaires et le petit personnel que nécessitait ne serait-ce que l'entretien du gigantesque bâtiment ? Son refus chagrina Ulugh Beg, mais il s'en consola vite, tant le jeune homme se montra un assistant irremplaçable. De plus, le jeune homme tenait de son père une grande force physique, qui lui permettait de se mouvoir sans effort et rapidement le long des escaliers escarpés de la fosse centrale. S'il n'était pas le directeur de l'observatoire, Ali Qushji était devenu en tout cas le dompteur du sextant. Ulugh Beg voulait toujours l'avoir auprès de lui. Il se fâchait quand son assistant demandait à quitter l'observatoire pour porter le résultat des observations du jour à Qadi-Zadeh, alors qu'un simple coursier aurait fait l'affaire. Mais son disciple insistait en expliquant qu'on diminuerait ainsi le risque d'erreurs. Alors, plein d'inquiétude, le prince le regardait s'éloigner en longeant de son pas souple le canal des Foulons, puis disparaître dans l'avenue boisée menant au Reghistan.

Là-bas, dans les appartements de Qadi-Zadeh, sous l'œil amusé du vieux maître, Ali Qushji roucoulait avec sa fille Fatima. Les deux jeunes gens se connaissaient depuis l'enfance ; il devenait urgent de les marier. Le père de la jeune fille n'y voyait aucune objection, au contraire. Il aurait préféré une double union entre ses enfants et ceux d'Al-Kashi, mais après la mort de ce dernier, craignant que le fils du défunt, qui avait le caractère aussi bien trempé que le Ptolémée de l'Oasis, ne cherche à se venger et commette l'irréparable, Ulugh Beg avait renvoyé Hussein, sa sœur et sa mère à Kashan, dotés

d'une belle fortune qui permit au fils du Jardinier, devenu architecte, de faire de l'oasis une jolie cité.

Fort de l'accord de Qadi-Zadeh, Ali Qushji prit son courage à deux mains pour demander à son tuteur l'autorisation d'épouser Fatima. Il choisit son moment avec soin. En ce soir de solstice d'été, Ulugh Beg et lui avaient multiplié les observations. Cela leur avait permis d'affiner les calculs faits quelques années auparavant à la madrasa, lors d'un autre solstice estival. Ils pourraient ainsi déterminer avec encore plus de précision la durée de l'année sidérale. Comme toujours dans ces cas-là, Ulugh Beg se sentait d'humeur taquine. Il s'en prit à Ali Qushji en lui reprochant d'être trop sérieux et de s'occuper plus de Mercure que de Vénus. L'occasion était trop belle :

— Mon père, accordez-moi la main de Fatima, la fille de Qadi-Zadeh.

Ulugh Beg crut un instant que son jeune assistant plaisantait lui aussi, et se mit à accabler la pauvre Fatima de ses sarcasmes. Quand il réalisa que la demande de son filleul était on ne peut plus sérieuse, il se mit en colère, accusant Ali Qushji d'être comme tous les autres, et de l'abandonner à sa solitude. Puis il s'aperçut qu'il était aussi ridicule qu'un mari jaloux. Alors il s'en prit à l'un des scribes, sous prétexte qu'il avait fallu lui répéter deux fois une donnée criée en bas du sextant, alors que celui-ci était perché en haut de l'escalier et qu'un vol d'oies sauvages passait juste au-dessus de l'observatoire.

Ali Qushji revint désespéré chez Qadi-Zadeh. Celui-ci lui promit d'obtenir le consentement du prince. Il connaissait trop son ancien élève et ses brusques changements d'humeur. Mais le vieux recteur n'en eut pas la force. Son mal peu à peu avait empiré, les médecins s'avouaient impuissants et ne pouvaient plus guère que lui préparer des concoctions d'opium pour calmer ses douleurs. Le remède apaisait son corps mais abrutissait son esprit, et il sentait s'éroder sa lucidité. Alors, il décida d'en finir. Un vendredi de prière, se sachant seul dans la madrasa, il rédigea en guise de testament une longue lettre

destinée à Ulugh Beg, prépara lui-même la potion émolliente, se coucha et s'endormit en sachant qu'il ne se réveillerait plus.

*

Les funérailles du recteur furent à la mesure de celui qui avait fait de Samarcande, autant que le prince lui-même, la capitale mondiale du savoir. On l'inhuma sous une dalle dans le jardin de la madrasa. Plus tard, Ulugh Beg lui fit construire un mausolée aux deux belles coupole bleues. Ses cendres furent transférées sous l'une d'entre elles. Sous l'autre, le prince y déposa en secret le crâne d'Al-Kashi. Dans sa lettre d'adieu à son prince, Qadi-Zadeh évoquait brièvement le mariage de sa fille et d'Ali Qushji, auquel Ulugh Beg consentit, mais ce n'était pas le plus important. Il déclarait surtout à son ancien élève qu'il ne désirait rien tant que le grand livre, le *Zij*, les tables astronomiques dressées après neuf ans de travail au Reghistan et six à l'observatoire, soit enfin offert au public, au lendemain de sa mort. À quoi auraient servi sa vie et celle d'Al-Kashi si les jeunes générations ne pouvaient l'utiliser ? Il avait déjà surpassé, et de loin, non seulement *Les Tables indiennes* d'Al-Khwarizmi, *Le Livre des tables* d'Al-Battani, *Le Livre des Étoiles fixes* d'Al-Sufi, *Les Tables de Tolède* d'Arzachel, *Les Tables de Sinjar* d'Al-Khazini, et même les plus récentes, celles dressées par Nasir ad-Din al-Tusi à Boukhara. Bien sûr, il fallait aller encore plus loin que le millier d'étoiles déjà répertoriées, situées et nommées dans le *Zij*. Peut-être même pourrait-on affiner plus encore la durée de l'année solaire, même si ces 365 jours, 6 heures, 10 minutes et 8 secondes étaient déjà d'une précision jamais atteinte. En revanche, il ne lui semblait pas qu'on puisse aller plus loin que ce calcul de l'inclinaison de l'écliptique égale à 23 degrés, 30 minutes et 17 secondes([15](#)).

On ne pouvait achever un livre qui décrivait l'infini ; mais Qadi-Zadeh suppliait son ami de ne pas prendre le risque de voir disparaître un tel ouvrage à cause de la folie humaine. Avec la franchise que lui permettait sa paternelle amitié, et la lucidité visionnaire que lui conférait l'approche de cette mort qu'il allait se donner à lui-même, il écrivait, sans se départir de sa légère ironie : « Je n'ai pas, mon prince, ton talent pour lire l'avenir dans les étoiles, mais l'Histoire des nations nous

apprend que rares sont les rois succédant à leur père sans que le sang coule. La paix a duré trop longtemps dans ton futur empire et les dieux ont soif, comme disait un poète grec. Les dieux, mais aussi les fous, les fanatiques, les brûleurs de livres, prêts à tuer leur propre père pour imposer leurs croyances qui sont pour eux l'unique vérité... » Et il réitérait sa supplication de mettre à l'ouvrage une légion de copistes pour produire le plus possible d'exemplaires du *Zij*, puis d'offrir le livre des étoiles à tous les monarques du monde, qui à leur tour le mettraient à la disposition de leurs sujets.

Ulugh Beg, dans la solitude de sa chambre, sanglotait en lisant le testament de son maître et ami. En même temps, il réalisait qu'à vouloir collecter tous les astres du ciel, il avait oublié qu'il faisait œuvre utile. Il était devenu comme l'avare entassant ses pièces d'or, les comptant et les recomptant sans cesse, alors que la science, telle la richesse, est faite pour être partagée, afin que tous y trouvent profit.

15.

Une lune sanglante semble vouloir enflammer l'horizon où elle se gonfle avec indolence. Tout en observant le phénomène, assisté d'Ali Qushji qui en chronomètre la durée avec la grande clepsydre, l'esprit d'Ulugh Beg s'échappe dans une songerie incontrôlable. Une hallucination furtive et brutale le transporte, un bref instant, jusqu'à Hérat, qui se cache là-bas quelque part derrière la grosse boule rouge. Il voit son père, les yeux clos, le visage blême tourné vers le ciel. Mort. Il frissonne. Un nuage très mince transperce l'astre des nuits, messager venant lui annoncer qu'il est désormais le Grand Souverain de l'empire de Tamerlan.

Au prix d'un gros effort, il parvient à reprendre son calme et demande à Ali Qushji, d'une voix trop forte, de poursuivre l'observation sans lui. Il part se réfugier dans la bibliothèque. L'endroit est désert : les copistes, des étudiants méritants et peu fortunés logés gratuitement dans des dortoirs au pied de la colline, sont partis depuis longtemps savourer les plaisirs nocturnes de Samarcande. Il ouvre la petite armoire renfermant les grosses boîtes en cuir où sont conservés les originaux du *Zij*. Il en sort les deux plus grosses, celles contenant les tableaux du mouvement des astres, ainsi que les valeurs de longitude, de latitude et de magnitude de chaque étoile fixe répertoriée. Puis il prend dans un autre meuble un tas de papier noirci de chiffres : les observations faites depuis la publication de l'ouvrage. Il décide de reporter ces nouvelles données sur les tableaux, et préparer ainsi une nouvelle édition avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'il soit obligé de monter sur le trône de Tamerlan et d'abandonner à tout jamais

l’unique passion de son existence : la mesure du ciel. Quand Ulugh Beg régnerait, Taragaï disparaîtrait.

La lune rouge de ce crépuscule n’annonça pas la mort de Chah Rukh, ni celles qui suivirent, ni même une comète qui traversa ces années-là, aguicheuse et coquette, le ciel de Samarcande. Ulugh Beg considéra néanmoins cette vision comme un avertissement. Il fallait se préparer à l’inéluctable : l’exercice du pouvoir.

Depuis longtemps, au Conseil, il se contentait d’approuver les décisions, en gratifiant tel ou tel d’un compliment. Désormais, il intervint, le plus souvent au grand dam de ses ministres. Il se faisait prolixie quand il s’agissait de nouvelles de l’étranger et se lançait dans des considérations d’une grande hauteur de vue sur le destin des nations, ce qui mettait ses auditeurs dans l’embarras. Son fils Abdelaziz, qui menait les débats avec talent, usait alors de trésors de délicatesse pour revenir à des sujets plus terre à terre. Ulugh Beg finit par comprendre qu’on le renvoyait à ses étoiles. Au bout d’un an, il y revint, définitivement écœuré par la bassesse des affaires humaines. Mais que faire en haut de son observatoire, maintenant que le grand livre était achevé, sinon grappiller quelques nouvelles étoiles ?

Outre les tables elles-mêmes, l’ouvrage comportait deux autres parties, l’une d’astronomie pratique décrivant les différentes opérations et les instruments, dont le principal auteur était Al-Kashi ; l’autre récapitulait les différentes mesures du temps et les calendriers utilisés jadis à Babylone, puis en Inde et à Bagdad, pour conclure par ceux de Samarcande. Cette partie était principalement de la main de Qadi-Zadeh.

Nulle part dans le *Zij* on ne se livrait à des spéculations. Quant aux étoiles elles-mêmes, Ulugh Beg s’était refusé à leur donner des noms poétiques ou légendaires. Il usait systématiquement de périphrases permettant de repérer l’astre facilement. Ainsi, dans la nomenclature de la Grande Ourse, il y avait « la plus boréale des deux étoiles de la patte gauche » ou « l’étoile à l’extrémité de l’oreille antérieure ». Il

n'empêche, il s'agissait bien de la constellation nommée Grande Ourse par les anciens, et non du « quadrilatère se prolongeant par deux lignes formant un angle... »

Peu après sa vision de la lune rouge, Ulugh Beg décida de rédiger une quatrième partie pour le grand ouvrage : un traité consacré à l'astrologie. Dans son idée, cette partie se contentait de répertorier les constellations du zodiaque, de donner les dates de passage du Soleil, de la Lune et des planètes sur chacune d'entre elles. Le lecteur était libre ensuite de s'en servir comme bon lui semblerait. Telle était la vraie nature du *Zij* : un outil de travail pour les générations futures.

Il envoya Ali Qushji à Pékin afin qu'il y étudie l'astrologie chinoise. Celui-ci lui demanda bien de surseoir de quelques semaines avant de faire ce voyage : sa femme Fatima était enceinte de huit mois ; mais non, rien à faire, il fallut partir sur-le-champ ; le rat, le buffle, le singe et autre bestiaire ne pouvaient attendre.

Quand il revint, Ali Qushji rapportait avec lui tout un appareillage qui l'enthousiasmait. Il s'agissait essentiellement d'une multitude de petits cubes de bois sur lesquels étaient sculptés à l'envers, en relief, des idéogrammes chinois. Disposés bien serrés dans des boîtes sans couvercle, on les enduisait d'encre, on y déposait dessus une feuille de papier que l'on pressait fortement avec un rouleau en métal, et le texte composé apparaissait alors à l'endroit. On pourrait, expliquait-il, multiplier ainsi à l'infini les exemplaires du *Zij*, en réduisant à rien les risques d'erreurs commises par un copiste distrait ou fatigué, et donc les séances fastidieuses de vérification et de correction de ces longues colonnes de chiffres occupant les trois quarts du livre des étoiles. Le nombre de caractères arabes étant infiniment moindre que les idéogrammes chinois, leur fabrication serait fort aisée, sur le bois, ou en plomb, comme cela se pratiquait au royaume de Corée. Ulugh Beg avait déjà lu des livres édités de cette façon dans la bibliothèque de la madrasa, en écriture mongole surtout. Et il s'étonna que ce procédé remarquable n'ait jamais été pratiqué à Samarcande, premier fabricant au monde de papier. Il se reprochait aussi de ne pas y avoir pensé lui-même

et ordonna qu'on se mît à l'ouvrage, dans les ateliers de l'observatoire.

— Mon père, je vous en supplie, arrêtez cela ! Vous allez commettre l'irréparable. Malmener ainsi l'écriture du Coran est considéré comme un des plus odieux sacrilèges.

Ulugh Beg eut un mouvement de surprise. C'était la première fois qu'Abdelaziz l'interpellait ainsi, en public, du moins devant les six ministres du conseil.

— Deviendrais-tu aussi obtus et fanatique que ton aîné, mon garçon ? répliqua-t-il sèchement.

— Il ne s'agit pas de lui, bien sûr, ni de moi, mais de tous les croyants. Le scandale sera immense. Nous courrons à l'émeute, à la révolution.

Il n'exagérait pas, comme le confirmèrent tout de suite le vieux Yazdi, inamovible ministre des cultes, et Lissan, toujours lui. Pourtant, nulle loi, nul décret, nulle parole d'une quelconque autorité religieuse n'avait jamais interdit l'impression mécanique de l'écriture sacrée. Était-ce à cause de Gengis Khan, qui avait importé avec lui, lors de ses conquêtes, des appareils d'impression, ou à cause d'un de ses successeurs qui avait voulu procéder de la sorte avec le Coran et avait été, peu après, assassiné ? Qu'importait ! C'était ainsi : le sacrilège allait de soi, de même qu'on ne crachait pas par terre dans un cimetière, même si on avait la gorge embarrassée.

Cette nouveauté, renchérit Yazdi, pourrait bien être l'étincelle mettant le feu aux poudres. En effet, depuis quelques temps déjà, tant dans les casernes que dans les mosquées, le mécontentement montait contre cet étrange prince qui négligeait ses sujets, qui ne faisait pas la guerre et oubliait tous ses devoirs religieux au profit de la seule étude du ciel. On murmurait de plus en plus fort qu'il vouait un culte païen, pour certains à la Lune, pour la majorité au Soleil : la conférence d'Al-Kashi, amplifiée et déformée durant les dix années qui s'étaient écoulées depuis, n'en finissait pas de faire des ravages dans les esprits. Alors, cette profanation de

l'écriture du Coran risquait d'avoir des conséquences incalculables.

La rage au cœur, Ulugh Beg dut s'incliner. Au troisième étage de l'observatoire, les copistes recommencèrent à s'user les yeux et les doigts sur le papier, les correcteurs repassant derrière eux pour chercher la plus petite erreur de chiffres dans des colonnes qu'il fallait en plus calligraphier, car la dizaine à peine d'exemplaires du *Zij* qui seraient achevés seraient destinés aux Grands de ce monde, et ne sauraient être que de splendides objets d'art.

*

Il advint que Chah Rukh mourut à l'automne de l'an 851 de l'Hégire(16), à l'âge de soixante-dix ans. Son règne avait duré plus de quarante ans, autant dire une éternité pour ceux qui auraient voulu lui succéder. Ulugh Beg, au contraire, avait prié ardemment pour que ce jour arrive le plus tard possible. Depuis la lune rouge, six ans auparavant, il avait cru se préparer à cet instant fatal, mais tous les plans qu'il avait échafaudés s'effondrèrent d'un coup sitôt reçue la nouvelle. Et tandis que le corps de son père, embaumé de musc et de camphre, était acheminé de Hérat à Samarcande, dans son observatoire Ulugh Beg mettait un point final à son traité d'astrologie, et préparait avec l'aide d'Ali Qushji l'édition finale du *Zij*. Taragaï rédigeait ainsi ses dernières volontés.

Sharaf Ali Yazdi suivait, perdu dans la foule, le catafalque de Chah Rukh qui avait pénétré dans la ville par la porte sud et se dirigeait maintenant vers le Gour Émir, le tombeau du souverain, où la dépouille reposerait auprès de celle de son père Timur le boiteux et de son frère Miran le fou. Yazdi, lui, ne boitait pas et avait encore toute sa raison. Il ignorait sa propre date de naissance, ce qui était un comble pour quelqu'un qui avait consacré sa vie à déchiffrer dans les astres le destin des hommes ; peut-être approchait-il les quatre-vingts ans, mais cela lui importait peu tant la jambe était encore vaillante. Il ne put entrer dans le mausolée. Alors il s'accroupit sur ses talons et scruta les visages innombrables de tous ceux qui se pressaient devant le sanctuaire, dont l'accès leur était interdit par des soldats en armes. Ils étaient graves, compassés,

comme le voulaient les circonstances, mais y en avait-il un seul parmi eux qui pouvait deviner ce que l'avenir leur réservait ? Yazdi, lui, savait que le monde allait bientôt s'effondrer et que tous ces gens disparaîtraient avec lui. Il n'avait pas appris cela dans les étoiles, mais dans les livres racontant l'histoire des hommes et des nations. Combien d'empires s'étaient-ils en effet effondrés d'un coup peu après la mort de leur fondateur, comme celui d'Alexandre ou de Gengis Khan ? Chah Rukh avait su museler les loups rôdant autour de son trône, calmer leurs appétits de pouvoir, au besoin par la force. Mais ils dévoreraient en une bouchée Ulugh Beg, ce savant, ce trop doux rêveur.

Enfin, la famille royale ressortit du mausolée. Yazdi les connaissait tous, pour avoir raconté leur histoire et dressé leur carte astrale. Mais cette histoire n'était pas achevée, comme l'avait été sa *Chronique des victoires*, hagiographie du règne et des conquêtes de Tamerlan rédigée sous la contrainte, pour ne pas dire sous la dictée de Lissan, dont l'âme noire rôtirait bientôt en enfer. Jadis, il arrivait que Qadi-Zadeh, et même Ulugh Beg, se moquent du trop grand nombre de comètes et d'éclipses mentionnées dans la *Chronique*, et annonçant systématiquement un triomphe du Grand Émir. Avec une fausse candeur, ils ajoutaient qu'ils iraient vérifier dans les éphémérides de ce temps-là la date exacte des phénomènes. Yazdi grommela alors qu'il n'avait fait que rapporter ce qu'on lui en avait dit, trop heureux de n'avoir pas essuyé, en plus, les sarcasmes d'Al-Kashi. Maintenant, il soupirait après ce bon temps-là, temps de paix et d'insouciance du lendemain. Puis, devenu conseiller d'Ulugh Beg, il avait décidé de son propre chef de rédiger une chronique du règne de Chah Rukh. Elle s'achevait aujourd'hui, et avec elle, un nouvel âge d'or.

Plutôt que de suivre la foule qui défilait maintenant dans le mausolée, Yazdi se rendit aussi vite qu'il put au Reghistan et entra sans peine dans la salle du conseil. Depuis le temps qu'il fréquentait les lieux, les gardes le laissèrent passer, y prêtant aussi peu d'attention qu'à une musaraigne, dont il avait fini par avoir l'aspect. Il s'accroupit sur un coussin oublié dans un coin et attendit, les sens en alerte. Les portes s'ouvrirent à deux battants. Ulugh Beg entra le premier. Yazdi, qui l'aimait,

lui en voulut de garder sa démarche ordinaire de badaud, sa tête toujours un peu penchée sur le côté, comme si quelque chose l'amusait, ou comme quand il lisait par-dessus l'épaule d'un scribe. La reine Goharshad, la veuve, le suivait, allant de son pas altier ; l'âge ne semblait pas avoir de prise sur elle ni sur sa beauté. Pour la première fois, une femme pénétrait dans la salle du conseil. Mais Goharshad était plus qu'une femme. Aux yeux de Yazdi, c'était une déesse.

Derrière, venaient les petits-fils de Chah Rukh. Ils étaient cinq, et pas un ne voulait céder le pas à l'autre. Heureusement la porte était assez large pour qu'ils puissent entrer de front. En queue de cortège, la dizaine d'autres Timourides, issus de Miran Shah et d'Omar Cheikh, se bousculaient sans souci de l'âge ou de l'importance de son voisin. Yazdi était sans doute la seule personne dans tout l'empire à pouvoir sauter de branche en branche sur l'arbre généalogique touffu de Tamerlan. Il était aussi le seul à pouvoir mesurer le temps passé depuis bientôt un demi-siècle quand, sous la tente, leurs pères ou leurs grands-pères étaient réunis autour de la dépouille du Grand Émir, tels des fauves prêts à s'entredévorer. Les turbans étincelants de pierres précieuses avaient remplacé les casques d'acier et de cuir, nulle arme ne pendait aux larges ceintures de soie chatoyantes ; les regards, les gestes eux aussi avaient changé. Ils s'étaient assouplis. Ce n'était plus des guerriers qui se réunissaient ainsi. C'était peut-être pire.

Ulugh Beg s'assit sur son trône, en haut d'une petite estrade, sa mère à son côté. Les autres s'installèrent sur les chaises disposées en demi-cercle, où le chef du protocole avait inscrit leurs noms sur une étiquette. Jadis, au temps de Tamerlan, on s'accroupissait sur des tapis ou des coussins, au plus près du sol. Chah Rukh, ou plutôt Goharshad, avait imposé cette autre pratique, persane, et, disait-on, chinoise. Yazdi se souvint avec un sourire des protestations des guerriers qui jugeaient indécente une telle posture. Leurs descendants, au contraire, tirèrent leur chaise et s'y posèrent avec une aisance aussi machinale que leurs ancêtres se mettaient en selle. Il y eut un long moment de silence. Ils se recueillaient, ou peut-être se préparaient-ils à combattre.

Enfin, Ulugh Beg parla. Il prononça un long éloge funèbre de son père, que Yazdi apprécia en connaisseur. Le nouveau Grand Seigneur énuméra les victoires du défunt, mais de manière convenue, puis loua avec lyrisme sa volonté de paix et de prospérité pour les peuples qu'il dirigeait, son soutien aux arts, aux lettres et aux sciences, contribuant ainsi à éléver l'âme de ses sujets.

— Y a-t-il eu, conclut-il, depuis Salomon et Cyrus de Perse, un monarque aussi sage et juste que le Grand Souverain Chah Rukh ? Et moi, que pourrais-je faire de mieux que lui, sinon le perpétuer ?

L'assemblée approuva d'un bourdonnement de lèvres closes. Ulugh Beg, qui avait récité son texte, les yeux levés vers le plafond, parcourait maintenant l'assemblée du regard, comme s'il leur demandait de prendre la parole.

Après un long silence, Abdulatif, l'héritier, leva le doigt comme un écolier et murmura suavement :

— Dieu a inspiré vos paroles, Grand Souverain, mon père. À travers vous, puis vos successeurs, le règne de Chah Rukh se prolongera pour mille ans. À Hérat, d'où vous dirigerez l'empire...

— Samarcande sera ma capitale, coupa sèchement Ulugh Beg.

— Mais vous venez de dire que vous ne changeriez rien aux décisions de notre père à tous, répliqua Abdulatif de la voix onctueuse du dialecticien mettant son contradicteur dans l'embarras.

— Ma capitale sera Samarcande. Y trouves-tu quelque chose à redire ? Hérat sera gouvernée par Abdallah, le fils de mon frère Baysunghur. Pour le reste, tu as raison. Rien ne changera.

Il frappa l'accoudoir de son poing et répéta : « Rien ne changera ! » Abdulatif se mordit les lèvres. C'était clair : Ulugh Beg le renvoyait à son exil à Kesh, aussi démunie qu'il en était venu. Recroqueillé dans son coin, invisible, Yazdi lisait comme dans un livre sur ces visages, dans l'intonation de

ces voix. Seule Goharshad lui restait indéchiffrable, parce qu'elle était femme, parce qu'elle était déesse. Il perçut cependant le regard furtif qu'elle lança à Abdallah, désormais gouverneur de Hérat. Ce dernier avait assisté son grand-père Chah Rukh, succédant ainsi à son propre père, Baysunghur, montrant de plus grandes qualités à gouverner que ce doux poète mort d'avoir trop puisé son inspiration dans les spiritueux. Abdallah leva la main et sa voix fit sursauter plus d'un : c'était la même que celle de Chah Rukh.

— Pardonnez à l'avance mon impertinence, Grand Souverain, mais le transfert de la capitale de Hérat à Samarcande me semble prématuré. La disparition de Chah Rukh a éveillé nombre d'appétits. On vient de m'informer qu'une forte troupe d'Ouzbeks, rassemblée à Khiva, s'était mise en branle en direction de Mashhad.

— Tu n'as rien à craindre de ce côté-là, répondit Ulugh Beg. As-tu oublié que leur khan n'est autre que l'époux de ma fille bien aimée ? Je considère Abu Kayr comme un fils, et c'est avec mon accord qu'il a levé son armée. Non pour assouvir ses appétits, comme tu viens de le dire, mais pour calmer ceux, bien plus voraces, qui s'éveillent dans ma propre famille.

Il y eut autour de la table comme un grondement silencieux. « C'est le commencement de la fin », songea Yazdi. Pour la première fois en effet, un Timouride faisait intervenir des étrangers dans les affaires internes du clan. Mais pas un n'osa prononcer le mot « trahison », tant Tamerlan et Chah Rukh s'incarnaient encore dans le troisième Grand Émir.

Abdallah prit à nouveau la parole. Il désirait seulement qu'on organise au plus vite le retour de chacun vers sa cité, car l'hiver serait précoce et rigoureux. Ulugh Beg approuva de la tête et se désintéressa ostensiblement du débat, trop content de son coup d'éclat. Il avait tort. Après s'être récrié qu'il ne doutait pas un seul instant des intentions pacifiques du khan ouzbek Abu Kayr, Abdallah pria son oncle de pourvoir son escorte et celle de Goharshad de suffisamment d'hommes pour qu'ils puissent rentrer à Hérat en toute sécurité. Les autres Timourides renchérirent alors, celui-ci pour son retour à

Chiraz, celui-là à Kaboul, cet autre à Téhéran. Ulugh Beg hochait la tête d'un air aussi bonasse que lorsque, à l'occasion de telle ou telle fête religieuse, il jetait par poignées des pièces de bronze aux mendiants. On dépeçait son armée, et cela semblait le remplir de satisfaction.

Goharshad se leva et, prétextant la fatigue, quitta la salle de réunion. Furtif, Yazdi la suivit. Dans le quartier des femmes du palais, elles étaient une vingtaine à attendre l'impératrice. À son entrée, elles se prosternèrent en sanglotant avec force. Seule Yazamine, l'épouse d'Ulugh Beg, resta debout comme son rang l'exigeait. Goharshad imposa le silence, leur demanda de s'asseoir autour d'elle sur des empilements de coussins moelleux et fit servir une collation. Puis elle leur fit un éloge intime de son défunt époux, racontant les années de leur jeunesse en les agrémentant de quelques allusions très lestes. La reine avait toujours servi de modèle à sa bru Yazamine. Depuis la naissance des jumeaux, les deux femmes avaient échangé une abondante correspondance. Yazamine avait d'ailleurs fondé, à l'imitation de sa belle-mère et sur son conseil, une madrasa féminine. Cette école se tenait dans ce qui aurait dû être le harem d'Ulugh Beg, mais où celui-ci n'avait consenti à loger que trois concubines dont il se désintéressait.

Fatima, l'épouse d'Ali Qushji, y donnait des cours de mathématiques. Si elle n'avait été femme, la fille de Qadi-Zadeh aurait peut-être atteint à la notoriété de son père. Durant cette réunion funèbre avec la reine-mère, elle avait exercé son esprit logique à décrypter les sous-entendus se cachant dans le propos apparemment léger de Goharshad. Celle-ci, en effet, était revenue plusieurs fois dans son récit, et avec une certaine insistance, sur les troubles qui avaient suivi la mort de Tamerlan, répétant que si de telles choses se reproduisaient, elles pourraient toujours trouver refuge à Hérat.

De tout l'auditoire, seule Fatima s'inquiéta de ces mises en garde feutrées. Elle avait hérité de l'esprit d'analyse de son père et de la sûreté de son jugement. Par ailleurs, elle ne portait pas à Ulugh Beg l'adulation presque amoureuse que ses compagnes lui vouaient. En vérité, elle en voulait à cet homme qui lui volait son mari. Une fois cette réunion funèbre

terminée, elle prit à part le vieux Yazdi, l'ancien ami et souffre-douleur de son père, qui venait souvent donner des cours au collège des femmes. Celui-ci, malgré un propos encombré de tout un fatras de prédictions chamaniques, zodiacales et numérologiques, tirait surtout sa conscience claire de l'avenir d'une parfaite connaissance de l'Histoire ancienne. Il y avait tant eu, par le passé, de successions catastrophiques de monarques aussi puissants que Chah Rukh par des héritiers aussi vulnérables qu'Ulugh Beg, qu'il lui était aisé de prévoir que le prince-astronome ne tiendrait pas longtemps devant la meute des prétendants, babines déjà troussées sur leurs crocs de charognards. Son seul souci désormais était de sauver du fer et du feu l'œuvre de son maître. Fatima, quant à elle, voulait sauver ses enfants du cataclysme annoncé.

*

Comme l'avait affirmé le nouveau gouverneur de Hérat, cet hiver-là fut plus long et plus rigoureux qu'à l'ordinaire. Les hommes se blottirent dans leurs cités comme les ours dans leurs tanières. Le printemps revint, tardif et brutal. Les ours affamés partirent en chasse, les hommes altérés partirent en guerre. C'est du moins ainsi que Sharaf Ali Yazdi raconterait le règne d'Ulugh Beg sous forme de poèmes, car il lui sera impossible de décrire en un récit en prose les événements dramatiques qui se succédèrent.

Sans attendre le dégel, l'armée ouzbek qui était restée cantonnée tout l'hiver à Khiva traversa le Karakorum et s'empara de Mashhad. Le Timouride gouvernant Kaboul appela à la guerre sainte. Cependant, un autre, de Chiraz celui-là, demanda de l'aide à Hérat car les Moutons Noirs relevaient la tête maintenant que leur bourreau Chah Rukh était mort. Abdallah partit donc vers le nord-ouest à la tête d'une forte troupe. Mais la grande armée constituée par Chah Rukh sur le modèle ottoman, avec ses bataillons de piétons, lanciers et arbalétriers, sa puissante artillerie de bombardes et ses machines de siège tirées par des bœufs, n'avait plus cette vivacité foudroyante de la cavalerie de Tamerlan. Ses adversaires, désormais, la possédaient. Pas pour attaquer, non, mais pour se volatiliser sitôt que l'avant-garde ennemie était

annoncée, pour mieux harceler l’arrière-garde et piller l’intendance.

Les troupes obligamment prêtées par Ulugh Beg ne revinrent pas à Samarcande. La ville serait incapable de résister à la moindre attaque. Le nouveau Grand Souverain était également abandonné par plusieurs de ses conseillers qui, en plein cœur de l’hiver, avaient rejoint Hérat. Lissan était parmi eux, mais pris d’un malaise il glissa de sa selle. Personne parmi ses compagnons de voyage ne s’aperçut de sa chute, nul ne se retourna pour voir les oiseaux charognards tournoyant déjà au-dessus de son corps gisant dans la neige.

Ulugh Beg ne se plaignit pourtant pas de toutes ces désertions. Au contraire, il s’en amusait :

— Vois-tu, confia-t-il à son fils cadet, j’ai consacré ma vie à observer la marche des astres. Depuis quelque temps, je m’intéresse à celle des petits humains que nous sommes. Je dois avouer que c’est beaucoup moins monotone.

Abdelaziz fit mine d’apprécier la boutade mais, au fond de lui-même, il pensa que son père avait perdu tout sens de la réalité. Il avait certes une admiration sans borne pour ce grand savant et beaucoup de tendresse pour ce père attentionné, mais le monarque, le chef suprême, ne méritait selon lui aucun respect. Le cadet confia ses craintes au sage conseiller Tarkhan ; celui-ci lui répondit :

— Faites comme moi, Altesse : partez ! Il n’y a plus rien à faire ici. L’avenir est à Hérat. Ailleurs, tout est perdu.

Abdelaziz refusa hautement de déserter, mais n’osa retenir Tarkhan, sachant au fond de lui que celui qui l’avait guidé dans sa marche vers le pouvoir avait raison. Les amis de son enfance, Ali Qushji, Chamseddine et les autres de l’observatoire, semblaient eux aussi vivre dans le même monde irréel que son père. Ils assistaient maintenant au conseil, et le mettaient au désespoir par leurs interventions : la moindre escarmouche aux portes du désert était pour eux prétexte à des considérations philosophiques sur la destinée humaine ou la brièveté des choses de ce bas-monde.

Sans armée, sans soutien, Abdelaziz n'avait d'autre choix que de se préparer à soutenir un siège face à une armée constituée par son cousin Abu Saïd, petit-fils de Miran le fou, qui s'était emparé de Boukhara. Samarcande, vouée depuis bientôt quarante ans au négoce et à l'étude, n'avait plus rien d'une citadelle imprenable, tant elle s'était étendue loin au-delà de ses remparts. Abdelaziz eut beau supplier son père de renvoyer chez eux les étudiants et de fermer l'université, Ulugh Beg s'y refusa, lui répétant sa phrase favorite :

— Tant que je vivrai, rien ne changera.

*

Six mois après les funérailles de son père, Ulugh Beg a achevé la quatrième partie des *Tables du Sultan*, consacrée à l'astrologie. Il a demandé à Yazdi de réviser son texte avec lui et d'émettre ses critiques en toute franchise. Ils se connaissent depuis si longtemps, et le prince a pour le vieux mage cette sorte de tendresse protectrice que l'on peut avoir pour un parent pauvre. Quand il a fini sa lecture, Yazdi relève la tête et dit, le regard embué de larmes :

— J'ignorais, Taragaï, que tu avais été initié.

— Que veux-tu dire ?

— Tu connais les mystères d'Ahura Mazda.

— Ne dis pas de sottises, vieux relaps ! Le roi que je suis devenu est aussi, dois-je te le rappeler, le commandeur des musulmans de tout l'empire. Est-ce tout ce que mon travail t'inspire ?

Yazdi ébauche une moue de scepticisme et croit bon d'insister.

— Rares seront ceux qui pourtant comprendront ta remarquable démonstration, Taragaï. Oui, le destin des hommes et des nations peut se prévoir en étudiant les phénomènes célestes.

— Je n'ai pas dit cela. J'ai seulement supposé qu'en comparant la chronologie des grands événements de l'Histoire et les configurations astreines qui les ont précédés, philosophes et astronomes, joignant leurs efforts, pourraient peut-être

arriver à démontrer qu'il y a un rapport de cause à effet. Mais cette étude serait aussi longue à accomplir que ces tables astronomiques. Et je n'émets qu'une hypothèse, une piste pour mes successeurs.

— Je l'ai compris ainsi, mais il n'empêche. Quand on te donna une fausse date de naissance coïncidant avec la reddition de Mardin, j'avais été contraint de te dresser une carte astrale qui...

— Je ne le sais que trop. Où veux-tu en venir ?

— À l'autre carte astrale, celle de ta vraie date de naissance, ainsi que celle de ton fils Abdulatif. Et il faut que je t'avertisse...

— Je ne veux rien entendre de tes radotages. Tu as bien lu ce texte ? Tu n'as pas vu d'erreurs flagrantes ? Très bien ! Je te remercie de tes précieux conseils.

Une semaine plus tard, jour du printemps et de ses cinquante-six ans, Ulugh Beg partit en campagne avec ce qui lui restait d'armée, ne laissant à Abdelaziz qu'une poignée d'hommes pour défendre la ville. L'expédition devait être brève puisqu'elle ne le mènerait qu'à Kesh, où il avait l'intention de se saisir d'Abdulatif. Mais la ville verte était vide. Un ermite l'informa que son fils aîné était en fuite vers Boukhara pour rejoindre Abu Saïd. Ulugh Beg lança ses cavaliers à leur poursuite. Quand ils atteignirent le lac Tadakul, ils se retrouvèrent face à toute une armée en ordre de bataille. Ce fut la débandade. Ulugh Beg revint à bride abattue vers Samarcande, avec seulement une vingtaine d'hommes. Ils l'atteignirent au soir. Un panache de fumée noire s'élevait du faubourg de Dimishq. Le collège des soufis avait été incendié. Seul son grand dôme bleu était encore debout, comme suspendu dans les airs. Ses hommes supplièrent leur maître de ne pas s'y rendre. Il leur ordonna de partir en ville sans lui. Ils ne se firent pas prier.

Ulugh Beg se retrouve seul. Devant les ruines, plantée au bout d'une pique, au milieu d'une vingtaine d'autres, il reconnaît la tête de Karim Yanvar, le cheikh de la confrérie

venu jadis chercher refuge auprès de lui quand Chah Rukh, voulant donner des gages aux religieux les plus turbulents, avait fait mine de vouloir le jeter en prison. Il descend de cheval et s'avance.

— Pauvre Yanvar, dit-il d'une voix forte, doux philosophe, poète exquis, seules des bêtes fauves pouvaient s'en prendre à toi, les mêmes bêtes fauves qui ont tué Al-Kashi.

— Ces deux-là étaient pires que des bêtes fauves : ils ont offensé Dieu.

Ulugh Beg n'a même pas besoin de se retourner pour savoir que son fils aîné est derrière lui. Dès qu'il a aperçu l'incendie du collège, il a compris qui en était l'auteur. Et il a deviné que son fils l'attendait.

— Qui es-tu, Abdulatif, pour décider des offenseurs ? Qui offense à la vie et à la pensée, eux ou toi ?

Il poursuit, toujours dos tourné et le regard levé sur la tête de Yanvar :

— Qu'attends-tu ? Je suis prêt. Que ma tête roule au pied de cette tête-là me sera un grand honneur.

— Ne dites pas de sottise, mon père, et rentrons en ville.

Ulugh Beg consent enfin à faire face à son fils, perché en haut de son cheval. Il balaye du regard la puissante escorte d'Abdulatif et, désignant un des hommes du doigt, il s'exclame :

— Ah, je te reconnais, toi ! Le vaillant capitaine Terbah ! J'aurais reconnu aussi la croupe de ta monture. C'est la dernière vision de toi que j'ai eue, au lac Tudakul.

— Mon père, je vous en prie, rentrons...

Abdulatif ne peut cacher son embarras. Il avait tant espéré que son père s'effondre en larmes, le suppliant de l'épargner. Au lieu de cela, Ulugh Beg fanfaronne, tout guilleret, comme s'il était soulagé d'un grand poids. Et il continue, les poings tendus :

— Je suis ton prisonnier. Qu'on me mette les chaînes !

Il reste ainsi figé dans cette posture, ne perdant pas un pouce de sa haute taille. Les soldats se regardent, un murmure d'admiration parcourt leurs rangs. Soudain, le vaillant capitaine Terbah saute de sa monture et se jette à ses pieds.

— Pardon, Grand Souverain, pardon ! Faites de moi ce que vous voulez.

— Relève-toi, mon garçon, et aide-moi à monter en selle. Ces quelques journées de route m'ont un peu fatigué. Mais je n'ai pas encore besoin d'un escabeau, comme mon aïeul le Boiteux.

Ils sont trop jeunes pour avoir connu Tamerlan, mais son nom les fait frémir d'orgueil : ils sont tous de Kesh, ils sont tous Barlas. Terbah se met à genoux devant le cheval d'Ulugh Beg, croise ses doigts et tourne ses paumes vers le ciel afin de servir de marchepied. Une fois en selle, Ulugh Beg se retourne et crie :

— On rentre à la maison, les amis !

Il pénètre en ville comme s'il était le chef de la troupe. Abdulatif prend peur : à la moindre parole de son père, ses hommes pourraient se retourner contre lui. Les portes sont ouvertes.

— Tu es bien imprudent, mon fils, dit Ulugh Beg à son fils venu à sa hauteur. L'armée d'Abu Saïd est à trois jours de marche.

— Je ne crains rien de lui. C'est un vrai croyant.

— Dans ce cas, évidemment... Où allons-nous, maintenant ?

— À l'observatoire.

— Tu ne l'as donc pas brûlé ? Je te trouve bien inconséquent.

Abdulatif ne répond pas et presse sa monture. Ulugh Beg fait de même et se remet à ses côtés, botte à botte, de sorte qu'ils atteignent presque au galop la colline des Foulons. Alors que le reste de Samarcande semble désert, portes fermées et

volets clos, une centaine de personnes dotées d'armes hétéroclites, bâtons de berger, fauilles et coutelas, se sont amassées devant le portail d'entrée de l'observatoire. Quelques religieux en turban et toge noire tentent de maintenir parmi eux un semblant de discipline.

— Qui sont ces gens ? demande Ulugh Beg.

— Les guerriers de Dieu, répond Abdulatif avec emphase.

— Sonnent-ils du buccin pour que mon sextant s'effondre ?

Abdulatif hausse les épaules et ordonne aux cavaliers de l'escorte de rentrer dans leur caserne. Ceux-ci hésitent, se regardent jusqu'au moment où, malicieusement, Ulugh Beg leur répète l'ordre. Puis il reprend sur le ton de la constatation :

— Ils m'aiment bien, ces garçons. Tu devrais plutôt t'adresser à tes guerriers du Diable pour te débarrasser de moi.

Vibrant de colère, la voix tremblante, Abdulatif réplique :

— Je vous prie, mon père, de demeurer à l'observatoire, le temps que la situation s'éclaircisse. Profitez-en pour vous recueillir !

Ulugh Beg descend de cheval. Les « guerriers de Dieu » s'écartent à peine sur son passage, lui criant à la face, postillonnant, que seul Allah est grand. Il peut enfin pénétrer dans l'enceinte déserte de l'observatoire et monte l'escalier en prenant bien garde à ne pas se retourner ni hâter le pas, comme on le fait pour ne pas montrer sa peur à des chiens qui vous aboient aux trousses. La belle porte finement décorée de marqueterie polychrome s'entrebâille. Le vieil huissier qui officie ici depuis le début saisit la main d'Ulugh Beg, le fait entrer précipitamment, referme derrière lui et sanglote :

— Grand Souverain, vous êtes sain et sauf, Allah est grand... C'est épouvantable !

Ulugh Beg ne peut s'empêcher de sourire. Le brave homme ne parvient pas à aligner trois mots sans commettre ce genre de pataquès. L'huissier l'entraîne dans le scriptorium. À son entrée, Ali Qushji, son épouse Fatima et Chamseddine, le fils de Qadi-Zadeh, se jettent à ses pieds. Le vieux Yazdi se

contente de se lever de son siège et de s'incliner. Mais c'est lui qui lui raconte les événements qui se sont produits durant l'expédition désastreuse de leur maître.

Une semaine après son départ, une petite troupe s'était présentée sous les remparts, prétendant venir de Hérat en renfort. Reconnaissant son chef, un de ses anciens compagnons d'armes, Abdelaziz les avait laissés pénétrer dans la ville close, sans remarquer que son demi-frère Abdulatif était dissimulé parmi eux. Le lendemain, une émeute avait éclaté sur le Reghistan. Les étudiants en théologie, auxquels s'était jointe une populace interlope, et menés par un de leurs professeurs, l'ouléma Abbas, avaient envahi la faculté d'en face et malmené quelques enseignants jugés hérétiques. Abdelaziz avait alors envoyé les prétendus renforts arrivés la veille pour mater le mouvement. Mal lui en avait pris. Abdulatif était à la tête de cette meute en furie. Des complices lui ouvrirent les portes de la petite forteresse où la famille royale s'était réfugiée depuis le début de l'état de siège. L'héritier avait chargé l'ouléma Abbas de désigner parmi ses étudiants ceux qui auraient l'honneur de décapiter ses victimes. Les adultes, hommes et femmes, avaient tous été massacrés, à commencer par Abdelaziz, mais aussi Yazamine, l'épouse d'Ulugh Beg. Seul Yazdi avait été épargné. Abdulatif avait exigé qu'il soit témoin de ce qu'il appelait le châtiment divin. Après avoir été forcé d'assister au sanglant spectacle, Yazdi avait été emmené jusqu'à l'observatoire, où il avait été enfermé.

Debout, les bras croisés, Ulugh Beg a écouté ce récit sans frémir, comme s'il ne le concernait pas.

— Quelque chose m'intrigue, murmure-t-il enfin. Pourquoi ce pauvre fou vous a-t-il épargnés, vous autres ? À ses yeux, votre impiété méritait pire que les malheureux soufis.

— Il m'a affirmé, réplique Yazdi, qu'à votre retour, il vous demanderait de choisir, tant pour vous que pour nous, entre la mort et un pèlerinage à La Mecque.

— À La Mecque, vraiment ? Je comprends mieux, maintenant. Abdulatif est fou, mais il n'est pas stupide. Tuer son frère parce qu'il le considère comme un usurpateur, soit ; c'est arrivé souvent, et jusque dans ma propre famille. Mais me tuer, moi, son roi, son père, dans ma capitale, et ce serait lui, l'usurpateur. Un parricide perdrait toute légitimité. Aussi, va-t-il me proposer ce pèlerinage pour purifier mon âme souillée par la science. Il me mettra le marché en main : si je refuse, il tuera mes amis. Si j'accepte, la route est longue et pleine de périls, jusqu'aux rivages d'Arabie. Il n'y a qu'une solution : que vous partiez au plus vite. Cette nuit même.

— Mais comment ? s'exclame Chamseddine. L'observatoire est gardé par ces fous de Dieu. Et je ne veux pas partir sans mes enfants.

— Le cher Al-Kashi n'était pas seulement le Ptolémée de Kashan, répond Ulugh Beg. Il était aussi le Dédale de Samarcande. Il avait dessiné une sortie secrète au pied du sextant, un souterrain menant loin hors des remparts, au bord du fleuve. Là, on trouve un petit caravansérail que nul ne fréquente, à l'exception peut-être des familles de certains astronomes de mes amis. N'est-ce pas, belle Fatima ? Partez dès maintenant.

Ali Qushji, qui s'était tu pour mieux retenir ses larmes, se jette aux pieds d'Ulugh Beg en s'exclamant :

— Partez avec nous, mon maître, mon seigneur ! Ou bien je reste ; jamais je ne vous abandonnerai !

— Ne sois pas sot, mon fils, mon vrai fils tant aimé, répond Ulugh Beg en lui caressant les cheveux. Abdulatif mettra certainement moins d'acharnement à poursuivre une poignée d'astronomes que le Grand Souverain. Et je te le répète, mon beau Fauconnier, tant que je serai à Samarcande, il ne pourra rien contre moi, à moins de vouloir s'y perdre lui-même. Vous irez trouver refuge à Khiva, auprès de ma fille Rabia, qui fut votre compagne de jeu au temps de votre enfance. Khiva, la patrie d'Al-Khwa-rizmi, sans qui rien de ce que nous avons fait n'aurait pu être fait. Tout ce que je vous demande, c'est d'emmener chacun avec vous un exemplaire du *Zij*. Le bagage est fort encombrant pour des fuyards, mais je sais que vous

saurez en faire bon usage. Allons, suivez-moi maintenant, en m'épargnant vos pleurs et vos embrassades. La science n'a perdu aujourd'hui qu'une escarmouche. Ce que vous emportez avec vous lui fera gagner la guerre contre les forces de la haine.

La vingtaine d'exemplaires du *Zij* occupait tout un rayonnage de la bibliothèque. Ulugh Beg avait négligé de les envoyer aux grands de ce monde, pour la postérité. Quatre d'entre eux seulement sortiraient de l'observatoire. Et ils étaient bien lourds à porter. Parviendraient-ils en pleine lumière ?

Ils montent sur la terrasse puis, des torches à la main, descendent dans la pénombre l'étroit escalier central du sextant. Tout en bas, là où s'achève l'immense arc de cercle, Ulugh Beg fait glisser sur un rail un vantail de cèdre. Derrière, il y a encore quelques marches avant le souterrain. Ils s'y enfoncent en silence, sans un adieu, comme Ulugh Beg l'a exigé. Yazdi s'apprête à y pénétrer en dernier quand il s'arrête, referme l'entrée secrète et se retourne vers Ulugh Beg.

— Je suis trop vieux pour ce genre d'aventures. Et puis, je n'ai pas fini de raconter ton histoire, Taragaï. Je reste.

— Eh bien soit, remontons. Allons sur la terrasse. Je crois que nous allons avoir un coucher de soleil splendide.

— Un phénomène particulier à observer ?

— Oui, la beauté du monde, Yazdi. La beauté d'un crépuscule.

Il prend l'escalier central qu'il escalade quatre à quatre, en brandissant sa lanterne. Yazdi préfère une des montées latérales, afin de pouvoir s'appuyer à la cloison. Pour oublier ses pénibles efforts et la raideur de ses vieilles jambes, il compte non les marches, mais les graduations du sextant. Il n'en est encore qu'au quarante-cinquième degré que déjà Ulugh Beg a disparu dans le rectangle de lumière, tout en haut.

Quand il atteint le trente-cinquième, Yazdi entend un cri. Il tente en vain de hâter le pas. Enfin il émerge sur la terrasse, reprend son souffle en s'accoudant à la balustrade, se retourne.

Sous un ciel rougeoyant, les bras en croix, le corps sans tête
d'Ulugh Beg gît au centre de la rose des vents.

Épilogue

Fatima avait organisé leur fuite depuis longtemps. Quand Ulugh Beg était parti en chasse de son fils, Yazdi, avec l'accord du prince, lui avait révélé l'existence du passage secret sous le sextant. Sans rien en dire à son mari, dont elle connaissait trop la passion exclusive qu'il portait à son maître, elle y avait emmené ses enfants jusqu'à sa sortie, au petit caravansérail des faubourgs, ainsi que la famille de son frère Chamseddine et leurs maisonnées. Lors de l'enfermement dans l'observatoire de son mari et de son frère, elle n'eut aucun mal à les rejoindre, voilée de noir de pied en cap, telle une bigote, affirmant aux gardiens qu'elle était l'épouse de l'huissier. Elle retrouva les deux hommes dans un profond état d'abattement, mais ne fit rien pour les consoler, se contentant de leur préparer à manger.

Quand ils pénétrèrent dans le souterrain, abandonnant Ulugh Beg et Yazdi à leur sort, elle dut pousser devant lui son époux sanglotant et se traitant de lâche durant toute leur progression. En tête, Chamseddine ne valait guère mieux, poussant des soupirs à fendre une âme moins trempée que celle de sa sœur. Les deux hommes, effondrés comme des orphelins venant de perdre leur père, débouchèrent enfin dans le réfectoire du caravansérail. Ils reprirent un peu de dignité quand leurs enfants se précipitèrent vers eux avec des cris de joie. Chamseddine déclara qu'il fallait partir immédiatement, alors que la nuit tombait. Fatima, de la voix douce et humble qui sied à une sœur soumise, expliqua qu'elle ne faisait que suivre les consignes de Yazdi, qui avait déjà tout organisé. Ils attendirent donc toute une journée et une autre nuit. Enfin, elle

ordonna que l'on se joigne à un flot considérable d'habitants de Samarcande fuyant leur cité, dont certains édifices étaient en flammes et qui ployait déjà sous la loi de Dieu imposée par Abdulatif.

Ils atteignirent Mashhad en compagnie d'un groupe de pèlerins. Là, ils apprirent que l'armée ouzbek d'Abu Kayr s'était repliée sur sa capitale Khiva. Ils repartirent donc dans un automne venteux et neigeux. Un des enfants de Chamseddine mourut en route, et son père lui-même resta couché dans une charrette, tremblant de fièvre. Ils parvinrent enfin devant cette citadelle aux murailles d'un rose pâle, qui semblaient un reflet du soleil sur la neige. Fatima avait tout prévu, même des laissez-passer que lui avait envoyés la fille d'Ulugh Beg, Rabia, la Bégum des Ouzbeks, son amie d'enfance. Celle-ci accueillit avec empressement ses condisciples du petit collège de jadis. Ce ne fut pas le cas de son époux, qui leur demanda de repartir dès que les beaux jours reviendraient.

Abu Kayr jouait en effet une partie délicate. Sitôt qu'il avait appris, par ses espions, la mort d'Ulugh Beg, il avait retiré ses troupes de Mashhad, comme s'il voulait rester neutre dans le conflit entre Timourides. En réalité, il poussait en avant l'un d'entre eux, Abu Saïd, tout en sachant qu'à Hérat, la vieille Goharshad ne resterait pas inactive pour hisser sur le trône son petit-fils préféré, Abdallah. Le khan ouzbek n'aurait alors plus qu'à ramasser l'empire en miettes : son héritier, fort d'une double légitimité, celle de Gengis Khan par son père et de Tamerlan par sa mère, deviendrait un monarque aussi puissant que ses lointains aïeux.

*

Chamseddine mourut au cœur de l'hiver. Il légua à Ali Qushji une grosse canne en bois d'olivier qu'il tenait de son père Qadi-Zadeh, et dont il ne se séparait jamais. Quand il eut entendu la légende entourant ce « bâton d'Euclide », le trop effacé assistant d'Ulugh Beg brisa sa chrysalide. Il sut enfin quelle était sa destinée, qu'il avait essayé en vain de déchiffrer dans les astres. Il serait le colporteur du savoir, le même anonyme qui avait fait le voyage de Byzance à Bagdad pour

remettre entre les mains du calife *L'Almageste* de Ptolémée, ou cet Égyptien qui avait offert à Al-Khwarizmi *Les Propositions* et le bâton d'Euclide, ou cet autre encore qui était parvenu à Koufa pour confier à Al-Kindi les œuvres d'Aristote...

Ali Qushji commença sa mission en faisant don solennellement d'un exemplaire du *Zij* au jeune fils de Rabia et d'Abu Kayr, Kôchkunju. Il lui conta la somme d'efforts qu'il avait fallu pour collecter ces plus de mille étoiles, lui narrant également son voyage en Chine quand Ulugh Beg l'avait envoyé là-bas pour glaner un peu du savoir immémorial des Han. L'enfant s'ennuyait, mais sa mère regardait le « Fauconnier » de son enfance avec tendresse. Le père, lui, le prit en amitié et l'informa du nom du meurtrier d'Ulugh Beg. Il s'agissait de l'ouléma de la madrasa nommé Abbas. Ce fanatique était le fils d'un de ceux qui, jadis, avaient perpétré l'attentat de la chasse au léopard des neiges, où le père d'Ali Qushji avait trouvé la mort. Abbas, voulant venger son père torturé et exécuté sur ordre d'Ulugh Beg, avait anticipé les ordres de son maître Abdulatif. Celui-ci en avait fait le général de l'armée des Guerriers de Dieu.

Cette nouvelle importa peu à Ali Qushji. Il récita au khan ouzbek et à son fils les vers inscrits au fronton de l'observatoire :

*Les religions se dissipent, telle la brume du matin
Les royaumes s'effondrent, telle la dune sous le vent
Seule la science s'inscrit dans le bronze de l'éternité*

Quand revinrent les beaux jours, il fallut quitter Khiva. Pour ne pas avoir l'air de le chasser, le khan le chargea d'une ambassade auprès d'Uzun Hasan*, un Mouton Blanc qui présidait alors aux destinées de la ville de Tabriz. Ce jeune prince éclairé, qui avait pris Ulugh Beg pour modèle, rêvait de redresser les ruines de l'observatoire de Maraghha. Ali Qushji n'était pas dupé. Il ne serait pas ambassadeur, seulement un cadeau offert par Abu Kayr à un futur allié dans la lutte que

l'Ouzbek s'apprêtait à mener contre les Timourides. Lui, Fatima, ses enfants, la veuve et les orphelins de Chamseddine partirent donc au printemps, à la tête d'un équipage digne d'un prince. Un prince qui n'avait qu'une crainte : que s'égarent en cours de route les deux exemplaires restants du *Zij*. Il veillait dessus plus farouchement qu'Ali Baba sur son trésor. Son accueil à Tabriz fut grandiose. Uzun Hasan l'étreignit longuement. Ce n'était pas le colporteur du savoir qu'il embrassait ainsi, mais le fils spirituel d'Ulugh Beg.

En revanche, les retrouvailles avec Hussein, le fils d'Al-Kashi, furent beaucoup plus sincères. Uzun Hasan l'avait fait venir de son oasis de Kashan pour qu'il devienne le maître d'œuvre de la restauration de l'observatoire de Maragha. Mais Hussein ne se faisait guère d'illusion. Plein de projets grandioses, son commanditaire lésinait sur les sommes nécessaires à la réalisation d'un tel ouvrage, préférant consacrer l'argent de l'État à la constitution d'une puissante armée, sur le modèle de celle de Chah Rukh ou du Sultan Mehmet II*. Fonder des canons de bronze est bien plus dispendieux que forger une sphère armillaire de cuivre, mais bien plus efficace.

— Notre temps est celui des forteresses et des mosquées, philosopha Hussein. Observatoires, madrasas et maisons de la sagesse ne peuvent s'élever qu'en temps de paix, sans remparts ni barbacanes.

Les deux amis d'enfance firent néanmoins le voyage jusqu'à Boukhara. Ce n'était plus qu'un château fort imprenable. Mais qui aurait songé à le prendre ?

Ali Qushji resta six ans à Tabriz. Il les mit à profit pour multiplier les copies et les traductions du *Zij* en turc, en hindi, en chinois, en latin, en grec, en hébreu. Les locuteurs de ces différentes langues ne manquaient pas, car les caravanes de la route de la Soie, mêmes si elles évitaient désormais Samarcande en faisant un large détour par le sud du grand désert, se retrouvaient toujours à Tabriz pour prendre ensuite la direction de l'empire ottoman, maintenant que le sultan Mehmet le conquérant s'était emparé de Byzance. En Transoxiane et au Khorasan, en revanche, le chaos était

indescriptible. Abdallah, le petit-fils préféré de Goharshad, s'était emparé de Samarcande et avait tué de ses propres mains Abdulatif alors que celui-ci s'était proclamé Mahdi, successeur du Prophète et annonciateur de la fin des temps. Victoire éphémère, car l'ouléma Abbas tua Abdallah à son tour, sur ordre d'Abu Saïd, le petit-fils de Miran le fou. Abu Saïd fit alors régner sur la Transoxiane un ordre de terreur. Son premier acte fut de raser l'observatoire et de fermer l'université. À Hérat, cependant, Goharshad régnait par l'intermédiaire de son autre petit-fils Babur. Il y avait désormais deux royaumes qui se faisaient face, celui de Samarcande et celui de Hérat. Uzun Hasan à Tabriz et Abu Kayr à Khiva attendaient leur heure, tels deux tigres observant, tapis derrière un buisson, que les mâles en rut d'un troupeau de cervidés eussent fini d'entrechoquer leurs ramures pour bondir sur leurs proies épuisées.

Le monde avait basculé au couchant. Un jeune homme d'un peu plus de vingt ans venait de s'emparer de Constantinople. Mehmet II, sultan des Ottomans, devenait le nouveau César, mais un César musulman. On le disait aussi sage que courageux, protecteur des arts et des lettres. Or, il n'existant plus à l'est du Bosphore qu'une chétive enclave chrétienne, blottie autour de Trébizonde et sous la permanente menace de Mehmet d'un côté, et d'Uzun Khan de l'autre. Entre ces deux puissances rivales, le roitelet de Trébizonde, qui se prétendait empereur chrétien d'Orient, fit le mauvais choix et offrit sa fille à Uzun Khan en gage de soumission. Cette Ihéodora était, disait-on, la plus belle femme au monde depuis Hélène de Troie. Sa réputation était telle que le khan ne résista pas et en fit la favorite de son harem. Mais il lui fallait ménager le sultan par crainte d'être pris à revers en cas d'une offensive du Timouride Abu Saïd. Mehmet II lui demanda, en gage de sa bonne foi, de lui envoyer un exemplaire du *Zij* d'Ulugh Beg. Il imitait ainsi le calife Al-Mamun qui, jadis, à Bagdad, avait exigé de l'empereur byzantin Michel II le Bègue, pour seul tribut de paix, un exemplaire de *L'Almageste* de Ptolémée et du *Traité d'Astronomie* d'Hipparche, œuvres qui furent ensuite traduites du grec en arabe et en persan, à la Maison de la Sagesse.

*

Ali Qushji, le colporteur du savoir, repartit donc vers l'Occident à la tête d'une caravane fastueuse. Quand ils traversèrent le détroit sur une galiote que le sultan avait dépêchée pour eux, l'ancien assistant d'Ulugh Beg fut pris d'une étrange exaltation où se mêlaient nostalgie et enthousiasme. Il n'en comprit la raison que quand Fatima, lui prenant la main, lui dit à l'oreille :

— C'est ici que tu devrais tracer la nouvelle ligne méridienne.

En peu de temps, Mehmet II avait fait de Constantinople ce qu'elle n'aurait dû jamais cesser d'être : la Cité par excellence.

Le palais du Topkapi était une ville dans la métropole, et il était loin d'être achevé. Fatima ne put y entrer. Le sultan reçut Ali Qushji dans un gracieux pavillon, délicatement décoré et confortable comme celui d'un notable de province. Pour toute protection, il n'avait que deux janissaires, dont la taille et les muscles auraient dissuadé le plus téméraire des assassins de s'en prendre à leur maître. Mehmet II avait alors une trentaine d'années. Son visage, son regard, sa voix étaient d'une infinie douceur. Il demanda à l'astronome de s'asseoir à côté de lui et lui tint la main durant tout leur entretien. Sachant que l'homme était autrement plus savant et subtil qu'Uzun Hasan, le colporteur des étoiles lui raconta le règne d'Ulugh Beg de façon bien moins anecdotique, en feuilletant le grand livre posé sur ses genoux. Le sultan, en lui demandant un ou deux éclaircissements, protestait qu'il n'était qu'un soldat, mais que sa volonté serait de diffuser les beautés de la science à travers le monde, qu'il fut musulman ou chrétien. Puis il lui lut des poèmes qu'il avait composés. Ali Qushji fut bien obligé de s'en émerveiller : les sabres pendant à la ceinture des janissaires le dissuadaient d'émettre la moindre critique.

C'est ainsi qu'Ali Qushji devint le principal professeur de la madrasa que le sultan venait de construire au pied de l'ancienne cathédrale Sainte-Sophie, transformée en mosquée et rebaptisée Agyasofia, « la divine sagesse » en grec, car Mehmet tenait à ce que les langues du monde continuent de se pratiquer dans sa capitale. L'ancien assistant d'Ulugh Beg

proposa un jour au sultan de construire, dans le Topkapi, un observatoire à l'identique de celui de Samarcande. Mehmet II refusa, estimant inutile de continuer à collecter des étoiles. À quoi bon ? La carte du ciel relevée par Ulugh Beg était bien suffisante pour guider ses navires et ses armées à la conquête de nouveaux territoires. Mais comme il ne voulait pas le décevoir, il lui proposa d'aller chercher ailleurs dans l'empire un lieu pour construire cet observatoire dont il n'avait cure. Quant au *Zij*, Mehmet II se l'appropria sans scrupule et le fit appeler *Les Tables du sultan*.

Puisqu'ils étaient libres d'aller où bon leur semblait hors de cette métropole pleine de fracas, pourquoi ne pas se rendre, suggéra Fatima, à Bursa, afin de montrer aux enfants la cité natale de leur grand-père maternel, Qadi-Zadeh ?

La ville était en ruines. Elle avait subi tant de batailles, tant d'invasions. Comme si ce n'était pas suffisant, un terrible tremblement de terre lui avait donné le coup de grâce.

— Grand-père a eu raison de s'enfuir d'ici, dit le plus jeune des garçons sur ce ton péremptoire que prennent souvent les enfants à l'âge de raison.

— Voyager n'est pas fuir, lui répondit sa mère. C'est aller à la découverte du monde.

— Un jour, toi aussi, tu partiras, renchérit Ali Qushji, pour apprendre aux autres ce que tu as appris, et apprendre d'eux ce que tu ignores.

— Quand je m'en irai, tu me donneras ta canne, papa, pour que je puisse me défendre contre les pirates ?

— On verra, mon fils, on verra. Il faudra que tu la mérites. Car le Bâton d'Euclide, c'est une longue histoire.

Annexes

Postface

Ce livre est un roman et non un essai historique. C'est la raison pour laquelle je ne citerai pas les nombreuses sources documentaires que j'ai consultées, ni ne donnerai de bibliographie. Certains lecteurs curieux se demanderont cependant quelle est la part entre la réalité historique et la fiction romanesque.

Au-delà de quelques jalons reconnus par (presque) tous les historiens, il est utile de rappeler qu'aucune « vérité » historique sur ces temps anciens et troublés n'est fermement établie. Les récits relatifs à la période timouride et aux personnages qui y ont été mêlés sont nombreux, mais les historiographes du passé étaient fortement soumis au poids des idéologies, au point qu'on trouve des comptes rendus contradictoires entre les versions chiite, sunnite et soviéticouzbek ! L'histoire de Tamerlan et de ses successeurs, les Timourides, est fort compliquée. Pour les besoins du roman j'ai tenté de la débrouiller en la simplifiant, quitte à faire hurler quelques lecteurs historiens pointilleux...

Une réalité historique incertaine laisse quelque latitude au romancier... Latitude que j'ai amplement mise à profit. Les personnages du roman ont-ils réellement existé ? La réponse est oui, à l'exception de quelques personnages secondaires, comme Samuel Cresques, de la famille des très réels cartographes de Majorque (il m'a semblé que la rencontre entre un astronome musulman et un géographe juif pouvait être intéressante), Shireen, l'épouse de Qadi-Zadeh, ou Yazamine, mère du fils préféré d'Ulugh Beg, Abdelaziz, et de

sa fille Rabia (je n'ai rien réussi à trouver sur les véritables épouses d'Ulugh Beg...). Le général Atlan et le conseiller Tarkhan n'ont jamais existé, mais ils auraient pu. L'astrologue Abdallah Lissan a bel et bien existé, mais en l'absence de toute autre information, j'en ai fait un « méchant ».

L'épisode de Chah Rukh sauvant son père lors d'une bataille et son histoire d'amour avec Goharshad sont authentiques. Le double mariage d'Ulugh Beg est inventé, faute, je l'ai dit, d'épouses historiques. Mais sa fille Rabia a effectivement épousé le khan ouzbek Abu Kayr, puissance montante dans la région. Le traité d'échange entre Abdulatif, l'aîné en résidence forcée à Mashhad, et Rabia douze ans après, est une invention.

Bref, dresser la liste précise de ce qui est « vrai » et de ce qui est « inventé » serait aussi fastidieux que prosaïque. Je dirai simplement que, tenant compte des éléments historiques que j'avais en main, je me suis toujours efforcé d'être *plausible* dans l'invention romanesque.

En ce qui concerne les toponymes et patronymes, j'ai simplifié et francisé au mieux. Choix assez arbitraire, mais qui permet au lecteur de mieux identifier les personnages : Tamerlan est plus évocateur que Timur Leng, Samarcande est préférable à Samarkand, et Qadi-Zadeh certainement plus lisible que Salah ad-Din Musa Pasha Qadi-zadeh Roumi !

Pour les titres (émir, khan, chah, beg, cheikh, mirza, etc.), une difficulté de compréhension est qu'ils deviennent parfois des patronymes (Chah Rukh, Ulugh Beg, Omar Cheikh, etc.) et que, du moins parmi les Timourides, il n'y a pas réellement de hiérarchie, contrairement par exemple à duc, comte et marquis dans l'aristocratie occidentale.

Pour les dates mentionnées dans le récit, j'ai évidemment choisi le calendrier de l'hégire, commençant le 16 juillet 622 du calendrier julien, tout en indiquant en note de bas de page leur équivalent dans l'ère chrétienne.

Les notices biographiques qui suivent sont celles, véridiques, des personnages principaux apparaissant dans le

roman. Le lecteur attentif pourra ainsi mieux faire la part entre la réalité historique et l'invention romanesque.

Savants et lettrés prédecesseurs d'Ulugh Beg

Euclide (III^e siècle av. J.-C.). L'un des plus grands mathématiciens de l'Histoire. Sa vie est inconnue. Il aurait enseigné à Alexandrie sous Ptolémée Sôter entre 323 et 285. Son œuvre est couronnée par *Les Éléments*, vaste synthèse des mathématiques de l'époque classique.

Aristarque de Samos (vers 310-230 av. J.-C.). Originaire de l'île de Samos, il exerça à Alexandrie à une période située entre Euclide et Archimède. Il inventa une méthode permettant de calculer les distances relatives de la Terre au Soleil et à la Lune. Il défendit l'idée de la rotation de la Terre sur elle-même et en même temps autour du Soleil, et fut accusé d'hérésie.

Ptolémée, Claude (vers 85-165). Savant universel, né et mort en Égypte. On ne connaît pratiquement rien de sa vie, sinon qu'il fit des observations astronomiques à Alexandrie au cours des années 127-141, mais son œuvre abondante marque le couronnement de la science de l'Antiquité. Auteur de *L'Almageste*, qui est resté l'ouvrage de référence de l'astronomie jusqu'à Copernic et Kepler. Il y exposa un système du monde géocentrique, modèle mathématique sophistiqué qui rendait bien compte des observations astronomiques de l'époque.

Proclus de Lycie (412-485). Philosophe de l'école néo-platonicienne d'Athènes, qui se consacra aussi à l'astronomie. Il a exposé les hypothèses du système de Ptolémée (*Hypotypose*), composé un résumé d'astronomie (*La Sphère*) et écrit un commentaire sur le premier livre d'Euclide (*Pseudaria*).

Al-Khwarizmi (780-850). Mathématicien et astronome perse très renommé, il dirigea la Maison de la Sagesse – l’académie des sciences établie à Bagdad par le calife Al-Ma’mun. Le titre de l’un de ses ouvrages est à l’origine du mot algèbre (*al-jabr*). Il a introduit chez les Arabes le système de numération indien en utilisant la notation décimale et le zéro. En Europe, ce système s’est appelé « algorithme », une déformation de son nom. En astronomie, Al-Khwarizmi a étudié les éclipses, les anomalies lunaires, les parallaxes, l’année sidérale, et il est l’auteur de *Tables indiennes*, fondées sur un compromis entre le système indien du Sindhind et celui de Ptolémée.

Al-Farghani (800-861). Cet astronome et astrologue persan, connu en Occident sous le nom d’Alfraganus, a travaillé dans les observatoires de Bagdad et de Damas. Auteur d’un *Compendium sur la science des astres*, traité d’astronomie qui connut une large diffusion dans le monde musulman et eut une grande influence sur l’enseignement du système de Ptolémée. Sa traduction en latin au XII^e siècle fut à la base du célèbre ouvrage *La Sphère* de Sacrobosco, qui connut plus de 200 éditions et servit de manuel d’enseignement dans les universités européennes jusqu’au XII^e siècle.

Al-Sufi, Abdul Rahman (903-986). Astronome persan originaire d’Ispahan. Dénommé Azophi en Occident, il est l’auteur de très nombreux ouvrages, dont le célèbre *Livre des étoiles fixes* orné de magnifiques illustrations, à l’origine de la définition de la magnitude (luminosité des astres célestes) et des noms arabes donnés aux étoiles. Son livre a été très utile pour la navigation maritime. Observateur infatigable, il fut le premier à observer à l’œil nu la galaxie d’Andromède et le Grand Nuage de Magellan (visible au Yémen mais pas à Ispahan).

Al-Battani, Muhammad ben Geber (855-923). Connu en Occident sous le nom d’Albategnius, ce mathématicien et astronome né en Irak fut gouverneur de la Syrie. Surnommé « le Ptolémée arabe », il fut l’un des pères de la trigonométrie, et l’auteur des *Tables sabéennes* corrigéant certains calculs astronomiques de Ptolémée.

Al-Khujandi, Hamid (940-1000). Mathématicien – il démontra le théorème du sinus pour un triangle sphérique – et astronome, il aida à construire l’Observatoire de Ray, près de Téhéran. Il y conçut et y érigea le sextant dit de Fakhri pour mesurer la latitude des cités et l’obliquité de l’écliptique. Cet instrument, d’un diamètre de 40 mètres, servit de modèle à celui de l’observatoire de Samarcande quatre siècles plus tard.

Al-Biruni, Abu Rayhan (973-1048). Né dans l’actuel Ouzbékistan, ce savant universel contribua grandement aux domaines des mathématiques, de l’astronomie, de la médecine, de l’histoire et de la philosophie. Il introduisit notamment le concept de fonction en mathématiques, mais plus de la moitié de ses 150 traités concernent l’astronomie. Il y fit la synthèse des travaux des savants arabes et indiens des trois derniers siècles. Précurseur de Copernic, il décrivit la rotation de la Terre autour de son axe pour expliquer le lever et le coucher des astres, et critiqua la conception géo-centrique du système solaire, en vigueur depuis Ptolémée.

Al-Zarqali, Abu Ishaq (1029-1087). Cet astronome andalou originaire de Tolède a mis au point un nouveau type d’astrolabe qui suscita beaucoup d’intérêt. Il a établi également des tables sur le mouvement des planètes, connues sous le nom de *Tables tolédanes* ; basées sur ses propres observations, elles étaient d’une précision suffisante pour prédire correctement les éclipses. Ses écrits ont exercé une profonde influence sur l’élaboration des *Tables alphonsoines* sous les auspices du roi Alphonse X de Castille qui, deux cents ans après la mort d’Al-Zarqali, ordonna la traduction de toutes ses œuvres en langue castillane.

Omar Khayyam (1048-1131). Célèbre mathématicien, astronome et poète perse, auteur de nombreux quatrains où il s’affirme comme un chantre des plaisirs terrestres (le vin, les femmes) après la quadruple déception de la religion, des hommes, de la science et de la condition humaine. Il mena des travaux d’astronomie, contribua à l’adoption du calendrier Jalali en Perse (plus précis que le calendrier grégorien), étudia les équations du 3^e degré et dirigea un observatoire à Ispahan.

Al-Tusi, Nasir Edin (1201-1274). Philosophe, mathématicien, astronome, chimiste et médecin perse. Auteur de tables très précises du mouvement des planètes, son système planétaire fut utilisé de manière intensive jusqu'à ce que Copernic, s'inspirant de ses travaux, développe en 1543 le modèle héliocentrique. Il travailla à l'observatoire de Maragha, construit en 1259 sur les ordres de Houlagou (petit-fils de Gengis Khan), devenu le plus grand centre de recherches de son époque. Al-Tusi écrivit aussi sur la biologie, se posant en véritable pionnier de la théorie de l'évolution.

Roumi, Djahal al-din (1207-1273). Mystique persan qui a profondément influencé le soufisme. Son nom est intimement lié à l'ordre des « derviches tourneurs », une des principales confréries de l'Islam qu'il fonda dans la ville de Konya en Turquie. Il écrivit tous ses poèmes en persan (farsi). Reconnu de son vivant comme un saint, il aimait à fréquenter les chrétiens et les juifs tout autant que ses coreligionnaires.

Al-Shatir, Ibrahim Ibn (1304-1375). Mathématicien et astronome de Damas, il proposa un nouveau modèle pour le système Terre-Lune-Soleil, proche de celui que Copernic développera un siècle et demi plus tard. Il inventa l'horloge astrolabe et réalisa le cadran solaire du minaret de la Mosquée des Ommeyades, à Damas.

Cresques, Abraham (1325-1387). Cartographe juif majorquin, maître des cartes du roi d'Aragon et probable auteur du célèbre *Atlas catalan*, réalisé en collaboration avec son fils Jehuda.

Savants et lettrés contemporains d'Ulugh Beg

Al-Fanari (1350-1431). Ce disciple d'Al-Shatir à l'observatoire de Maragha, puis à Damas, fut le professeur de Qadi-Zadeh. Il est l'auteur de traités d'algèbre et de géométrie utilisés dans l'enseignement de son époque.

Qadi-Zadeh, Rumi (1364-1436). Mathématicien et astronome né en Anatolie, il quitta la Turquie soumise par Tamerlan et arriva à Samarcande en 1410, où il devint le professeur d'Ulugh Beg, avant d'enseigner dans la madrasa et diriger le nouvel observatoire de Samarcande. Il fut un éminent mathématicien, auteur par exemple d'une analyse des 35 propositions d'Euclide. Après l'ouverture en 1420 de la madrasa d'Ulugh Beg, Qadi-Zadeh y enseigna avec Al-Kashi et probablement Ulugh Beg lui-même. Les trois hommes se retrouvèrent associés avec soixante autres savants à la création et aux travaux de l'observatoire de Samarcande inauguré en 1429. Leurs travaux aboutirent à la publication des *Tables sultaniennes*, parues en 1437 mais améliorées par Ulugh Beg peu avant sa mort en 1449.

Al-Kashi, Ghiyath ad-Din Jamshid, dit (1380-1429). Mathématicien et astronome né à Kashan (Iran), d'où son nom. Il y fit ses premières observations astronomiques –une éclipse de Lune en 1406 – et rédigea en persan ses premiers traités sur ce thème. En 1417, il écrivit un traité d'astronomie pour la bibliothèque d'Ulugh Beg, qu'il finit par rejoindre à Samarcande. On lui doit notamment la description d'instruments d'observation astronomique, le calcul du nombre π avec 16 décimales, et un célèbre théorème sur la

géométrie des triangles qui porte son nom. Il professa à la madrasa de Samarcande aux côtés de Qadi-Zadeh et d'Ulugh Beg, puis joua un rôle essentiel dans la conception de l'observatoire (inauguré l'année de sa mort) et de ses instruments d'astronomie. Les lettres écrites en persan par Al-Kashi à son père décrivent en détail la vie scientifique à Samarcande à cette époque. Seuls Qadi-Zadeh et Ulugh Beg trouvent grâce à ses yeux. D'un tempérament peu raffiné, il fut traité avec bienveillance par Ulugh Beg du fait de ses compétences.

Ali Qushji (1403-1474). Mathématicien et astronome, né à Samarcande et mort à Istanbul. Fils d'un *fauconnier* de Chah Rukh (comme son nom l'indique en turc), il fut le disciple d'Ulugh Beg, qui le considérait comme un fils et un ami intime. Il participa avec lui aux travaux de l'observatoire de Samarcande qui aboutirent à la parution des *Tables sultaniennes*. En 1436, il succéda à Qadi-Zadeh comme directeur de l'observatoire. Après l'assassinat d'Ulugh Beg, Ali Qushji partit avec une copie des *Tables* pour Tabriz, auprès d'Uzun Hasan. Ce dernier l'envoya ensuite à Istanbul, auprès du sultan ottoman Mehmet II, où il s'occupa d'enseignement scientifique à la madrasa de Sainte-Sophie. C'est de là que les *Tables sultaniennes* passèrent en Europe, la première version en étant une traduction en hébreu réalisée vers 1500 à Venise.

Sharaf Yazdi (?-1454). Historien, écrivain et poète. Proche de Chah Rukh au début de sa carrière, il composa une *Chronique des victoires* (*Zafarnameh*) racontant l'histoire de Tamerlan. Cet ouvrage est l'une des sources les plus importantes de l'histoire de l'Asie centrale, même si le personnage de Tamerlan y est quelque peu idéalisé.

Lissan, Abdallah (XIV^e-XV^e siècle). Astrologue, historiographe de Tamerlan.

Princes et souverains (par ordre chronologique)

Gengis Khan (1155-1227). En mongol, son nom signifie « souverain universel ». Né en Mongolie et mort en Chine, il est le fondateur de l'Empire mongol, le plus vaste empire contigu de tous les temps. Issu d'un chef de clan, il a utilisé son génie politique et militaire pour rassembler plusieurs tribus nomades de l'Asie sous l'identité commune de « mongole », dont il devint le chef suprême avant de se lancer à la conquête de la Chine. Figure légendaire pour les Mongols, il est aussi considéré comme un conquérant impitoyable et sanguinaire. Fin politique, il a établi des lois en faveur des femmes pour éviter les conflits entre tribus, comme l'interdiction d'enlever des femmes ou de les vendre à des époux.

Kubilaï Khan (1215-1294). Petit-fils de Gengis Khan, khan mongol puis empereur de Chine, où il fonda la dynastie Yuan. Il est particulièrement connu en Occident, car c'est à sa cour qu'a résidé durant plusieurs années le Vénitien Marco Polo, dont le célèbre récit *Le Devisement du monde* décrit sous de nombreux aspects la Chine à l'époque de Kubilaï.

Houlagou Khan (1217-1265). Petit-fils de Gengis Khan et frère de Kubilaï, il est le fondateur de la dynastie mongole des Ilkhanides qui gouverna la Perse et l'Irak jusqu'au XIV^e siècle. Il fit ériger à Maragha un important observatoire astronomique.

Alphonse X, dit le Sage (1221-1284). Roi de Castille et de Leôn. Cette personnalité hautement érudite fit travailler à Tolède des savants et traducteurs juifs, chrétiens et musulmans

sur l'astronomie, l'histoire, la législation, les jeux, la poésie et la musique. En astronomie, les *Tables alphonsines* avaient pour objectif de fournir un outil d'usage commode pour calculer la position du Soleil, de la Lune et des planètes en accord avec le système de Ptolémée. Leur influence s'est fait sentir dans toute l'Europe à travers plusieurs révisions, et leur utilisation s'est poursuivie jusqu'à Copernic.

Tamerlan (1336-1405). En persan Timur Leng (le Boiteux). Né dans l'actuel Ouzbékistan, fils de Taragaï, un chef turc à la tête du clan Barlas. Redoutable chef de guerre, Tamerlan a conquis une grande partie de l'Asie centrale et occidentale et bâti un immense empire reposant sur la puissance guerrière et sur la terreur. Les historiens estiment que ses campagnes militaires causèrent la mort d'environ 17 millions de personnes, soit environ 5% de la population mondiale de l'époque. Lors de ses conquêtes en effet, il n'hésitait pas à massacer la totalité de la population des villes qui lui résistaient, à l'exception toutefois des lettrés et des artisans qu'il déportait à Samarcande, sa capitale. C'est à ce titre qu'il se montra aussi protecteur des arts et des lettres, et qu'il fit la grandeur de Samarcande. Tamerlan a fondé la dynastie des Timourides, qui a régné jusqu'en 1507.

Bajazet I^{er} (1360-1403). Sultan ottoman. Fait prisonnier par Tamerlan en 1402, il mourut en captivité.

Giath al-Din (vers 1350-1400). Noble influent sous le règne de Tamerlan. Précepteur de Chah Rukh et père de Goharshad, future épouse de ce dernier.

Ming Yongle (1360-1424). Troisième empereur de la dynastie Ming et l'un des plus célèbres empereurs chinois. Il a transféré la capitale de Nankin à Pékin afin de surveiller plus facilement l'activité des Mongols.

Djahangir (vers 1350-1375). Fils aîné de Tamerlan. Mort à peine âgé d'une vingtaine d'années, il eut le temps d'avoir plusieurs fils, dont Pir Muhammad, héritier désigné de Tamerlan.

Omar Cheik (1360-1391). Second fils de Tamerlan. Fanatique musulman, tué lors de la prise de Dinavar, en Iran.

Père d'une nombreuse descendance, dont Pir Muhammad, Rustem et Amirak.

Miran Shah (1366-1408). Troisième fils de Tamerlan. Gouverneur d'Azerbaïdjan et d'Irak, il devint fou vers 1399 et, placé sous la tutelle d'un de ses fils, fut écarté du pouvoir. Il eut en revanche des descendants fort compétents, parmi lesquels Babur (1483-1530), le fondateur de la dynastie moghole de l'Inde.

Pir Muhammad. Nom de deux petits-fils de Tamerlan, fils respectifs de l'aîné Djahangir et du puîné Omar Cheikh. Pir Muhammad ibn Djahangir (1376-1407) fut gouverneur de Kaboul. Héritier désigné par Tamerlan, il ne fut reconnu par personne lors des guerres de succession et fut assassiné par un de ses ministres. Pir Muhammad ibn Omar Cheikh (mort en 1410) fut gouverneur de Chiraz et d'Ispahan.

Chah Rukh Mirza (1377-1447). Plus jeune fils de Tamerlan. Gouverneur du Khorassan installé à Hérat, il participa aux luttes de succession après la mort de son père et monta sur le trône des Timourides en 1409. Il nomma alors son fils aîné Ulugh Beg gouverneur de Samarcande. Bon stratège et administrateur, il batailla contre divers envahisseurs mais développa une politique artistique, culturelle et scientifique brillante connue sous le nom de Renaissance Timouride, qui couvrit tout le XV^e siècle et dont les deux cités-phares furent Hérat et Samarcande.

Goharshad (1378-1457). Femme de la noblesse persane, épouse préférée de Chah Rukh, mère du prince astronome Ulugh Beg et du prince bibliophile Baysunghur. Sous sa protection, la langue et la culture persanes prirent une place primordiale dans la dynastie des Timourides. Elle et son mari lancèrent la Renaissance timouride grâce à leur soutien aux arts. Âgée de près de quatre-vingts ans et toujours férue d'intrigues politiques, elle fut exécutée sur l'ordre d'un de ses petits-neveux. Une université féminine à Kaboul, ouverte en 2003, porte son nom.

Khalil Sultan (1384-1411). Fils de Miran Chah et petit-fils de Tamerlan. Après la mort de son grand-père, il prit le pouvoir à

Samarcande de 1405 à 1409, mais, responsable de la décadence de la ville, il fut déposé par son oncle Chah Rukh.

Amirak, Ahmed (1384-1416). Prince timouride, sixième fils d’Omar Cheikh et petit-fils de Tamerlan. Se montrant réfractaire aux ordres d’Ulugh Beg, il fut destitué par Chah Rukh et envoyé en exil.

Ulugh Beg, Muhammad Taragaï, dit (1394-1449). Fils aîné de Chah Rukh et de Goharshad, petit-fils de Tamerlan. Son père, ayant accédé au trône en 1409 et fixé sa capitale à Hérat, le nomma gouverneur de Samarcande. Remarquable savant mais piètre politique, il se reposa sur les talents administratifs et stratégiques de Chah Rukh afin de se consacrer à la science. Il fit bâtir des madrasas à Boukhara et à Samarcande, où il enseigna, et un observatoire inauguré en 1429, où il travailla aux côtés de Qadi-Zadeh, Al-Kashi et Ali Qushji. Il mit un point final aux *Tables sultaniennes*, dont la précision resta inégalée pendant deux siècles. À la mort de son père en 1447, il accéda au trône des Timourides, mais entra en conflit avec son fils aîné Abdulatif, qui le fit assassiner.

Baysunghur (1399-1433). Prince timouride, fils de Chah Rukh et de Goharshad, et frère d’Ulugh Beg. Bibliophile et calligraphe, il assista son père dans ses travaux administratifs et culturels à Hérat.

Abu Kayr (1412-1468). Fils du chef ouzbek Shay Khan et descendant de Gengis Khan, il fonda la dynastie turco-mongole des Chaybanides en Ouzbékistan, où il régna à partir de 1429. En épousant Rabia Sultan Begim, il devint le gendre d’Ulugh Beg.

Abdulatif, Mirza (vers 1420-1450). Fils d’Ulugh Beg et petit-fils de Chah Rukh. Fanatique religieux, il entra en conflit avec son père après l’accession de ce dernier au trône des Timourides en 1447 et le fit assassiner en 1449 ainsi que son frère Abdelaziz. Il fut lui-même tué en 1450 par son cousin Abdallah, qui lui succéda.

Abdelaziz (vers 1420-1449). Fils préféré d’Ulugh Beg, il assista ce dernier dans les affaires politiques avant d’être assassiné par son frère Abdulatif.

Uzun Hasan (1423-1478). Chef du clan des Moutons Blancs à Tabriz, il régna sur l'ouest de l'Iran qui comportait à l'époque l'Irak et la Turquie d'aujourd'hui. Admirateur d'Ulugh Beg, il accueillit Ali Qushji après la mort de ce dernier, avant de l'envoyer en ambassade à Constantinople auprès du sultan Mehmet II.

Mehmet II (1432-1481). Septième sultan de l'empire ottoman. Conquérant de Constantinople en 1453, il en fit sa capitale. Curieux de littérature, des beaux-arts, de la science et de l'astronomie en particulier, il accueillit à sa cour Ali Qushji, qui poursuivit l'œuvre entreprise à l'observatoire de Samarcande et fonda l'école d'astronomie turque.

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ PAR DATAMATICS POUR LE COMPTE
DES ÉDITIONS

J.-C. LATTES ET ACHEVÉ D'imprimer PAR CPI BUSSIÈRE À SAINT-
AMAND-MONTROND (CHER)

EN AVRIL 1515

1

Les premières apparitions dans le roman des personnages historiques –savants, lettrés, princes et souverains – sont signalées par un astérisque*, renvoyant le lecteur à l'annexe finale où sont résumées les biographies de ces personnages.

2

1364 de l'ère chrétienne.

3

1406 dans le calendrier grégorien.

4

1410 du calendrier grégorien.

5

1414 dans le calendrier grégorien.

6

1396 dans le calendrier grégorien.

7

1406 dans le calendrier grégorien.

8

Vingt mètres environ.

9

Quarante mètres environ.

10

1420 dans le calendrier grégorien.

11

Trente mètres environ.

12

Quarante mètres environ.

13

Soit la deux cent soixante millième partie d'un cercle complet (360°).

14

1429 dans le calendrier grégorien.

15

Les valeurs obtenues par l'astronomie moderne sont respectivement de 365 jours, 6 heures, 9 minutes et 9,6 secondes pour l'année, et de $23^\circ 30' 45''$ pour l'obliquité de l'écliptique, ce qui montre l'extraordinaire précision obtenue par les astronomes de Samarcande. (N.d.A.)

16

1447 dans le calendrier grégorien.